

Aicardiana

2^e série — n° 37 — 15 avril 2022

- *La famille de Jean Aicard* Dominique AMANN
- *Jean Aicard à Mâcon* Dominique AMANN
- *Le théâtre de Jean Aicard* Dominique AMANN
- *Pérégrinations aicardiennes* Dominique AMANN

Notes et Documents

- *Henri Compère*
- *L'agence Leduc*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 37

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>La famille de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	7
<i>Jean Aicard à Mâcon avec Lamartine.</i> Dominique AMANN	43
<i>Le théâtre de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	117
<i>Pérégrinations aicardiennes.</i> Dominique AMANN	193
Notes et Documents	217
<i>Henri Compère</i>	219
<i>L'agence Leduc</i>	222

ÉDITORIAL

Jean Aicard fut un personnage important de son époque, très répandu dans le milieu littéraire mais aussi dans le monde théâtral et les sphères politiques... Par ailleurs, son œuvre est considérable et multiforme — poésie, théâtre, roman, essais, articles, études... — mais aussi souvent épuisée, très disséminée dans la presse — étrangère, nationale, régionale ou locale — et même encore partiellement inédite.

Il serait donc impossible de simplement résumer une telle existence dans un ouvrage de quelques centaines de pages.

J'ai déjà traité de son enfance et de son adolescence — soit la période de 1848 à 1873 — dans mon ouvrage *Jean Aicard, une jeunesse varoise* qui s'est attaché à établir une chronologie exacte. L'exploitation systématique du vaste Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon et de larges incursions dans la presse nationale et régionale ou les correspondances ont conduit à réunir une grande masse de documents à peu près inconnus et généralement inédits : la vie du jeune poète y apparaît dans toute sa complexité familiale et sa mobilité géographique, guidée ou orientée par des personnages-clés tels qu'Alexandre Mouttet, Amédée André et sa fille Jacqueline, le grand-père Jacques et la tante Magdelaine.

La collecte des très nombreuses œuvres de jeunesse conservées par l'écrivain a permis d'étudier et de suivre la genèse de son talent : poèmes, textes en prose, recueils autobiographiques et pièces de théâtre prouvent une intense activité littéraire.

C'est surtout la poésie qui lui permit d'extérioriser les sentiments qu'il ne pouvait confier à personne ; elle fut la compagne de son existence de lycéen solitaire ; elle fut aussi une véritable thérapie par laquelle l'enfant malheureux put crier sa souffrance, lutter contre sa dépression, abrégier ses angoisses et libérer les instincts de mort qui l'assaillaient. Elle éteignit sa soif d'amour et de tendresse, combla son besoin de beauté esthétique, nourrit ses aspirations métaphysiques : le « langage des dieux », par ses effets cathartiques, délivra son esprit des résidus traumatiques et aliénants d'une existence trop perturbée et lui ouvrit les portes de l'Absolu. Enfin, la poésie fut pour Jean le vecteur de son altruisme et de sa générosité : c'est par elle qu'il alla vers les autres, qu'il manifesta sa bonté pour ses semblables, qu'au temps des luttes il voulut consoler les blessés de la vie, magnifier les combattants de la Liberté, appeler les hommes vers l'Idéal.

Environ quatre cents poèmes ont été retrouvés, depuis de simples ébauches jusqu'à des œuvres totalement achevées, en bonne partie inédites par défaut d'accès aux médias du temps. La publication de nombreux poèmes inconnus a fait apparaître de nouvelles facettes d'un talent original.

Dans cette livraison d'*Aicardiana*, j'apporterai des compléments à cette période des jeunes années, notamment concernant la famille de notre écrivain.

Et pour les années ultérieures, je poursuivrai, touche à touche, la tâche entreprise dans *Aicardiana* depuis plusieurs années en traitant des sujets que les derniers développements de ma recherche personnelle auront fait émerger.

Dominique AMANN

LA FAMILLE DE JEAN AICARD

— Compléments —

Dominique AMANN

La famille Aicard

Les ancêtres paternels de Jean appartiennent à une famille populaire des environs de Toulon aux descendance très prolifiques mais décimées par une mortalité infantile ne laissant généralement subsister que la moitié des enfants nés.

Le grand-père Jacques et la tante Magdeleine

J'ai suffisamment parlé de *Jacques-Henri-Hippolyte Aicard*¹, le « grand-père Jacques » de notre écrivain, entrepreneur de peinture puis gestionnaire de l'établissement de bains publics créé par son frère aîné Lazare (1763-1815) au numéro 2 de la rue de l'Ordonnance à Toulon. Cet homme d'une grande simplicité, réputé pour sa légendaire bonté, se retira, après sa faillite, dans une modeste maisonnette, accompagné de sa fille Magdelaine qui y mena également une existence totalement effacée, occupée à répandre le bien autour d'elle.

¹ Jacques Aicard naquit à Toulon le 26 janvier 1781. Il épousa à Bandol, le 2 février 1807, Marie-Marguerite Arnaud. Il mourut au hameau de Sainte-Trinide, commune de Sanary (Var), le 29 septembre 1872. — Voir mon livre *Jean Aicard. Une jeunesse varoise 1848-1873*, pages 14-19. Voir aussi *Aicardiana* n° 22-23, fascicule 1, pages 107-109.

Des six enfants de Jacques et de son épouse, deux seuls vé-
curent : Mathias-Jean-François, le père de notre écrivain, et
Magdelaine (1816-1897), la bonne tante.

Jean Aicard a consacré plusieurs poèmes à son grand-père
Jacques.

Tout d'abord un poème de cinquante-six vers écrit en 1868².
Puis deux autres dans *Le Dieu dans l'homme* :

LA BONNE MORT³

À JULES MON PLUS VIEIL AMI

Mourir est un travail, non pas le moins utile.
NODIER, mourant, disait : « Ça n'est pas si facile ! »
Pour consoler tous ceux qui nous verront souffrir,
À l'heure de l'adieu tâchons de bien mourir.

Hélas ! la Vie en pleurs, quand tu meurs, te contemple,
Épiant la terreur et souhaitant l'exemple,
Elle cherche un conseil dans ton dernier instant,
Car le plus fort répugne à ton sort — qui l'attend.

La Mort m'est apparue, un jour, très consolante.
Mon grand-père expirait. L'agonie était lente.
À quatre-vingt-treize ans il mourait, le vieillard,
Tout vivant de la voix, du geste et du regard.
Une nuit... oh ! je sens la fatigue infinie
Qui m'écrasa, tandis qu'il criait l'agonie !

² AICARD (Jean), « À mon grand-père Jacques Aicard », *Les Rébellions et les Apaisements*, deuxième partie « Les Apaisements », poème I, pages 105-108. Publié également dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 22-23, fascicule 1, pages 107-109.

³ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/ 1885, pages 216-219.

Ô colère de l'âme et lâcheté du corps !
Je voulais mon réveil avec de vains efforts !
Trop las pour secouer la torpeur écrasante,
Je sentais, j'entendais partout la mort présente,
Et les grands plaints du cher mourant, aigus ou bas,
M'entraient au plus profond, mais ne m'éveillaient pas !

Ô Christ, j'ai compris là, — jugeant par moi les autres, —
Le terrible sommeil que dormaient tes apôtres,
Pendant que tu suais l'agonie et le sang !
Quoi ! tu meurs douloureux et je dors impuissant !
Ta mort te tient couché, ma vie à moi me couche !
Ma pitié pour tes cris est sans voix dans ma bouche !
Et j'étouffe, assoupi, sous l'étrange remord
D'être trop moi, — pendant que tu deviens un mort !

Le lendemain matin : « Jean, me dit mon grand-père,
Vois-tu, je vais mourir avant la nuit, j'espère...
Je le désire bien : cette nuit, j'ai compris
Que vous ne dormez plus à cause de mes cris ! »

J'embrassai le mourant qui, ma main dans les siennes,
Répéta plusieurs fois ces paroles chrétiennes.

« Adieu, dit-il encor, la mort est un grand bien ! »
— « Oui, Père, quand on porte un cœur comme le tien. »
Il ajouta, riant, (sa bouche était si bonne !)
— « Écoute : *Il faut partir quand la trompette sonne*, »
Un refrain familial qu'il fredonnait encor,
Puis, l'aurore frappant la vitre en rayons d'or,
Il reedit, regardant la mer et la lumière,
Deux vers d'un vieil auteur, en façon de prière :

« *Le lever du soleil, dans ce brillant lointain,
Ne m'a jamais paru si beau que ce matin !*⁴ »

Il dit enfin : « Ce soir, tu dormiras tranquille. »

C'est ainsi qu'il mourut... Ça n'est pas si facile !
Mais, cela sert. Mon cœur en est resté plus fort.

Ami, tu t'en souviens, nous l'habillâmes, mort,
Puis, — l'escalier étant trop étroit et trop raide
Pour le cercueil, — je dus descendre, avec ton aide,
Mon frère, entre mes bras le vieillard endormi,
Sa tête sur mon cœur, tu t'en souviens, ami,
Toi, tenant ses genoux, frère, sur ta poitrine.

Tout riait au jardin sous la clarté divine...
Dans les fleurs, le cercueil attendait grand ouvert,
Tout criblé de rayons sous le feuillage vert.
De bons paysans, six par six, à tour de rôle,
Portèrent le cher mort sur leur robuste épaule,
Et nous l'accompagnions, par nos pierreux chemins,
Causant, l'amour au cœur, des rameaux verts aux mains.

Et, — tu t'en souviens, toi qui près de moi, mon frère,
Veille par le beau temps et par le temps contraire,
Ô marin que la mer me reprend trop souvent,⁵ —
Nous disions que la mort enseigne le vivant,

⁴ NDLR. — FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY (Charles-Georges), *L'Honnête Criminel*, acte I, scène I.

⁵ NDLR. — Le frère, l'ami, le marin que Jean Aicard cite à plusieurs reprises dans ces vers ne peut être l'enseigne de vaisseau Théophile Delboy puisqu'il est décédé prématurément le 7 août 1870. Compte-tenu de la dédicace « À Jules », il ne peut s'agir que de Jules Clément, également officier

Et que la nôtre un jour, par celle-là servie,
Peut-être sera bonne à consoler la Vie,
Car l'exemple d'un seul, par les fils répété,
De l'un à l'autre court vers l'immortalité.

À LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE JACQUES⁶

Mon regret sans souffrance évoquera ton ombre,
Ô père de mon père, ô vieil homme indulgent,
Que je revois, rasé de frais, cheveux d'argent,
Assis dans le foyer sous le haut manteau sombre.

À soixante-dix ans, vieux pilote surpris,
Tu vis que ton bateau naviguait vers sa perte,
Et droit, et souriant, et de vieillesse verte,
Tu sombras, ruiné jusqu'au dernier débris.

Hier bourgeois visité dans ta maison de ville,
Sans asile à présent, tu cherchas dans les bois,
Dans les grands bois de pin, dont tu compris la voix,
Un désert où cacher ta pauvreté tranquille.

Seul ? non ; une faiblesse était là, ton soutien,
Ta fille au pâle front qui maintenait ta force...
Le Chêne-liège vieux, bois dur et tendre écorce,
Porte un cœur étoilé, père, comme le tien !

de Marine (cf. *Aicardiana*, 2^e série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 159-230).

⁶ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/ 1885, pages 220-223. Le poème avait été publié précédemment dans *La Nouvelle Revue*, 3^e année, tome 8, 1881, pages 916-918.

Tu trouvas en ruine un logis à coulevres,
Et charpentier, maçon, terrassier et couvreur,
Sans maître et sans manœuvre, et pourtant sans erreur,
Tu refis la maison, vieil enfant de tes œuvres !

Le « campas⁷ » fait jardin, bien planté, bien enclos,
Ce travail le paya, pour le temps de ta vie,
Et de par ta misère à l'abri de l'envie,
Tu travaillas vingt ans, — jusqu'au dernier repos.

Tu n'as plus rien connu des villes, sur ta roche ;
Robinson, tu voyais la mer, — de ta maison ;
Mais des vaisseaux dorés errant sur l'horizon,
Tu saluais l'adieu sans souhaiter l'approche.

Les saisons circulaient, les jours qui font les mois,
Les grands froids, les grands chauds ; toi, selon la journée,
Assis au grand soleil ou dans la cheminée,
Tu lisais du français et tu parlais patois.

Conteur, tout en tressant des paniers et des claies,
Tu faisais aux enfants de longs, de gais récits,
Et moi-même, en vacance, à tes côtés assis,
J'oubliais, pour ta voix, l'école dans les haies.

Ton fils, dont je suis fils, était mort loin de toi,
Dans ce vaste Paris que n'aiment pas les mères...
Tu souriais pourtant à mes jeunes chimères,
Homme de peu d'étude et de beaucoup de foi.

⁷ NDLR. — *Campas* : substantif masculin ; en Provence, champ inculte, friche, lande désolée.

Tu toléras, ami d'une douceur parfaite,
Mon caprice d'enfant d'abord, l'autre plus tard,
Et je te vois sourire à mes vers, beau vieillard
Dont le fils était mort, un peu d'être un poète !

Oui, lorsqu'au lieu d'amour la Muse en moi parla,
Un sourire attristé vint éclairer ta bouche ;
Et tu disais, avec le ton simple et qui touche :
« Il n'y a rien à dire... où prend-il tout cela ? »

... Grand-père, tout cela, quelle qu'en soit la gloire,
Je l'ai pris à toi-même, à ta simplicité,
Au vieux air que tu m'as, le soir, cent fois chanté,
Au ton dont tu disais ta plus naïve histoire...

Je l'ai pris dans tes bras, dans ton cœur, dans ta main,
Dans l'oubli des cités où sont les choses laides,
Dans la vieille maison, seule au fond des pinèdes,
Et dont je ne veux pas oublier le chemin.

Tu fis mon œuvre simple, et ma voix attendrie,
Et je rapporte à toi ce qui vient de toi seul...
... C'est à vous que je parle, ossements de l'Aïeul,
Poussière de la mort, Terre de la patrie !

Il offrit enfin la dédicace de son recueil *Jésus* au grand-père :

Avant d'aller dormir près de toi dans la terre,
J'ai voulu, pour ta joie, écrire ce *Mystère*,
Tel un pâtre ignorant, sur un morceau de bois,
De son couteau grossier sculpte un Jésus en croix.
Et j'ai fait ce travail, où se complut mon âme,

Grand-père, en souvenir de cette belle flamme
Que mon regard surprit vivante au fond du tien,
Quand, tourné vers l'Espoir, tu mourus en chrétien⁸.

Le père, Jean-François Aicard

Jean-François⁹ est, encore aujourd'hui, peu connu car une courte existence (1810-1853) et une certaine indolence naturelle ne lui permirent pas de laisser une œuvre littéraire bien conséquente.

Son fils lui a consacré une notice biographique, inédite mais fort succincte :

Sur mon père¹⁰

Jean Aicard — né à Toulon en 1810, d'une des plus vieilles familles toulonnaises, mourut à Paris en 1853.

Il fit toutes ses études au Collège de Toulon, et d'une manière exceptionnellement brillante.

On en jugera par le fait suivant.

Au mois de mai 1827 le principal du Collège lui offrit un ouvrage (la vie de Fénelon) « en témoignage, est-il dit, de satisfaction à M^r Aicard, pour la manière dont il a répondu à l'examen du 5^e mois, les places honorables qu'il a obtenues dans les compositions et sa conduite durant les cinq premiers mois de l'année. »

⁸ AICARD (Jean), *Jésus*, page 3. Huitain daté à la fin « 27 juillet 1895 ».

⁹ Jean-François Aicard naquit à Toulon le 24 février 1810 et mourut à Paris, au quartier Vaugirard, le 16 mai 1853. — Voir mon livre *Jean Aicard. Une jeunesse varoise 1848-1873*, pages 19-24.

¹⁰ Manuscrit autographe, non daté, 9 feuillets, conservé dans une collection particulière. Cette biographie paraît former article pour un périodique local.

Or quelque temps après, le professeur de rhétorique étant tombé sérieusement malade, on se mit en quête d'un remplaçant mais le professeur fit dire au principal que M^r Aicard pourrait fort bien faire l'intérim et enseigner ses camarades. Le principal, M. Demore, officier de l'université, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, vint remettre la classe à l'élève Jean Aicard ; et ses camarades, sans nul étonnement, s'engagèrent à lui obéir durant l'absence du professeur titulaire que sa maladie retint près de deux mois éloigné de sa classe... Ce fait exceptionnel valut à Jean Aicard, à la fin de l'année, les félicitations publiques du maire de Toulon, « M. le vicomte de Charrier-Moissard, *sous les auspices duquel* (c'est la formule inscrite en tête des bulletins de l'époque) avaient lieu les distributions de prix du collège. » De plus, le professeur déclara publiquement que sa classe avait été admirablement faite par son élève, qu'il lui avait la plus grande reconnaissance et qu'il exigeait que l'élève-professeur acceptât ses appointements. Sur le refus de Jean Aicard le professeur employa les honoraires de ses deux mois à l'achat d'un présent que le jeune rhétoricien fut contraint d'accepter.

Jean Aicard devait tenir plus tard les promesses qu'il avait données dans son adolescence. Mais il était d'un temps où les jeunes hommes ne se hâtaient pas de produire. Longtemps encore après sa sortie du Collège, il étudiait obstinément et passionnément. Du reste, il avait surtout les qualités de l'historien, et l'histoire demande de longues études, une érudition générale acquise patiemment ; Jean Aicard devint un des hommes les plus érudits de son époque.

Il s'était rendu à Paris, où il contracta d'illustres amitiés. Les Lamennais, les Béranger, les Mignet, les Jean Raynaud, les Pierre Leroux furent ses amis. Eugène Pelletan et Sainte-Beuve l'eurent en haute estime littéraire. Et Jean Aicard a signé, dans

L'Encyclopédie de Jean Reynaud et de Pierre Leroux, laquelle a marqué une date entre celle de Diderot et celle qu'entreprennent aujourd'hui les Berthelot, des articles considérables et qui firent grand bruit à l'époque.

Jean Aicard a donné une *Histoire de la philosophie et des beaux-arts* et une *Histoire de la littérature*.

Ces deux ouvrages sont dans toutes les bibliothèques un peu sérieuses et complètes. Ils sont remarquables par la fermeté et la clarté d'un style essentiellement classique, par la rigueur de la méthode, par l'abondance des aperçus, le raccourci ou la concentration de l'expression, et enfin par ce trait où l'on peut en résumer les mérites : tout y est de tradition française, l'idée et la langue.

De tels travaux ont pu être dépassés parce que les méthodes changent mais ils n'ont pas été effacés, et ils forment, à leur place et à leur date, un solide chaînon de notre histoire littéraire ; ils sont inoubliables.

En 1848, Jean Aicard ouvrit à Toulon un *Cours d'histoire nationale*. Ce cours fut professé dans la grande salle de notre Mairie. Jean Aicard inaugurait ainsi, à l'aurore de notre seconde république, ces conférences et ces universités populaires dont la création est devenue aujourd'hui un mouvement général, le grand moyen de l'éducation populaire républicaine.

Jean Aicard avait entrepris une *Histoire de Napoléon I^{er}*. Bien qu'entraîné par ce courant d'excitation populaire qui emporta le chansonnier Béranger et notre grand Victor Hugo à acclamer la gloire de Napoléon I^{er}, Jean Aicard avait conçu son histoire dans un esprit essentiellement démocratique. Fidèle à ses origines, aux traditions de sa famille qui de temps, comme vous le savez, avait eu de grands honneurs à Toulon, mais des honneurs plébéiens, il voyait surtout en Napoléon l'homme du destin qui, officier de fortune vainqueur de tous les rois, por-

tait malgré lui à son comble la puissance de l'idée révolutionnaire à travers l'Europe.

Jean Aicard travailla de longues années à cette histoire pour laquelle il avait fait un assez long séjour en Corse. Le premier volume fut livré à l'éditeur Plon qui s'était rendu acquéreur de l'ouvrage. La mort empêcha Jean Aicard de le terminer. Son fils a fait rechercher le premier volume chez l'éditeur. Il est resté malheureusement introuvable.

Les amis et la famille de Jean Aicard se sont transmis un souvenir caractéristique qui mérite d'être mentionné ici.

En 1851, à la veille du coup d'État, un ami d'enfance de Jean Aicard vint lui proposer d'être parmi les conspirateurs. À cette époque, la fortune personnelle de Jean Aicard était réduite à néant. Son père s'était retiré avec sa fille dans une humble demeure en partie édifiée de ses propres mains ; (son petit-fils a compté cette histoire dans un de ses livres.) Le vieillard, estimé, aimé de tous ceux, y vécut jusqu'en 1873 une existence de noble pauvreté et de dignité parfaite. Jean Aicard souffrait beaucoup de ce changement de vie auquel s'était réduit son père, en grande partie pour aider ses débuts à Paris. Il aidait ce vieux père à son tour, à grand-peine. Et voilà qu'à la veille du coup d'État, un homme politique considérable, ami intime du prince-président vint trouver Jean Aicard, à l'heure difficile, à l'heure de la pauvreté. Il lui annonça le complot. « Nous réussirons certainement et ce sera, lui dit-il textuellement, le paradis terrestre. » On offrit à Jean Aicard la direction et la rédaction en chef d'un des plus grands journaux de Paris et, par-dessus cela, l'influence et les faveurs.

— Mon admiration pour l'oncle, répondit Jean Aicard, ne peut pas se reporter sur le neveu. Je refuse. Je suis républicain.

Au lendemain du coup d'État, l'ami qu'il est inutile de nommer, était devenu ministre. Jean Aicard se remit au travail avec acharnement et, un an plus tard, il mourut à la peine.

Jean Aicard a laissé une pièce en cinq actes, en vers, intitulée *Jeanne d'Arc*, un volume de poésies diverses, une traduction de Virgile, et un volume intitulé : *Sous les palmiers mais en France*.

Son fils se propose de publier un jour ces divers ouvrages en un volume destiné à ses amis.

Tel est, Messieurs, l'homme et l'écrivain dont Toulon veut garder le souvenir et qu'on avait oublié jusqu'ici, même sur les tables de notre Musée où sont gravés les noms de nos concitoyens remarquables. On y voit, en effet, un *Aycard*, mais ce n'est pas Jean Aicard, celui qui nous occupe aujourd'hui, né, je le répète, en 1810 et mort en 1853.

Décédé prématurément, le 16 mai 1853, Jean-François n'eut donc aucune influence sur son fils alors âgé de cinq ans seulement et qui ne conserva de son père que des souvenirs idéalisés et quelques manuscrits inédits.

Jean-François eut d'abord une liaison avec Marie-Désirée-Pauline Roland, née à Falaise le 17 prairial an XIII (6 juin 1805) et morte à Lyon le 15 décembre 1852, célèbre militante socialiste et féministe.

Pauline eut quatre enfants. Le premier, Jean-François Roland, né à Paris (6^e) le 13 janvier 1835 et décédé avant 1850, était probablement fils du publiciste et homme de lettres Adolphe Guérout (1810-1872). Les trois autres sont issus de Jean-François Aicard : Marie-Irma-Théodorine-Louise Roland-Aicard, née à Paris le 5 janvier 1836 et décédée à Toulon le 15 juin 1839 âgée de trois ans ; Jacques-Moïse Aicard, né à Toulon le 26 avril 1839 et décédé en 1853 ; et Marie-Pauline-Irma Aicard, née à Paris (17^e) le 14 juin 1840 et décédée en 1923. Jean Aicard mentionne cette demi-sœur Irma dans une lettre écrite le 13 novembre 1865 au grand-père Jacques.

La famille Isnard

Joseph-César-Auguste Isnard, né à Toulon le 28 juillet 1786 et décédé dans cette ville le 13 février 1871, orfèvre toulonnais, épousa le 16 octobre 1811 Marie-Thérèse Sourd, née à Signes le 22 avril 1791 et décédée à Toulon le 23 juillet 1861. Ils eurent six enfants : trois moururent en bas âge et trois filles survécurent.

La cadette, Marie-Césarine-Victorine dite « Victoire », née à Toulon le 20 août 1816 et décédée à Marseille le 2 février 1896, épousa le 17 mars 1837 Amédée André.

Le 16 janvier 1838, Victoire mit au monde un fils, mais celui-ci mourut le lendemain ; le jeune couple habitait alors au numéro 20 de la rue des Marchands. Leur fille Jacqueline naquit l'année suivante, le 24 février 1839. Leur troisième enfant, Marguerite-Marie-Thérèse, née à Toulon le 2 août 1841, mourut à La Garde le 10 juin suivant.

Après la naissance de Jacqueline, Amédée et son épouse prirent un appartement chez le grand-père Aicard, rue de l'Ordonnance¹¹ ; et après sa séparation d'avec Pauline Roland, Jean-François Aicard, revenu à Toulon, vint également habiter à la même adresse.

Cette promiscuité favorisa l'idylle... Jean-François, plus jeune qu'Amédée et plus brillant intellectuellement, était aussi

¹¹ Archives municipales de Toulon, recensements de la population, maison de la rue de l'Ordonnance. Année 1841 : Jacques Aicard, baigneur, son épouse, sa fille, une servante et un garçon baigneur ; Amédée André, son épouse, sa fille Jacqueline et une servante ; quelques locataires. — Année 1846 : Jacques Aicard, baigneur, son épouse, son fils Jean-François et sa fille Magdeleine ; Amédée André, son épouse, sa fille Jacqueline et une servante ; quelques locataires. — Ayant acheté la maison lors de la faillite Aicard, Amédée y habita encore de longues années, sa présence y étant attestée par les recensements de 1851, 1861, 1866 et 1872. Ce n'est qu'après cette date qu'il se retira définitivement aux *Lauriers-Roses*, à La Garde.

un orateur écouté. Victoire, coquette, peu instruite et tête folle, succomba et quitta le domicile conjugal le 30 juin 1846, vers les quatre heures du matin, abandonnant son mari et sa fille Jacqueline. Elle s'enfuit avec Jean-François et, de leur union, naquit notre écrivain Jean, le 4 février 1848, déclaré à l'état-civil « de mère inconnue » puisque Victoire était toujours « madame André ».

Mais leur bonheur fut bien vite interrompu quand, le 17 avril 1849, la faillite des grands-parents Aicard fut avérée et la maison de la rue de l'Ordonnance mise en vente et acquise par Amédée qui exigea le départ des occupants. Le tribunal civil de Toulon décréta le divorce d'Amédée et de Victoire le 6 avril 1854.

Jean-François et Victoire s'installèrent à Paris, au 3 de la rue Saint-Thomas-d'Enfer¹², dans le cinquième arrondissement, quartier Vaugirard. Après le décès de son compagnon, Victoire revint vivre avec ses parents, qui se partageaient entre leur appartement en ville, au numéro 47 de la rue de l'Arsenal, et leur maison de campagne au quartier Sainte-Anne, au nord de Toulon, sur les premières pentes du mont Faron¹³.

Jean vécut avec eux jusqu'à son départ pour l'internat de Mâcon à la rentrée 1857 : notre poète a cité quelques anecdotes attachées à cette période de sa vie, mais sans jamais nommer les grands-parents Isnard...

¹² Cette adresse apparaît à la dernière page du manuscrit de Jean-François Aicard, *Jeanne d'Arc, la Fille du peuple*.

¹³ Cette bastide construite sur les pentes du Faron, au vallon Beauséjour, était alors nommée *La Bourgarelle*. Victoire, héritière de la maison, y donna le jour à son fils Jean et y habitait encore en 1879. La propriété fut vendue en 1906 au commandant Omer Castaing, futur général, et prit le nom de *Villa Gomer*. Aujourd'hui baptisée *La Benjamine*, elle a subi au cours des ans de très importants travaux.

En 1856-1857, Victoire débuta une liaison avec l'avoué toulonnais Alexandre Mouttet¹⁴, grand amateur d'art et de littérature, bibliophile passionné. Devenu tuteur de Jean Aicard, il inculquera à son protégé le goût de la littérature et le fera profiter de son importante bibliothèque.

Le général Sourd, baron d'Empire

La grand-mère Isnard, née Marie-Thérèse Sourd, était une jeune sœur du général et baron d'Empire *Jean-Baptiste-Joseph Sourd*, né à Signes (Var) le 26 juin 1775 et décédé à Paris le 2 août 1849. Tous deux étaient issus de Jean-François Sourd, né à Signes le 3 décembre 1752 et décédé au même lieu le 25 mars 1794, meunier dans son village natal et d'Anne Rose Garnier, née le 8 avril 1752 et décédée le 22 avril 1791, son épouse, issue de la même localité : ils eurent onze enfants.

Parti à dix-sept avec les volontaires de son département, Jean-Baptiste se révéla un soldat magnifique : en 1801, il totalisait déjà onze campagnes et deux blessures. Promu officier, il reçut deux coups de baïonnette à Iéna puis fut sabré à Eylau. La Restauration conserva ce héros de la campagne de Russie et des dernières batailles de l'Empire. Lors de la bataille de Waterloo, il culbuta les Anglais. Passé dans la réserve en 1831, il fut mis à la retraite en 1848 et mourut l'année suivante. Durant sa longue carrière, il remporta de nombreuses victoires sur tous les champs de bataille de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration.

Par leur mère née Victoire Isnard, Jacqueline André et Jean Aicard étaient donc des petits-neveux du général.

¹⁴ Pour ce personnage-clé dans la vie de Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « Alexandre Mouttet », *Aicardiana*, 2^e partie, n° 11, 15 avril 2015, pages 7-48.

Le capitaine Pierre Simon

Philippine-Élise Isnard, née le 12 mai 1819 et décédée le 21 avril 1900, la jeune sœur de Victoire, épousa, le 9 avril 1839, Pierre-Jules Simon.

Leur fils Auguste-Marie-Jean-Baptiste Simon, né à Toulon le 26 mars 1840 et décédé le 28 avril 1894, fit carrière comme officier de Marine. Ayant épousé Marie-Thérèse-Émilie Rösch, il en eut des jumeaux.

Leur fils, Pierre-Jean-Marie-Simon, né à Toulon le 3 avril 1867, prit le 22 octobre 1886 un engagement volontaire de cinq ans pour l'École spéciale militaire ; sous-lieutenant le 1^{er} octobre 1888 ; lieutenant le 1^{er} octobre 1891. Le 24 juin 1893, il rejoignit le 45^e régiment d'infanterie, détaché aux affaires indigènes en Algérie. Mis hors-cadre à la disposition du ministre de la Marine, le 29 avril 1896, il rejoignit la célèbre Mission Marchand qui devait traverser le Congo français dans toute son étendue et rejoindre, par le Haut-Oubangui, la vallée du Nil, s'y établir et ainsi couper aux Anglais le chemin qu'ils rêvaient d'établir entre l'Égypte et la colonie du Cap.

Victime des fièvres, Pierre Simon mourut à l'hôpital militaire de Batna (Algérie) le 26 décembre 1897 et fut inhumé à Toulon le 7 janvier 1898¹⁵.

Jean était donc un cousin du commandant Jean Simon et il salua la mémoire de son fils Pierre par deux articles :

*MON CAPITAINE*¹⁶

¹⁵ Hommage funèbre : DRUDE (commandant), *Capitaine Pierre Simon*, plaquette in-8°, 4 pages. Un exemplaire aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 53.

¹⁶ *Le Petit Marseillais*, 31^e année, n° 10816, mardi 11 janvier 1898, page 1, colonnes 1-3.

Je veux parler du capitaine Pierre Simon, parti lieutenant avec cette mission Marchand à laquelle nous pensons tous ; rapatrié mourant, il y a six mois, rendu, en apparence, à la santé par le climat de France et mort, il y a quinze jours, des fièvres prises là-bas, sous le soleil, dans la brousse, dans les marais, dans l'étouffante chaleur humide...

On l'a enterré à Toulon, vendredi passé, le 7 janvier.

Fils du capitaine de frégate Jean Simon, le jeune capitaine avait pour grand-oncle paternel un marin illustre, dont le nom est resté populaire chez nous : l'amiral Hamelin. Son grand-oncle maternel était un général qui a une belle page dans l'histoire du premier empire, le général Sourd.

Les qualités les plus viriles s'enveloppaient chez lui d'un esprit gai, d'une élégance jeune et joyeuse. Il partit pour la vie dure de l'explorateur avec des plaisanteries légères de Français de race ; il avait toujours, dans le drame de la vie, la jolie réplique qui accepte et fait accepter les plus insupportables misères.

Il me rappelait ce commandant qui, sur son bateau perdu sans secours possible, allumait une cigarette en disant : « Ce qui me console, c'est que ce ne sera pas long ! » Pierre Simon, dans les mêmes circonstances, aurait dit le même mot... Je crois bien qu'il l'a dit à peu près. Se voyant à l'heure de mourir, il a, en souriant, prononcé ces paroles : « Ce qu'il sera étonné, le docteur, quand il va revenir, s'il ne me trouve pas mort ! »

Le docteur le trouva mort.

Pierre Simon avait trente ans. Les obsèques ont eu lieu à Batna, où il était allé se promener, en convalescent, et où toute la garnison lui a fait les adieux solennels. Là, devant son cercueil qui portait « pour France » a été prononcé un beau discours, un éloge émouvant. Douze jours après, le cercueil nous est arrivé, tout fleuri des couronnes et des rubans de Batna.

Nulle cérémonie. Nous l'avons attendu à la gare et accompagné au cimetière, à la tombe de famille. Le deuil était conduit par son parent, le colonel de dragons Cherfils, qui était allé le chercher à Batna et qui me télégraphiait la veille : « J'arriverai à Toulon, demain, avec Pierre. »

Avec Pierre ! il en parlait comme d'un vivant. C'est le miracle de la tendresse. Les morts vivent toujours pour qui les aime, immortels au cœur même de ceux qui continuent à les aimer.

Et il est arrivé avec Pierre, de Marseille. Quelques amis de Paris ont été amenés par le même train. Des intimes seulement, si bien que les jeunes qui étaient là sentaient la perte d'un frère, les moins jeunes celle d'un fils. J'étais de ces derniers. Oui, j'aimais ce charmant officier comme un fils. Quand je pensais à lui, depuis qu'il avait conquis, là-bas (Congo-Nil), son troisième galon, je l'appelais volontiers, en moi-même : « Mon capitaine ».

Nous l'avons accompagné au cimetière, sous la pluie triste. Et, en marchant derrière ce cercueil que nous envoie la mission Marchand, je réfléchissais.

Ce que je me disais, le voici : Nous vivons dans une époque qu'on accuse de matérialisme abject. L'intérêt semble dominer tout. Les littératures, en qui devrait fleurir l'idéal, c'est-à-dire la volonté et l'espoir du mieux, nous dépeignent le siècle comme pervers, livré uniquement à la recherche des jouissances grossières, affamé d'argent. Les scandales, publiés à grand tapage, paraissent donner raison aux plus pessimistes. On dirait que, pour les moins mauvais, le confort soit tout. Le bourgeois s'étale dans la satisfaction de son bien-être, en rêvant de l'accroître. Et le pauvre travailleur envie le bourgeois qui possède, croit-il, le bonheur, parce qu'il possède l'argent !

Tout cela est peut-être vrai, mais regardez : ce jeune officier était loin d'être sans fortune. Spirituel, élégant, recherché du

monde, il n'aurait eu qu'à vouloir pour être un officier de salon et se pousser dans les antichambres, — pour vivre, en un mot, et vivre joyeusement. Eh bien ! depuis sa sortie de Saint-Cyr il quémandait des départs en lointains pays, en pays dangereux. Il demandait cela comme une faveur, avec les insistances que d'autres mettent à rechercher des avantages immédiats et immérités. Il avait désiré le Tonkin d'abord, puis Madagascar, puis cette expédition Marchand. Celle-là, il put y prendre part... et en mourir.

Qui donc vient dire que le goût des jouissances matérielles est le seul à l'ordre du jour ? Croyez-vous que Pierre Simon soit le seul à postuler ces départs terribles ? Demandez au ministre de la guerre ! Beaucoup de jeunes hommes s'emporent à désirer la belle aventure de conquérir à la France, à l'Europe civilisée, un pouce du continent noir, de cette mystérieuse, attirante et redoutable Afrique que nous disputent les Stanley... J'en ai connu et aimé plus d'un... Aujourd'hui Pierre Simon ; hier le brillant, le hardi et jeune capitaine Lespiau, fils du général.

Victor Hugo me disait un jour : « La guerre entre les nations de la vieille Europe est fratricide, — mais je sais un magnifique emploi des armées d'Europe, des forces actives de la jeunesse volontaire qui a besoin de prendre conscience d'elle-même et de déborder : Les soldats iront conquérir les sables et les rochers. Ces vaillants traîneront la charrue derrière le canon. Ils porteront, chez l'homme-animal, le commencement d'âme qui est en nous et l'idéal de bonté qui est le rêve de l'homme digne de ce nom, — le rêve chrétien. »

Pierre Simon fut de ceux-là, — sans le dire, mais en souriant, car les actifs ne parlent guère. La parole n'est peut-être qu'une faiblesse toutes les fois qu'on ne s'en sert pas pour susciter ou féliciter la bonne action.

Mon Dieu, oui : bourgeois et marchands, ouvriers, artistes, paysans, nous nous plaignons journellement du chaud, du

froid, d'une déception sans importance, d'un gain manqué, — d'une pluie inopportune, — mais il y a des jeunes gens riches, aimés par des mères attentives, des grand'mères indulgentes, des sœurs chéries, par des fiancées toutes prêtes ; et qui se disent : « J'ai vingt ans ou trente ans. Avant de jouir, si j'allais souffrir un peu — pour le bien futur des hommes et pour l'honneur de mon pays ? »

Et ils partent. Hier, ils étaient dans un salon plein de lumières, de musiques et de fleurs. Les voilà dans la brousse, dans le désert, dans les forêts effroyables. Les bêtes féroces les entourent. Les hommes, plus féroces encore, anthropophages que nous croyons n'exister que dans les livres, les guettent. La patrie est loin ! Plus de lettres des aimés. On ne sait plus, dans leur pays, s'ils sont vivants ou morts. Leurs porteurs les trahissent chaque jour, ils ont des heures de dénuement, de détresse, inexprimables. Mais ils portent, enroulé autour d'une bague de bois, un morceau d'étoffe qui signifie : « France ! » et ils marchent. Ils veulent, à force de souffrances pour *les autres*, pour l'esprit de civilisation qui est la loi du monde, ils veulent gagner le droit de jouir de tous les biens qui nous semblent vulgaires à nous autres et que nous possédons le plus souvent sans les avoir payés cher. Comment les appelez-vous, ces hommes, sinon des héros ? L'héroïsme n'est que dans une minute ; celle où l'on choisit le sacrifice, mais cette minute, pour beaucoup d'entre eux, dure toute la vie !

On dit que la mission Marchand n'a pas péri. Nous en sommes même assurés aujourd'hui ; mais celui-ci, le capitaine Simon, de quoi est-il mort ? — Des fièvres prises, aux côtés du capitaine Marchand, sur un chemin glorieux et non frayé !... — Adieu, mon capitaine ; je t'aimais bien. Je ne te verrai plus, mon petit capitaine, mon cher enfant, mais du moins je te parlerai souvent encore et ton âme me répondra. Quand je doute-

rai de l'idéal, à cause de tant de vilénies qui nous entourent, je penserai à toi, et tu « serviras » encore.

JEAN AICARD.

UN SOLDAT¹⁷

Ce n'est pas du capitaine Marchand que je veux parler, mais de l'un de ses officiers, le capitaine Pierre Simon.

On assure que la marche admirable du capitaine Marchand à travers l'Afrique et sa triomphale arrivée à Fashoda seront des victoires perdues. Il faut le craindre. Notre ami Bonvalot assure qu'il y a un an on eût pu encore empêcher les Anglais d'arriver à Khartoum.

Le bon accord des Français avec les Abyssins eût permis de combattre utilement la marche ascendante des Anglais sur le Nil.

Les Anglais veulent s'assurer la route du Cap à Alexandrie. Ils l'auront un jour ; on assure qu'il est trop tard pour les entraver. L'héroïque effort du capitaine Marchand, même maintenu aujourd'hui à Fashoda, ne suffirait pas à nous assurer demain la prépondérance sur le Haut-Nil.

C'est grand dommage. Dommage pour nous au point de vue politique et économique français. Dommage surtout au point de vue du progrès humanitaire qui a besoin de l'expansion de l'âme française. La pensée libérale française, — à travers les conflits d'intérêts, les défaillances morales de toutes sortes, la mêlée sanglante où parfois elle disparaît, — persiste à vivre, à s'affirmer partout. Elle est un des idéals du monde, et la conquête des pays barbares, comme pour les missionnaires de toutes les confessions, est pour la France politique un devoir

¹⁷ *Le Petit Bleu de Paris*, 1^{re} année, n° 66, samedi 8 octobre 1898, page 1, colonnes 2-3.

sacré. Les héroïques comme Marchand sont des guerriers de paix. Ce n'est pas la torche de la haine que porte leur forte main ; c'est un flambeau d'où sort plus de clarté que de fumée ; c'est un peu du feu de ce Prométhée, créateur des foyers humains, qui sont ennemis de l'incendie. L'épée de l'explorateur n'est pas le fer du meurtre — mais un glaive de justice. Rien n'est plus beau qu'une mission comme celle de Marchand.

Dans les régions que dut parcourir la mission Marchand, on rencontre des peuplades anthropophages qui comprennent le meurtre et la guerre d'une manière particulièrement effroyable.

L'arme de ces sauvages hideux est une sorte de faucille dont l'arc de cercle est mesuré à peu près au tour de taille d'un homme. Chacun porte avec soi toujours cette arme pastorale comme un chevalier portait sa dague. Et lorsqu'on trouve, endormi à l'ombre, un ennemi — c'est-à-dire un homme ou une femme d'un village voisin — on lui passe adroitement l'horrible faucille sous les flancs et, d'un mouvement savant, qu'on apprend de bonne heure aux petits enfants, on tranche toute la chair misérable, et, d'un tour de main non moins savant et rapide, on casse la victime en deux, en arrière ; on lui colle les talons à la nuque, on l'attache d'un lien, et on l'emporte au bout d'une branche.

Voilà les pays d'horreur que le capitaine Marchand et ses lieutenants ont traversés. On dirait l'ethnologie invraisemblable de Shakespeare dans Othello. On dirait aussi d'un conte à effrayer les petits enfants.

Pierre Simon fut tenté. Conquérir le Haut-Nil à la France, quelle magnifique expédition ! Pauvre cher enfant ! Je l'aimais comme un fils. Je l'appelais mon petit Pierre. C'était le fils de mon cousin germain, Jean Simon, capitaine de frégate, mort en 1894. C'est au lendemain de cette mort et de la mort de sa mère que Pierre Simon voulut partir avec la mission Marchand.

Pierre Simon avait de la fortune ; il aimait toutes les élégances ; il se plaisait, sans affectation, aux raffinements de la toilette ; il connaissait les bons endroits de Paris, mais il ne demandait à tout cela que l'amusement de quelques soirées. Le démon des explorateurs le tourmentait. Il voulait être utile ; et une représentation à la Comédie-Française ne lui paraissait aimable que s'il avait dû, pour y venir, quitter un poste aventureux.

À peine au sortir de l'école, il était allé en Algérie sur sa demande et, bien qu'il ne fût qu'adjoint de deuxième classe, il avait commandé le fort Miribel, construit récemment, aux confins de l'extrême Sud, aux avant-postes de la civilisation.

Quand il demanda à suivre Marchand, il me pria de joindre mes instances, en lieu utile, à celles des chefs qui l'appuyaient. Je refusai pour ma part, estimant qu'une décision de vie et de mort devait être prise par lui seul ou concertée entre soldats. Quand je lui dis mon refus, il m'embrassa de tout cœur, ayant compris une fois de plus que je l'aimais bien. Il partit et, au bout d'un an, il revint en France mourant. Le commandant Drude (5^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique) a dit sur sa tombe : « Le capitaine Marchand n'hésita pas à lui confier le soin de transporter, de mener de poste en poste les cinq mille charges formant le lourd, l'encombrant convoi, toute la vie de la colonne. Au prix d'efforts surhumains, de souffrances sans nombre, Simon réussit... Mais à ce labeur d'une année, il avait épuisé ses forces ; il était usé. »

Vous avez lu, dans les livres à tranches dorées qu'on donne en étrennes, ces lamentables retours des explorateurs abattus par la fièvre. Pierre Simon, pour rejoindre la côte, connut toutes les misères des héros terrassés par la fièvre jaune, sous des soleils incendiaires les brancards nouveaux faits de quelques branches où vous secouez des porteurs maladroits ou révoltés ; la descente des rivières au fond des pirogues, toujours

sous les soleils effroyables, qui mordent, étouffent, soulèvent les miasmes, hors des marais, et qui rendent fou... Il connut la douleur de retourner ainsi — vainement — sûr de mourir quand on a rêvé Fashoda et le drapeau tricolore planté sur le Haut-Nil !...

Un matin, mon petit capitaine entra chez moi, très amaigri, mais de bonne humeur, malgré tout ; il venait me conter toute cette odyssee glorieuse et cruelle.

« Me voici ! un peu étonné d'être encore en vie ; pendant la traversée, on a parlé beaucoup de me jeter par-dessus bord ; je faisais remettre tous les jours cette opération au lendemain matin.

« ... Enfin, je vous revois !... Vous avez là un fameux fauteuil ! »

Il avait vingt-neuf ans. Le capitaine Marchand écrivit qu'il le proposait pour la croix, — et, trois mois après, nommé capitaine, Pierre Simon partit pour l'Algérie, préoccupé de « jeter les bases d'une nouvelle expédition ».

C'est à Batna qu'il est mort, d'un retour subit du mal contracté pendant la campagne du Congo-Nil.

Cher petit capitaine ! Il eût pu vivre en riche oisif, mais un cœur noble battait dans sa poitrine. Les vulgarités des vies sédentaires lui faisaient horreur. Nos querelles publiques le dégoûtaient. Les plaisirs dans le luxe, le sourire des femmes, la chasse, — oui, une heure ! — mais la vie, la vie d'un homme lui paraissait chose importante. Il voulait, vous dis-je, rendre la sienne utile — et il nous l'a donnée ; il est mort pour nous, France.

À l'heure où l'on va sans doute récompenser dignement Marchand et ses héroïques compagnons, il m'a semblé juste, au milieu même de la lamentable guerre civile que nous nous faisons à grands coups d'injures, d'accorder une pensée, un

souvenir d'honneur, à ce bon soldat, au capitaine Pierre Simon.

Jean AICARD

La famille André

La famille André est originaire du petit hameau de Malijai, dans les Alpes-de-Haute-Provence, entre Château-Arnoux et Digne-les-Bains. Claude André (1747-1795) y était aubergiste et, de son mariage le 31 janvier 1769 avec Marie Savin (décédée en 1815), naquirent huit garçons : deux moururent en bas âge, trois restèrent au village et un partit s'établir « ailleurs »... dont on perd la trace. Quant à l'aîné, Jacques (1769-1837), et au benjamin, Joseph (1791-1835), venus à Toulon ils y firent souche.

L'aîné, Jacques André

Jacques André naquit à Malijai le 25 novembre 1769 et rejoignit la congrégation de l'Oratoire de France¹⁸ à Aix-en-Provence le 17 octobre 1785 : après une année de probation, il y fut reçu en novembre 1786. Il accéda à une excellente éducation puisqu'il fit ses humanités aux Mées, suivies de deux années de philosophie au séminaire de Digne. Clerc tonsuré, le « confrère Jacques André » fut destiné à l'enseignement et af-

¹⁸ Congrégation fondée en France en 1611 par Pierre de Bérulle pour pourvoir à la formation des prêtres. Dans la réalité, elle se spécialisa dans l'éducation de la jeunesse. D'esprit libéral, pratiquant la tolérance et affichant un goût très marqué pour l'histoire et les sciences, l'Oratoire connut un grand succès et ses écoles concurrençaient fréquemment celles des jésuites. — Tous les renseignements sur la carrière ecclésiastique de Jacques André proviennent des archives de l'Oratoire de France, que je remercie pour cette bienveillante coopération.

fecté au collège oratorien de Toulon, de 1788 à 1792, en qualité de professeur de langues anciennes ; en avril 1790, il était régent de la classe de quatrième, c'est-à-dire chargé de l'enseignement des principales matières. La suppression des congrégations séculières — et donc de l'Oratoire — le 18 août 1792 par un décret de l'Assemblée législative rendit Jacques à la vie civile.

Il passa quelques années à La Garde, près de Toulon, mais n'avait aucun lien de parenté avec les nombreux André de ce village, généralement cultivateurs. N'étant pas prêtre ni lié par des vœux particuliers, il s'y maria le 2 ventôse an VI (20 février 1798) avec Marie-Magdeleine-*Thérèse* Marroin, née à Toulon le 22 août 1782, fille de feu Honoré-Thomas Marroin (1755-1793), en son vivant homme de loi, et de Thérèse-Ursule Fabre, native de La Celle (Var) mais retirée à La Garde. Dans cet acte, Jacques André est dit « secrétaire en chef de l'administration municipale de ce canton de La Garde ».

Le couple eut cinq enfants : 1° Désirée-Marie-Thérèse, née à La Garde le 30 brumaire an VII (20 novembre 1798) et décédée à Toulon le 15 janvier 1853, qui épousa à Toulon, le 23 décembre 1830, le lieutenant de vaisseau Louis-Roch-Adolphe Gueze (né en 1797) ; 2° Thomas-Maurice-*Amédée* ; 3° Anne-Césarine-Éléonore, née à Toulon le 14 vendémiaire an XIII (6 octobre 1804) et rapidement décédée le 6 juillet 1806 ; 4° Joséphine, née à Toulon le 6 avril 1811 et qui épousa le 17 février 1830 le lieutenant de vaisseau Henry-Victor-Hippolyte Bouisson ; 5° Clorinde-Françoise, née à Toulon le 10 octobre 1818 où elle se maria, le 29 décembre 1847, avec le médecin parisien Antoine-Bonaventure Millet.

Jacques André reprit sa carrière dans l'enseignement le 12 germinal an VI (1^{er} avril 1798), comme professeur de langues anciennes au collège de Toulon : les actes de naissance de ses

enfants le disent « professeur à l'école centrale du département du Var » à Toulon en novembre 1798 et octobre 1801, « directeur de l'école secondaire communale » en octobre 1804 ; il fut « principal du collège de Toulon » de 1805 à 1815.

Membre de la Société des belles-lettres, sciences et arts du département du Var, il la présida brièvement en 1815.

La chute définitive de l'Empire après les Cent-Jours, le 22 juin 1815, fut fatale à Jacques André : cette triste chronique peut être suivie par le magnifique registre de correspondance dans lequel, en homme organisé, il a très scrupuleusement copié les lettres qu'il envoyait¹⁹.

Dans une lettre du 1^{er} mai 1815 adressée au recteur de l'académie, il indique que « tous les Régens & employés de cet établissement, ont prêté le serment d'obéissance aux Constitutions de l'Empire & de fidélité à l'Empereur [...]. M^r Décugis, Régent de Mathématiques, s'y est seul refusé, disant qu'il ne comptait plus rester dans l'Université imp^{le} ». Ce Joseph Décugis, professeur d'histoire, ex-oratorien, aidé de Jean-François-André Demore ancien élève des oratoriens, organisa en octobre 1815 une cabale contre son principal, le fit passer pour un supôt de l'Empire déchu et obtint d'être nommé à son poste le 15 novembre suivant.

Ayant tenté, mais sans succès, de rejoindre le lycée de Lyon, Jacques resta plus d'un an sans traitement ni pension de retraite. Il fut nommé, en octobre 1817, professeur de troisième au collège royal d'Avignon mais, tombé malade au bout de quelques mois d'exercice, il dut revenir à Toulon. Muté comme censeur au collège royal de Cahors le 26 décembre 1818, il y

¹⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 8, enveloppe « Jacques André », second registre de correspondance renfermant les lettres écrites du 26 juillet 1814 au 25 novembre 1835.

resta jusqu'à l'été 1821. Revenu à Toulon, il obtint la retraite par arrêté du 18 février 1822.

En août 1830, il refusa le poste de maire de La Garde que lui proposait le sous-préfet de Toulon : « Je suis bien flatté & bien reconnaissant de la marque de confiance que vous voulez bien me donner en me nommant, par votre arrêté du 27 courant, maire de la commune de la Garde. Mais outre que je ne suis ni domicilié ni résidant dans cette commune, et que ma maison de campagne, sise en son terroir, est distante du pays d'une demi-heure environ, & que je n'y demeure que dans le temps des récoltes [...] ²⁰. »

Il fut nommé conseiller d'arrondissement de 1832 à 1837 et mourut à Toulon le 8 mai 1837, à l'âge de soixante-sept ans.

Son fils, Amédée André

Amédée André est né à La Garde le 3 brumaire an X (25 octobre 1801). Il débuta des études de droit à Paris en 1821 et y obtint sa licence le 4 décembre 1824. Après des débuts d'avocat, il fit essentiellement carrière comme receveur municipal de Toulon, du 14 décembre 1831, date de sa nomination par arrêté du ministre des Finances ²¹, jusqu'au 2 janvier 1856.

Amédée mourut à La Garde, le 15 février 1889, dans la bastide des *Lauriers-Roses* où il s'était retiré à l'heure de la retraite, veillé par sa fille Jacqueline et Jean Aicard.

Jacqueline avait épousé, le 5 janvier 1856, le lieutenant de vaisseau *Émile-Jean-Baptiste Lonclas* qui la laissa veuve et

²⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 8, enveloppe « Jacques André », second registre de correspondance, lettre du 30 août 1830 à M^r Cagniard, sous-préfet de Toulon.

²¹ Voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 8.

sans enfants en 1863, miné par des maladies contractées durant ses campagnes ; elle passa sa vie aux *Lauriers-Roses* où elle s'occupa de son père et de son demi-frère. Elle y est décédée le 12 juin 1915.

Notre écrivain n'avait donc aucun lien de parenté avec Amédée André. Mais il était le fils de son épouse infidèle et, à ce titre, demi-frère de Jacqueline. Restée veuve et sans enfants après seulement sept années de mariage, recluse dans la bastide des *Lauriers-Roses* perdue dans *le plan* — la plaine agricole — de La Garde, n'ayant pour toute compagnie que son père vieillissant, Jacqueline reporta toute son affection sur son jeune demi-frère à son retour du lycée de Nîmes à l'été 1865. Elle le fit accepter par la famille André... non sans difficultés ! Mais, faisant preuve d'une rare magnanimité, Amédée oublia le passé, se refusant à rendre le jeune homme coupable de l'inconduite de sa mère. Il répondit avec bienveillance aux sollicitations de sa fille bien-aimée et accueillit le jeune Jean dans sa maison, l'adoptant pour fils. Jean lui en témoigna toujours la plus grande reconnaissance.

Sa fille Joséphine

Joséphine, l'une des sœurs d'Amédée, née à Toulon le 6 avril 1811, y épousa, le 17 février 1830, le lieutenant de vaisseau *Henry-Victor-Hippolyte Bouisson*.

Leur fils Gustave, né à Toulon le 18 janvier 1831 et décédé à Cassis (Bouches-du-Rhône) en octobre 1913, épousa à Marseille, le 25 novembre 1869 *Augustine-Désirée-Isabelle Dufey* : docteur en médecine, il fit carrière comme médecin-chef des hôpitaux de Marseille et professeur à l'école de médecine et de pharmacie. Leur fils aîné *Jules-Henri*, né à Marseille le 19 juillet 1876 et décédé à Grasse le 16 novembre 1927, fut également

médecin. Son frère cadet, *Édouard-Joseph*, né à Marseille le 16 janvier 1880, mourut à Châlons-en-Champagne (Marne) le 18 août 1914 d'une crise d'urémie non imputable au service ; il était alors pharmacien aide-major de 1^{re} classe du service de santé de la 4^e armée.

Gustave était donc un cousin germain de Jacqueline André. Dans la seule lettre conservée aux archives toulonnaises il donne à Jean du « cher ami » ; dans leurs lettres, ses fils Édouard et Henri l'appellent « Mon cher oncle ».

C'est en allant saluer leur cousin le D^r Gustave Bouisson lors d'une escale à Marseille que Jacqueline et Jean furent blessés par un tramway²².

C'est une lettre qui lui avait été envoyée par Édouard Bouisson qui inspira à Jean Aicard son poème *La Lettre de l'aide-major* :

Samedi, Chalons sur Marne²³

Ed. Bouisson, pharmacien aide-major
réserve du personnel sanitaire du 4^e corps

Mon cher oncle

Je ne puis que vous envoyer d'excellentes nouvelles de ma santé. Je suis allé après 60^h de voyage au Mans d'où, huit jours après on nous a expédiés à Chalons dans une formation sanitaire. Je vais être désigné bientôt soit pour faire partie des trains sanitaires c'est-à-dire que nous convoyons les blessés des lignes du feu au plus loin possible et nous revenons char-

²² Voir AMANN (Dominique), « Les blessures de la vie », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 149-150.

²³ Lettre autographe signée d'Édouard Bouisson à Jean Aicard, 4 pages, écrite le samedi 15 août 1914 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 928).

gés de matériel de guerre, soit dans les ambulances dans les postes avant. Ici nous sommes très exposés, à 2000 m de la zone de combat prêts à décamper si le centre de l'action se déplace. Il faut maintenant que l'ennemi tire toujours volontiers sur les croix rouges. Je préférerais ce poste qui est moins fatiguant mais plus utile et plus glorieux que le premier et que du reste mes confrères refusent avec énergie.

Ma situation est celle d'officier correspondant au grade de sous-lieutenant. J'ai ma cantine et une ordonnance et suis logé très confortablement dans les villes. Pour le moment nous n'avons rien à faire mais prêts à tout, voisins de la frontière et attendant avec courage les 3 ou 5.000 blessés que peut donner la grande bataille qui se prépare. Je m'amuse même et passe ma vie de militaire de vaudeville. Je ne vous parle pas de l'enthousiasme silencieux des soldats vous devez tout connaître. Quand nous nous déplaçons les wagons disparaissent littéralement sous les fleurs et les légumes et les filles, aux fenêtres, nous envoient des baisers. J'ai peur d'avoir à passer deux ou 3 mois en chemin de fer entre l'Est et Bordeaux occupé seulement à la désinfection de wagons et autres besognes utiles mais viles.

Je vous le répète je me porte très bien, des bagages suffisants, et aucun souci personnel. Ma seule inquiétude pour des gens qui me sont chers dont le chef de famille a dû partir presque en même temps que moi quittant sa famille sans aucune avance et perdant sans doute une situation de 20.000 fs durement acquise après 20 ans de travail acharné. Pour le reste tout m'est égal. Il n'y a que mon frère Henri qui a dû être rappelé mais je suppose qu'il a dû rester dans les hôpitaux de Marseille.

J'ai des camarades, médecins, pharmaciens et officiers de l'administration qui sont les gens les plus chics du monde comme intelligence, esprit et séduction. On ne s'ennuie pas. J'espère que vous vous portez bien tous deux. Ne me plaignez pas du

tout. J'ai dû acheter un équipement considérable de chasseur de lions mais totalement inutile. Je vais faire couper la lame de mon sabre et souder la poignée au pommeau ainsi que supprimer la virole et laisser des boulons, dans l'étui. Et je gagnerai ainsi 5 à 8 k de poids.

Mais je gagne de l'argent comme jamais je n'en ai gagné. J'ai touché plus de 600 fs en rejoignant le corps. Il est vrai qu'ils sont presque dépensés par ces frais. Mais je ne pense pas en arriver à vous emprunter. Les copains officiers d'administration nous font des repas épatants à 8 sous pièce car nous avons à peu près toutes les fournitures pain, viande, légumes gratuitement.

Si vous m'écrivez faites-le de suite car je suis sur le point d'être désigné. Mettez vos titres sur l'enveloppe et n'affranchissez pas. Je vous embrasse tous deux

Éd Bouisson

LA LETTRE DE L'AIDE-MAJOR ²⁴

15 août 1914. Châlons-sur-Marne.

Je vais très bien, mon oncle, et tout marche à merveille,
Si ce n'est que mon train, pour aller de Marseille
Au Mans — c'est le vrai train de Rossinante au trot, —
M'a secoué durant cinquante heures ; c'est trop ;
Mais qu'importe qu'on ait souffert, si l'on arrive ;
Le bac est oublié dès qu'on touche à la rive :
J'y suis ! je suis soldat, — non pas en résigné,

²⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 21-24 (originaux). — Autres exemplaires : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361, dactylographie, 2 pages, paginée 22-23 ; archives municipales de Toulon,

Mais en vaillant. Bientôt, je serai désigné
Pour le travail aussi respectable que triste
De convoier nos trains, ce qui, pour nous, consiste
À chercher les blessés sur les lignes du feu.
Là, nous serons fort exposés, songez un peu,
L'Allemand — ne dirait-on pas d'un mauvais rêve ? —
Tire très volontiers sur les croix de Genève,
Sur les blessés, sur nous... N'est-ce pas, c'est charmant ?
Vaincre par l'odieux, c'est le plan allemand ;
Ils pensent affoler, pour nous vaincre à leur aise,
L'âme faible et les nerfs de la race française.
Ils nous savent hardis devant les beaux périls,
Mais doux, dégénérés et tendres, disent-ils,
Assez sots pour garder un cœur chevaleresque,
Nous serons effarés et déjà réduite presque,
Bref, décontenancés, s'ils nous frappent d'horreur.
Tel est le plan de leur vénérable empereur,
Et les voilà bandits, puisqu'il le leur commande.
Dieu bénisse Guillaume — et l'erreur allemande
Qui soulève contre eux les malédictions
Et le dégoût de cinq, six ou sept nations !
Moi, comme aide-major, sous-lieutenant en somme,
Je suis prêt à mourir au feu, simple brave homme,
Ma croix rouge au brassard, en sauvant des blessés...
Pour l'heure, on pense aux bons parents qu'on a laissés,
Mais on est crâne, ayant quelque goût pour la gloire ;
Et — vous savez — au bout du fossé — la victoire !
Ah ! je signale encor, l'ayant vu de mes yeux,

Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, pièces n° 157-162, deux dactylographies, 3 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, n° 398, cahier manifold « Poèmes guerriers » pages 21-24, manuscrit autographe.

L'enthousiasme vrai, simple, silencieux,
De nos soldats partant pour la grande aventure.
Nos trains emportent, sous les fleurs et la verdure,
Des pavillons joyeux et des cœurs embrasés ;
Les filles, aux balcons, nous envoient des baisers...
Moi, j'ai peur qu'entre l'Est et Bordeaux, l'on m'envoie
Désinfecter les noirs wagons... J'irais sans joie,
Cette besogne utile étant loin du danger...
On nous prend donc toujours pour un peuple léger,
Facile à vaincre... ils vont déchanter à l'épreuve !
C'est vrai qu'on est content d'une tunique neuve,
D'un galon neuf... Après ?... Oui, tout m'amuse encor.
Je suis sous-lieutenant, mon oncle ! aide-major,
Fichtre ! j'ai la santé ; je suis le camarade
D'officiers gentils, bons, et j'en prends pour mon grade !
Figurez-vous, j'ai dû — pour aller au canon —
M'équiper en chasseur de lions, nom de nom !
Seulement, me jugeant un soldat pacifique,
Et puisqu'ils tirent sur la Croix-Rouge, — en réplique,
Je veux, — par pur mépris pour leur prince-bourreau, —
Ne garder de mon grand sabre que le fourreau,
Y souder la poignée afin qu'on en ignore,
Laisser mon revolver à l'hôpital (j'adore
L'impertinence à la française) et, dans l'étui,
Je mettrai des bonbons ; pas demain ; aujourd'hui.
Adieu, mon oncle ; on a du bon vin sur nos tables,
En attendant, hélas ! les chocs épouvantables...
Que Dieu prenne en pitié le doux peuple allemand...
Nous, mourons, s'il le faut, mais — victorieusement !

(Traduit d'une lettre authentique de l'aide-major E.B.)

BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-18, 305 pages.

AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages.

AICARD (Jean), *Jésus*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, début mars 1896, in-18, 298 pages.

AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise, 1848-1873*, Marseille, éditions Gausson, 2011, in-8°, 16 × 24 cm, 304 pages.

JEAN AICARD À MÂCON AVEC ALPHONSE DE LAMARTINE

Dominique AMANN

De ceux qu'il considérait comme les trois plus grands poètes du XIX^e siècle, Jean Aicard, trop jeune pour avoir connu Alfred de Musset (1810-1857), a fréquenté les deux autres : Alphonse de Lamartine (1790-1869) et Victor Hugo (1802-1885)¹.

Son amitié avec Victor Hugo a fait l'objet d'un numéro entier d'*Aicardiana*².

En revanche, il y a moins à dire sur ses relations avec Lamartine, notre poète ayant reconnu lui-même : « J'ai beaucoup étudié Béranger, et je le sais par cœur, et Musset aussi, et Hugo. Lamartine est très peu connu de moi, — non qu'il me déplaise, certes !... mais... mais !...³ »

¹ « La trinité sublime dont les trois personnes sont Lamartine, Musset et Hugo dominent notre siècle parce que le premier a chanté des sentiments purs, le second des sentiments profonds et que le cœur du troisième, partout tout entier et tout saignant, a pleuré tous les malheurs et, divine eucharistie, nourri tous les cœurs de notre génération. » (*Sisteron-Journal*, samedi 26 février 1887, compte-rendu rédigé par Henri Ner d'une conférence donnée par Jean Aicard à Sisteron).

² Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et Victor Hugo », *Aicardiana*, 2^e série, n^o 34, 15 juin 2021, numéro spécial du centenaire de la mort de Jean Aicard (1848-1921), 333 pages.

³ Lettre autographe signée de Jean Aicard à Frédéric Mireur, non datée mais datable de février 1866, 3 pages ; Draguignan, archives départementales du Var, Fonds Frédéric Mireur, carton 18 J 111, chemise « Jean Aicard & M^{me} Lonclas ».

Jean Aicard au lycée impérial de Mâcon (1857-1859)

La dernière année d'école de Jean Aicard à Toulon avait été marquée par une certaine instabilité, dont nous ignorons les raisons, mais qui ne laissait présager rien de bon... Le garçonnet ne semble pas avoir eu une affection particulière pour ses grands-parents Isnard et sa mère s'était éprise d'Alexandre Mouttet. L'enfant était-il gênant ?... gêné ?... toujours est-il que la pension dut apparaître comme le meilleur remède aux difficultés rencontrées. Quant au choix de Mâcon, c'est fort probablement Mouttet qui en eut l'idée : il y connaissait en effet la famille Mossel⁴ qui, ayant un fils au lycée de la ville, pouvait parrainer Jean, ainsi que Charles Alexandre⁵, le secrétaire particulier de Lamartine... le jeune garçon manifestait-il déjà un penchant pour la poésie ? C'est en ce sens qu'a opiné Luke Martel, repris par Maurice Agulhon : « lorsque vers 1860 le temps sera venu de mettre le jeune Jean Aicard au collège, Mouttet et Victorine voudront éviter celui de Toulon (où la famille André, bafouée, avait peut-être laissé des influences) et l'enverront à celui de Mâcon pour que Lamartine veille sur lui⁶. »

Jean rejoignit le lycée impérial de Mâcon à la rentrée de 1857 : il y suivit les classes de huitième (année scolaire 1857-1858) et de septième (année scolaire 1858-1859).

⁴ Voir, ci-après, l'annexe 1.

⁵ Sur une lettre que lui avait envoyée Charles Alexandre, Jean Aicard a rajouté, au crayon rouge après la signature : « *Ancien secrétaire de Lamartine et qui m'avait connu enfant à Monceau* » (lettre autographe signée de Charles Alexandre à Jean Aicard, jeudi 5 février 1885, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 93, 4 pages).

⁶ MARTEL (Luke), *Jean Aicard et la Provence*, pages 9-10 ; AGULHON (Maurice), *Une ville ouvrière*, page 258.

Le séjour à Mâcon fut, pour le petit Toulonnais, une grande épreuve dont on retrouve en plusieurs endroits, dans l'œuvre de l'écrivain, la marque indélébile.

Il faut orner la cage⁷

À chacun de mes retours vers le pays de Daudet et de Paul Arène, assez volontiers, chaque année, en mai ou en juin, je fais une halte à Mâcon, ville paisible entre toutes et où m'accueillent des souvenirs d'enfance... La terre où l'on vécut tout enfant fait reflourir, à chacun de nos retours, les souvenirs que nous aimons en elle. À Mâcon, je revois toujours mon passé d'écolier reverdir, aussi vivace que jamais, parmi les feuilles d'un certain platane du lycée, qui s'appelle aujourd'hui lycée Lamartine. Ce platane, captif mélancolique, se dresse entre les murs resserrés de la cour des petits. Plus heureux que les écoliers qui s'agitent en criant sous son ombre, il voit un peu plus de ciel qu'eux, et il penche par-dessus les toits du hangar ses hautes branches, qui sont bien heureuses, elles, de pouvoir regarder les passants dans la rue.

Regarder les libres passants !... quelle joie triste, mais quelle joie pour des prisonniers !

Je me rappelle que, par une belle nuit de juillet, nous parvînmes, un de mes petits camarades et moi, à passer une bonne heure juchés sur le mur de la cour. Pourquoi ? pour regarder, comme fait le platane, la rue... la rue parfaitement déserte, la rue où personne ne passait et où il ne se passait rien... Nous regardions... quoi ? La belle et insaisissable liberté ! La liberté, comme la patrie, ne nous apparaît dans toute sa beauté véritable que lorsque nous l'avons perdue.

⁷ AICARD (Jean), « Il faut orner la cage », *Le Gaulois*, 40^e année, 3^e série, n° 10124, lundi 3 juillet 1905, page 1, colonnes 1-2.

Aux environs de Mâcon que de souvenirs encore m'attendent à chaque détour de la route de Monceau⁸, de Milly, de Saint-Point ! J'en entends bruire dans les feuilles innombrables et tremblotantes des peupliers ; d'autres, qui se mirent dans les eaux lisses et peu profondes de la rivière, sentent le saule vert. D'autres ne sont pas des feuilles ni des fleurs, ce sont des émeraudes vivantes, des capricornes musqués, des scarabées dormant dans des cœurs de roses, les fils de ceux que l'Égypte taillait dans des pierres précieuses pour symboliser l'immortalité.

[...].

Oh ! ce réfectoire ! je ne l'avais pas oublié. Je le trouvai plus obscur, plus humide, plus laid, plus déprimant, plus désespérant que jamais !

Eh quoi ! c'est ici que, pour prendre leurs repas en silence, des enfants captifs sont amenés, trois fois par jour, sous la surveillance de gardiens sévères !

Réfectoire est un mot expressif. Manger, comme dormir, c'est réparer ; c'est *refaire* le trame mystérieuse de la vie en nous. Manger en joie, c'est accomplir un des devoirs de vie ; c'est préparer demain, et toutes les conséquences de demain, l'avenir même des races. Le repas pris en commun doit être l'heure cordiale ; on y échange l'offre aimable du pain et du sel ; on s'y communique le projet qu'on va tenter de réaliser tout à l'heure. Le travail tantôt a pu imposer le silence, la solitude ; le repas appelle la communion des esprits, des cœurs [...].

⁸ NDLR. — Ce toponyme connaît diverses orthographes dans les textes ici cités : Monceau, Monceaux, Montceau... J'ai rétabli partout la bonne leçon : Monceau.

LE MAL DU PAYS⁹

À H. Grousset-Bellor

« On sait mieux le français au pays de la neige :
« Éloignons cet enfant de nous, se dirent-ils ;
« Il faut que les garçons apprennent les exils. »
Et l'on m'envoya loin, à Mâcon, au collège.

Oh ! comme je pleurais là-bas, pauvre petit !
Mes compagnons de classe en ont gardé mémoire,
Et ceux qui m'ont revu m'en ont redit l'histoire :
Plus de gâités d'enfant, de jeux ni d'appétit.

Et mes grands yeux encore agrandis par la fièvre
Poursuivaient fixement le songe du retour ;
Je mourais d'un regret de soleil et d'amour ;
Les lettres du pays ne quittaient plus ma lèvre.

Pourtant les bois sont beaux où l'on allait courir,
Mais est-ce la beauté que, si petit, l'on aime ?
Et je me repliais, frissonnant, sur moi-même
Comme un oiseau blessé se blottit pour mourir.

Voulant m'ôter du cœur la Provence lointaine,
Des mères par pitié m'embrassaient quelquefois ;
Leur baiser m'était doux, mais j'entendais leur voix :
Quel accent étranger m'eût guéri de ma peine ?

Ô seuils hospitaliers, merci !... je me souviens !
Je vis alors Saint-Point (où la Muse en deuil pleure),

⁹ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, pages 71-74.

Et j'écoutai, séchant mes larmes pour une heure,
Lamartine indulgent qui me nommait ses chiens.

Mais ni le châtelain, dont je savais la gloire,
Ni les dames m'offrant les gâteaux et le miel,
Ni tant d'amis nouveaux n'effacèrent ton ciel,
Provence, de mon cœur tout plein de ta mémoire.

Les êtres m'étaient bons ; mais les choses, les lieux
Ne me souhaitaient pas la douce bienvenue,
Et je voyais, craintif, sur leur face inconnue,
Comme une indifférence errante dans des yeux.

Oui, je me comprenais indifférent aux choses,
Car leur face a des yeux, leur silence a des voix ;
Et c'est ce qui fait peur aux enfants dans les bois :
Ils devinent dans tout des paupières écloses.

Chez nous, je ne craignais ni le roc endormi,
Ni l'ancre plein d'échos, ni la falaise amère ;
La terre, m'accueillant comme une bonne mère,
Disait aux bois émus : C'est le petit ami !

La nature m'aimait là-bas, m'ayant vu naître,
Car les faibles sont siens des nids jusqu'aux berceaux.
Elle me supportait comme un de ses oiseaux ;
Mais la nature ici ne pouvait me connaître.

Et même à la cité, toits aigus des maisons,
Pavé sombre et murs noirs, rien n'avait de tendresse.
Je tournais mes regards vers le midi sans cesse,
Mais la pluie à longs traits barrait les horizons.

Oh ! pensais-je, palmiers, aloès, plantes grasses !
Quand vous verrai-je encor, doux hiver, âpre été,
Murs tout blancs de poussière ardente et de clarté,
Et vous, toits du pays faits comme des terrasses ?

« Ah ! rien ne m'aime ici, je suis comme perdu ! »
Si ce cri m'échappait on me fermait la bouche ;
Mais, les soirs, grelottant dans mon étroite couche,
Je me livrais sans fin au regret défendu.

Je voyais tour à tour les départs, l'arrivée,
Et toujours mon grand-père était devant mes yeux,
Assis près du portail, prolongeant les adieux,
Me saluant au loin de sa canne levée.

Il fallut m'emporter en Provence, un beau jour,
Ce rêve intérieur m'ayant consumé l'âme...
Le soleil ralluma ma vie avec sa flamme :
Ô souvenir sacré, ce moment du retour !

J'avais et les pins, les collines natales,
Vite me racontaient tout mon petit passé :
« J'avais fait une chute au bord de ce fossé ;
Là j'avais pris un nid, et plus loin des cigales. »

Au fils devenu grand, longtemps abandonné,
La mère conte ainsi son enfance première :
Un amour maternel était dans la lumière,
Quand je revis enfin la terre où je suis né.

Malgré ce contexte *a priori* défavorable, Jean fit une excellente scolarité à Mâcon.

En classe de huitième, pour la période du 15 mars au 15 juin 1858 par exemple, son caractère est jugé « aimable » et il obtient cinq fois plus de récompenses que de punitions. En fin d'année scolaire, lors de la distribution des prix le 11 août 1858, présidée par le préfet de Saône-et-Loire, il reçut un troisième accessit en lecture, un deuxième prix en exercices latins, un deuxième prix en orthographe, un troisième accessit en histoire-géographie et un troisième accessit en récitation classique ; seule matière où il n'est pas distingué, celle de calcul et dessin linéaire. Au bilan, il fait partie des cinq premiers de sa classe¹⁰.

L'année scolaire suivante, en classe de septième, son bulletin trimestriel pour la période du 5 octobre au 15 décembre 1858 atteste qu'il a persévéré dans ces bonnes dispositions¹¹ ; à la distribution des prix de 1859, il reçut un premier accessit de lecture, un troisième accessit d'orthographe, un premier prix de récitation classique et un deuxième accessit de musique.

À la rentrée de 1859, il passa en classe de sixième mais, ayant obtenu son transfert, il la poursuivit, dès le mois de novembre, au lycée de Nîmes.

Jean Aicard et Alphonse de Lamartine

L'événement le plus marquant de cette période mâconnaise est la rencontre avec Alphonse de Lamartine. Certes, le grand

¹⁰ *Université de France, académie de Lyon, lycée impérial de Mâcon, Distribution solennelle des prix décernés aux élèves du lycée, le mercredi 11 août 1858, Mâcon, imprimerie d'Émile Protat, 1858, in-16, pages 22-23 (un exemplaire de cette brochure aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, chemise « Papiers divers Jean Aicard »).*

¹¹ Cf. archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, chemise rose « Jean Aicard fils, Lycées de Mâcon, de Nîmes » qui contient quelques documents de cette école : bulletin de mise à l'ordre du jour du parloir, 26 juin 1858, classe de 8^e ; bulletin trimestriel, 1^{er} juillet 1858, pour la période du 15 mars au 15 juin 1858, classe de 8^e ; bulletin trimestriel pour la période du 5 octobre au 15 décembre 1858, classe de 7^e.

écrivain, après son échec politique, s'était retiré de la vie publique et avait perdu l'estime de la plupart de ses concitoyens quand son impécuniosité le força à accepter les largesses de l'Empire... mais il restait le poète inspiré de ses grandes œuvres et notre jeune élève lui vouait la plus grande admiration.

Les relations de Jean Aicard avec Lamartine et son séjour à Mâcon ont donné lieu aux inévitables anecdotes controuvées faisant la joie des historiographes naïfs qui les colportent à qui mieux mieux. Je me garderai bien de chercher à les démentir pour ne pas leur donner une importance qu'elles n'ont pas et je me contenterai d'apporter, en préambule, trois précisions importantes :

1^o ce n'est pas Lamartine qui a accueilli Jean à Mâcon, mais la famille Mossel ;

2^o ce n'est pas Lamartine qui a initié l'enfant à la poésie : le jeune Jean a connu ses premiers « émois poétiques » dans une école primaire parisienne¹² et a commencé à écrire de véritables vers au lycée de Nîmes¹³ ;

¹² « À sept ans, j'étais de retour à Paris que j'avais quitté depuis deux années. Je fus mis dans une pension établie rue des S^{ts} Pères. Une jeune demoiselle — quel bonheur ! — nous faisait la classe. Elle m'apprit les premiers vers que j'aie sus ; c'était du Florian : Prenez garde mes fils, côtoyez bien le bord : suivez le fond de la rivière [NDLR : *Florian, livre I, « La carpe et les carpillons »*]. Je m'entends encore réciter avec ma voix de tout petit. » [AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, page 7].

¹³ Dans sa deuxième lettre connue à la tante Magdelaine et au grand-père Jacques, datée « Vendredi 18 Mai 1860 », Jean Aicard leur envoie deux petits poèmes, « L'enfant à son réveil » et « L'enfant près de s'endormir », en précisant : « mes 2 plus vieilles pièces de vers, faites vers le temps de ma 1^{ère} Communion ». Ces deux pièces ne sont pas datées et pourraient avoir été écrites à Mâcon... Mais il s'agit encore là d'une « prose versifiée » et les premiers véritables poèmes de Jean Aicard furent écrits au lycée de Nîmes en septembre-décembre 1861, alors que le jeune homme débutait sa troisième année scolaire dans cet établissement.

3° et quant au chien que Lamartine aurait promis au jeune Jean, on ne voit pas comment, étant pensionnaire, l'enfant aurait pu élever cet animal dans le collège !

Lamartine s'intéressa effectivement à son protégé :

Lorsque j'étais un petit écolier de septième, au lycée de Mâcon, j'avais le très grand bonheur d'aller assez souvent, les dimanches, à Monceau, chez M. de Lamartine ¹⁴.

Pendant une récréation de midi à une heure, un vieillard bou-tonné jusqu'au col dans sa grande redingote noire vint vous voir au lycée et vous appeler lui-même dans la cour où nous étions à nous amuser car il n'avait pas trouvé le concierge Chanut à son poste. Le visage de ce noble vieillard ne m'étant pas inconnu, je vous dis au passage : "N'est-ce pas M. de Lamartine ? Oui", dites-vous, "il est mon correspondant" ¹⁵.

Les heures passées à Monceau, en compagnie de la famille Lamartine apportèrent quelques distractions dans une existence bien morose. Jean Aicard en fit état à plusieurs reprises.

À quelque temps de là, Jean Aicard s'en allait au lycée de Mâcon. Dans le château de Monceau, que lui ouvrait le souvenir aimé de son père, l'écolier fut l'objet des plus tendres et des plus affectueuses attentions. M^{me} de Cessiat, sœur de Lamartine, et M^{me} de

¹⁴ *Le Gaulois*, 26^e année, 3^e série, n° 3461, samedi 7 mai 1892, « Les dernières fleurs de Maison-Close », page 1, colonnes 1-2.

¹⁵ Lettre autographe signée d'Henri Cassassoles à Jean Aicard, datée « Lyon le 11 mars 1890 », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, pièce n° 1270, écrite à l'occasion de la représentation du *Père Lebonnard* donnée au théâtre des Célestins.

Lamartine, que l'histoire nous montre comme une si adorable femme, offraient, de leurs belles mains, les tartines du goûter au petit lycéen, les jours de sortie.

J'ai souvent entendu notre poète redire les souvenirs d'alors et répéter quelle impression ineffaçable ont faite sur lui, la fierté noble et indulgente, la grande élégance humaine de M. de Lamartine et la suave grâce pleine de bonté de M^{me} de Lamartine.

C'est là, où ils étaient adorés, qu'il prit l'amour des bêtes et des chiens. Toutes ses journées de vacances, il les passait dans le parc du château, à jouer, avec les lévriers gris aimés du grand poète et chevauchait allègrement son beau terre-neuve, haut comme un âne, mais borgne ¹⁶.

C'est durant le séjour à Mâcon que son esprit commença à s'ouvrir à la poésie... même s'il lui préférerait encore les animaux :

« On nous dictait du Lamartine au lycée. Un jour, ce fut *La mort du chevreuil* ; un autre jour, cette autre histoire, vous savez, des petites harpes éoliennes faites avec de blonds cheveux d'enfant, puis avec les cheveux blancs de la grand-mère qui, plus tristement, chantent à la brise... Les écoliers ont pour les poètes dont ils apprennent la prose ou les vers des vénérationes inexprimables.

¹⁶ SÉNÈS (Célestin, dit La Sinse), « Jean Aicard », *Les Petites Annales de Provence*, 1^{re} année, n° 25, dimanche 7 octobre 1894, page 3, colonnes 1-3. — Concernant l'amour de Jean Aicard pour les chiens et les chevaux, voir Camille Jullian qui, dans son discours de réception à l'Académie française, le 13 novembre 1924, attesta : « Les lévriers de Lamartine, Jean Aicard ne les oubliera jamais, non plus que ces chevaux qui firent la fierté du grand homme aux années de sa fastueuse richesse. Nous en retrouverons le souvenir dans les chiens de *Mélita*, le Jupiter du *Diamant noir*, dans Sultan, le cheval de *Notre-Dame d'amour*, Blanchet le cheval du *Roi de Camargue*, et Cabri, le cheval de Jean Aicard lui-même. Lamartine lui avait appris qu'on pouvait traiter en figure de romans ou de poèmes de simples animaux, qui, eux aussi, ont leurs instants d'orgueil et leurs heures de fidélité. » (*Jean Aicard, la Provence et le Félibrige*, page 25).

Virgile, La Fontaine leur paraissent des êtres fabuleux, presque des dieux. M. de Lamartine m'inspirait une sorte de terreur sacrée. Je savais que c'était un roi détrôné et un poète triomphant.

« Mais il y avait, à Monceau, des chiens, et les chiens m'apprivoisaient. Il y avait des levrettes fines, élégantes, puis un énorme épagneul, borgne, docile, qui se laissait monter comme un âne. On pouvait jouer avec lui du matin au soir.

« Le soir, dans le salon, la conversation réunissait tout le monde. Le plus souvent, il y avait là autour de M^{me} Lamartine M^{me} de Cessia, M^{me} de Pierreclos, M. Charles Alexandre, qui fut le secrétaire, puis l'ami, et plus tard l'historien de Lamartine ; il y avait des visiteurs, je ne savais qui... J'écoutais, plein d'étonnement, des choses. La haute stature de Lamartine m'imposait. Je revois très bien ce buste élancé, ce cou fier, ce port de tête à face relevée. Ses paroles tombaient de haut... Je me disais : Voilà pourtant l'homme qui a écrit *La mort du chevreuil* ! Et j'étais surpris. Ce qui m'étonnait, c'était d'être là, si près du dieu, et de n'en être pas foudroyé !

« Un soir, Lamartine lut des vers. Oh ! je m'en souviens très bien. Je les aimais déjà les paroles rythmées, les vers chantants ¹⁷.

Après avoir quitté Mâcon pour Nîmes, Jean Aicard eut au moins deux occasions de revoir Lamartine :

Je me rappelle avoir vu en 1859 et 1860, le grand poète à Monceau ; je le vois encore, de taille élancée, dans son court paletot boutonné, un gros bâton à la main, suivi d'un énorme

¹⁷ AICARD (Jean), « Lamartine et Alphonse Karr. Souvenirs », *La Grande Revue. Paris et Saint-Petersbourg*, 4^e année, n° 4, mardi 25 novembre 1890, pages 385-386. Une ébauche de cet article se trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise n° 412, pièce n° 65-78 ; manuscrit très raturé, brouillon.

chien que j'enfourchais comme on enfourche un petit âne ; si enfant que je fusse, si ignorant, si naïf, je sentais néanmoins, sans la bien comprendre, la hauteur de cette physionomie, et le meilleur portrait que j'ai de Lamartine est dans mon souvenir.

Oh ! comme je me rappelle le poète ! et la douce M^{me} de Lamartine ! et M^{mes} de Cessiat, et les longs arbres sombres où je grimpais ! et les longues lignes des horizons de Bourgogne ! et les paons de la cour du château, et les levrettes du salon, et l'admiration de M. de Lamartine pour ces levrettes couchées sur le tapis, immobiles comme si elles eussent été de marbre ¹⁸.

Dans ses débuts poétiques, il consacra à Lamartine deux poèmes, un peu faibles il est vrai, et restés inédits :

À M^r DE LAMARTINE ¹⁹.

I.

Que de fois, s'enivrant de la douce harmonie
Et du charme de tes beaux vers,
Ma pauvre âme croyait, arrachée à la vie,
Entendre de divins concerts !

Je ne comprenais pas les soupirs de ta lyre,
Et j'admirais ses chants plaintifs !
Tous mes sens endormis par ton brûlant délire,
Ne laissaient pas d'être attentifs !

¹⁸ AICARD (Jean), « Lamartine », *Le Phare de Marseille*, n° 116, vendredi 16 avril 1869 ; article daté à la fin « Paris, mars 1869 ».

¹⁹ AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*, poème écrit début mai 1862. Un correcteur a porté, en tête du poème, la mention « Très faible ».

Je croyais être au ciel et entendre des anges,
Chaque son venait à mon cœur,
Et je croyais ouïr les célestes louanges
Que chantent tous les saints en chœur !

J'aimais à me plonger dans cette rêverie
Qui me donnait de doux instants ;
Mon âme se plaisait à secouer la vie,
Avant le jour marqué du Temps !

C'est qu'ils étaient bien doux, ces courts moments d'ivresse,
Instants d'un fugitif plaisir !
Elle était vide, hélas ! la coupe enchanteresse
Quand je venais de m'en saisir !

II.

Quand pourrai-je à la coupe, où mon esprit s'enivre,
Appuyer mes lèvres de feu !
Quand pourrai-je partout t'admirer et te suivre,
Toujours, jusqu'au dernier adieu !

À M^r DE LAMARTINE ²⁰.

I.

Lorsqu'en lisant vos vers on vous suit dans un rêve,
Et qu'en vous écoutant l'âme avec vous s'élève
Pour monter dans l'espace et s'abreuver d'espoir,
Lorsqu'on entend frémir les harpes éternelles,

²⁰ AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*, poème écrit le mardi 5 août 1862. Un correcteur a porté, en tête du poème, la mention « Versification passable » ; et pour la quatrième strophe : « Mauvaise finale. — La pensée est trop faible. »

Qu'on se sent envoler au toucher de vos ailes,
Tout enivré d'amour ; sans force et sans pouvoir !...

II.

Oh ! quels enchantements alors transportent l'âme !
On a besoin d'amour : plein d'une ardente flamme
Le cœur se consumant s'exhale avec vos vers,
Et lorsque votre luth dans votre main soupire,
Alors qu'un dernier son avec lenteur expire,
On croit entendre encor vos sublimes concerts !

III.

Ô Poète divin ! quel pays est le vôtre ?
De quel globe inconnu descendu sur le nôtre
Vîntes-vous pour ravir les esprits et les cœurs ?
Dieu vous envoya-t-il bercer notre souffrance
L'endormir par des chants qu'exhale l'espérance,
Et dans des rêves d'or effacer ses douleurs ?

IV.

Mortels ! que dans vos cœurs l'étonnement s'efface !
Le plus profond respect doit en prendre la place :
Chantez l'hymne des Saints, la gloire du Seigneur !
Ce poète autrefois, ange parmi les anges,
Entonnait avec eux les sublimes louanges,
Et seul, Dieu le choisit pour guider notre cœur !

Le 5 Août 62.

L'année 1866 se termina bien mal pour Lamartine : son éditeur, Firmin Didot, qui n'était plus payé depuis plusieurs mois, interrompit la publication périodique du *Cours familial de lit-*

térature et le poète encourait même des poursuites judiciaires en raison de ses dettes. Le fondateur de la II^e République, n'eut d'autre choix que d'accepter les largesses de l'Empire qu'il avait jusque-là refusées. Émile Ollivier, un ami de longue date de l'écrivain, se chargea de la redoutable mission de présenter à la Chambre un projet de « récompense nationale » sous forme d'une rente viagère annuelle de vingt-cinq mille francs ; le Corps législatif vota la loi dans sa séance du lundi 15 avril 1867 et l'empereur la promulgua le 8 mai suivant ²¹.

Cette « capitulation » de Lamartine fut regrettée jusque dans les rangs de ses amis. Même Jacqueline, la sœur de Jean Aicard, le critiqua : « Jacqueline me parle de Lamartine, et l'accable de reproches pour avoir accepté l'argent du gouvernement. Il a eu tort, soit, — mais je répons que son passé doit faire oublier son présent, que la seule abolition de la peine de mort, mérite un amour quand même, et en tous cas, oblige au respect. N'est-ce pas votre avis ? Expliquez-le plus longuement à Jacqueline ! ²² »

Quant aux ennemis de l'écrivain, ils eurent beau jeu de l'accabler de toutes les humiliations. Parmi eux, Louis Hémon, alors jeune étudiant en droit, publia ce poème particulièrement injurieux :

BÉLISAIRE ²³.

Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté ?
A. de Lamartine (À Némésis).

²¹ *Gazette nationale ou le Moniteur universel, journal officiel de l'Empire français*, n° 132, dimanche 12 mai 1867, « Partie officielle », page 1, colonne 1.

²² Lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, datée « Paris, 7 Mai 1867 » ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 384-385.

²³ *La Gazette rimée*, n° 3, samedi 20 avril 1867, pages 44-45. Cette revue confidentielle, publiée chez Alphonse Lemerre, était diffusée à Paris dans le

C'EST un poète ! — Ainsi les vendeurs d'hexamètres
Auront, pour les couvrir, un nom parmi les maîtres
Un poète ! — il attend au pied du Sinaï,
Comme Israël, jaloux, épiait son prophète,
Pour que d'en haut sa loi descende toute faite,
Que Belmontet se lève, et qu'il parle pour lui !

Un poète ! — Être aimé, voir la foule si prompte
À le grandir, régner, ce n'est pas là son compte,
Il faut que le tribut en or soit apporté ;
Il faut, dans ces deux mains à s'ouvrir résignées,
Que les napoléons s'entassent par poignées,
Car la gloire, pour lui, s'appelle charité !

Orgueil, fier conseiller qui sais montrer sa route
Au cœur cent fois déçu qui s'égare et qui doute,
Toi qui le soutiens seul, quand fléchit la vertu,
Et, quand tout, à nos pieds, rampe et se rapetisse,
Nous fais lever le front vers la sainte Justice,
En ce jour de misère, orgueil, où donc es-tu ?

Quoi ! sous ces fronts blanchis pas une âme virile !
Pas un qui vive enfin dans notre âge stérile,

Quartier latin ; elle ne connut que cinq livraisons du 20 février au 20 juin 1867. — Une coupure de cette revue se trouve aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7, *Jean Aicard. Articles de 1865 à 1872*, pages 25-26. Jean Aicard a rajouté, au crayon bleu, la mention : « La pièce à laquelle j'ai répondu en 1867 ». — Le général byzantin Bélisaire manifesta la plus grande fidélité à l'empereur Justinien, défendit l'empire romain d'Orient (530-533), reconquit le royaume vandale d'Afrique du Nord (533), et reprit Rome aux Ostrogoths (536 puis 542). Il finit sa vie dans une relative disgrâce à la suite d'accusations de corruption, non fondées. Il est mort à Constantinople en 565. Suivant la légende, il aurait été privé de la vue par Justinien et réduit à la mendicité ; ou bien enfermé dans une tour et obligé de tendre aux passants un panier afin de recueillir leurs oboles...

Comme un fier souvenir des Titans d'autrefois !
Quoi ! Voilà ce qui reste au bout de ces années,
De ces aubes, hélas, par l'éclair sillonnées...
Un peu de cendre éteinte, et l'écho d'une voix !

Mourir pauvre, est-ce donc, vieillard, si difficile ?
Encore un peu de temps, tu touchais à l'asile
Où le malheur se change en immortalité ;
Et nos enfants, peut-être oublieux d'autres fautes,
Auraient mis au niveau des têtes les plus hautes
Ton front, si tu l'avais toi-même respecté.

Bien d'autres sont tombés, dont l'âme était sincère,
Sans qu'ils aient en complainte arrangé leur misère,
Sans qu'aux budgets ventrus ils aient tendu la main,
Sans qu'ils aient en lingots monnayé l'auréole
D'un passé glorieux, sans que pour une obole
Chaque passant les ait trouvés sur son chemin.

Dante, guelfe indompté que l'exil illumine,
Ne t'a-t-il point parlé d'opprobre et de famine ?
Demande à Chatterton, qui vécut dix-sept ans,
Demande aux affamés que plus d'un riche envie,
Combien, sans leur honneur ils estiment la vie,
Et si vivre après lui c'est vivre trop longtemps !

Mais puisqu'elles n'ont pas pénétré ses oreilles,
Les voix que le poète écoute dans ses veilles,
Puisque sa conscience, elle aussi, ne dit rien,
Que c'est son dernier mot, et qu'une fois pour toutes
Il veut que la patrie aide à ses banqueroutes,
Ne lui marchandez pas un peu de notre bien,

Donnez-lui cette part, la part qu'il a choisie,
Et qu'il ne parle plus d'art ni de poésie ;
On le paiera, c'est bien, mais qu'il meure caché,
Et qu'il n'espère point que l'avenir le venge ;
La gloire, ce joyau, ne veut pas de mélange,
Et ne se donne pas par-dessus le marché !

LOUIS HÉMON²⁴.

Jean Aicard, qui était alors lui-même étudiant dans cette faculté et devait probablement connaître Hémon, lui fit réponse par un poème inséré *in extremis* dans *Les Jeunes Croyances* :

À LAMARTINE²⁵.

Le temps heureux n'est plus où rayonnait la Grèce,
Où Périclès vivait, étoile du plein jour !
Où les peuples, ardents de force et de jeunesse,
Voyant un Dieu partout, sentaient partout l'amour !

Le temps, le temps est mort des couronnes civiques,
Où l'on n'oubliait plus le poète vainqueur !

²⁴ Louis-Marie-René-Maturin Hémon (1844-1914), alors étudiant en droit à Paris. Avocat à Quimper, il y fonda le journal *Le Finistère*. Il participa à la guerre de 1870, comme volontaire dans un bataillon de mobiles bretons affecté à la défense de la Capitale. Député de la gauche républicaine (1876-1885 ; 1889-1910). En janvier 1912 il devint sénateur. Voir sa notice dans ROBERT (Adolphe) et COUGNY (Gaston), *Dictionnaire des parlementaires français depuis le 1^{er} mai 1789 jusqu'au 1^{er} mai 1889*, volume III, page 332, colonne 2.

²⁵ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances* (1867), quatrième partie, poème VI, pages 104-106. — Ces vers ont été également publiés dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10^e volume, pages 303-304 ; et dans *Le Figaro*, 14^e année, 2^e série, n^o 175, vendredi 10 mai 1867, page 1 colonne 4 et page 2 colonne 1.

Il est bien mort, ce temps des vieilles républiques
Qui payaient largement les cœurs avec le cœur !

L'orgie en ses festins n'a même plus de roses !
Les âmes sont de cire, et les fleurs de métal ;
Des dieux et de l'amour il nous reste deux choses :
La pâle indifférence et le désir brutal !

Les jeunes d'aujourd'hui vaudraient-ils ceux d'Athènes ?
Eux qu'on voit, dédaigneux du juste en cheveux blancs,
Récolter ces moissons hâtives de leurs graines :
Des nouveau-nés déjà blêmes et tout tremblants !

D'autres l'ont dit : plus rien ne bat dans les poitrines !
Et s'il est quelque part, triste, sur les sommets,
Un héros de jadis, meurtri de nos ruines,
Et tel que notre temps n'en verra plus jamais !

S'il reste un grand poète et s'il reste un grand homme,
Ô miracle ! si grand qu'en un dernier effort,
La foule, par hasard, s'en souvienne et le nomme,
Un dormeur, réveillé, l'insulte, et se rendort !

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance !...
Père, des bruits confus sont venus jusqu'à moi ;
On a cru t'émouvoir et troubler ton silence,
Mais, te sachant trop haut, j'ai répondu pour toi.

Paris, 25 avril 1867.

Le vieil homme reconnaissant fit remercier le jeune poète :
« Il y a un an, j'avais répondu par des vers à une insulte adres-

sée au poète mourant. Lamartine a lu ces vers, et j'ai la satisfaction (dont je m'honore à haute voix) de savoir qu'il m'en a été reconnaissant, m'en a aimé un peu ²⁶. »

Lamartine mourut à Paris le 28 février 1869, dans sa petite maison de l'avenue d'Eylau. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Point le 4 mars suivant, sans apparat ni discours selon la volonté explicite du défunt. Retenu à Paris, Jean ne put y assister. Il lui rendit hommage :

LAMARTINE ²⁷.
LETTRE À MA SŒUR.

Tu penses bien, ma chère sœur, que, sous ce titre, ce n'est point un article *bibliographique* ou *biographique* que je vais écrire. Assez d'autres des plus *autorités* et des moins *autorisés*, ont répandu et répandront encore, au sujet de Lamartine, leur écritoire sur le papier. Je veux seulement noter l'émotion que j'ai éprouvée à ce mot : « Lamartine est mort ! » et les souvenirs éveillés en moi à cette nouvelle.

Lamartine est mort ! Rien de plus simple, en somme, de plus naturel ; rien de si consolant même (si j'ose dire), à de certains points de vue ! Cependant la tristesse m'a envahi. Que Lamartine respirât encore, cela me donnait (je m'en aperçois aujourd'hui) je ne sais quelle émotion qui avait le charme d'une espérance. Le passé qu'il représentait était encore un peu le présent, et il me semblait que, lui vivant, la France, malgré tout, était encore un peu la France artistique de 1820, et la France politique de 1848 !

²⁶ AICARD (Jean), « Lamartine », *Le Phare de Marseille*, n° 116, vendredi 16 avril 1869 ; article daté à la fin « Paris, mars 1869 ».

²⁷ AICARD (Jean), « Lamartine », *Le Phare de Marseille*, n° 116, vendredi 16 avril 1869, « Variétés » ; article daté à la fin « Paris, mars 1869 ». — J'ai abrégé cette citation des trois paragraphes déjà cités ci-dessus.

Illusion de jeune homme et d'enthousiaste, peut-être ; mais n'est-ce pas la jeunesse et l'enthousiasme qui font les belles époques ? Où voit-on que la maturité précoce et l'indifférence amère aient produit de grandes choses ?

Cet homme qui datait de la Révolution (il était né en 90), a eu une destinée ample et magnifique. Il a vécu au plein jour, et nul en ce siècle, pour me servir d'une expression sculpturale de Préault, nul en ce siècle n'a *parlé de si haut !* — Son œuvre toute entière a pour caractère la majesté ; les vers, la prose de Lamartine ont ce même caractère ; sa parole, son extérieur étaient majesté.

Il avait le cœur haut, l'esprit hautain, ces deux grands mots peuvent résumer mon sentiment sur Lamartine.

Certes ! l'homme qui le premier a dit les aspirations confuses de l'âme vers l'infini, et qui força le monde à l'écouter ; l'homme qui le premier, depuis les antiques prophètes, parla face à face au Dieu de ses croyances ; — certes ! l'homme qui répandait sans compter les bienfaits autour de lui, sans souci du blâme des autres hommes, parce qu'il savait qu'il faisait véritablement le bien ; le poète qui répondait à un insulteur : « tu peux m'injurier, j'oublierai l'injure.

Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir !

Le héros qui disait avec calme, en 48, aux citoyens qui demandaient sa tête : « Ma tête ? citoyens ! plutôt à Dieu que chacun de vous eût la pareille sur ses épaules ! » Certes ! cet homme était à la fois amour et mépris, grand par l'amour, grand par le mépris !

On oublie de faire à Lamartine un éloge qui n'en serait pas un en des temps d'honneur, de désintéressement, de dignité ; Lamartine a pesé un jour dans ses mains la France et sa for-

tune ; il pouvait, à l'exemple de tous les maîtres de peuples, nous tromper et nous dépouiller : il ne l'a pas fait ! Loin de là ! il a *régné* avec une honnêteté sans déclamation, une bonté infinie, majestueux à son ordinaire, et quand il est descendu du pouvoir, au lieu de se retirer gorgé de notre or, il a tendu la main et a dit : « Je suis votre poète, votre Homère ; je vous ai fidèlement servi en citoyen ; j'ai besoin d'argent, donnez-m'en ! » — La France s'est étonnée ! — Cela n'était plus de mise, et comme nous sommes en une période d'absolue dignité, d'honneur absolu, on s'est généralement récréé, et (Lamartine l'a dit lui-même en mourant) la France a fini hypocritement, sous couleur de générosité, par tirer un coup de pistolet dans le cœur de son poète.

Certainement, Lamartine *aurait pu* vivre pauvre ; certainement il *aurait pu* vivre très-pauvre (en admettant qu'il fût très-pauvre !) certainement il *aurait pu* ! mais cela est *un conditionnel* ! Il aurait pu... s'il l'avait pu ! il ne l'a pas fait, parce qu'il était essentiellement aristocrate, de la seule aristocratie, j'entends, de l'aristocratie de l'art qui consiste dans l'amour des belles choses !... Lamartine en paletot râpé ! on n'ose y penser ! il en eût été amoindri ! Le milieu où l'on vit (vienne vérité aujourd'hui) le milieu matériel même exerce une influence directe sur les caractères.

M. de Lamartine, dans une mansarde étroite aurait-il fait l'œuvre qu'il a faite, telle qu'elle est, aussi large, aussi noble ? je réponds hardiment que je ne le crois pas ! car on a beau faire, on a beau dire, la pauvreté mutile un homme dans notre société ! — D'ailleurs, la pauvreté de Lamartine eût été une de nos hontes devant l'histoire, nous n'avons rien à regretter que nos hésitations et notre lésine !

Question mesquine au total, question infime ! et dire que je sais des gens qui donneraient à Chapelain la supériorité sur

Lamartine, parce que Chapelain n'était pas un gaspilleur, lui, mais bien un grappilleur !

Quoiqu'il en soit, ce côté de la vie de Lamartine n'est pas à donner en exemple à nos enfants, n'est pas, à coup sûr, à imiter ; mais à Lamartine, il me paraît qu'on doit de bon cœur le pardonner.

[...].

Si, de son vivant, je n'avais pas écrit ces vers, je n'eusse pas écrit ces lignes aujourd'hui, dans la crainte d'être rangé parmi la foule des amis du lendemain, détracteurs de la veille, — qui ne rendent justice à un homme juste qu'après sa mort.

JEAN AICARD.

Paris, mars 1869.

Lamartine avait été élu membre de l'Académie française à sa quatrième tentative le 5 décembre 1829 et fit son entrée sous la Coupole le 1^{er} avril suivant.

Son successeur, Émile Ollivier, alors premier ministre, fut élu le 7 avril 1870. Mais la guerre éclata et Ollivier dut quitter la France. En 1874, il demanda à être reçu et soumit son discours à la commission chargée de l'examiner : Guizot refusa le projet en raison de considérations qu'il jugeait politiques ; Ollivier refusa de modifier son texte, l'incident s'éternisa et l'élu fut finalement déclaré admis sans cérémonie de réception !

Lamartine fit donc les frais de ce psychodrame politicien : il n'avait pas reçu l'hommage habituel de son successeur !

L'Académie française proposa comme sujet du prix de poésie à décerner en 1881 un éloge de Lamartine d'un maximum de trois cents vers : aucun des cent soixante-seize envois ne fut jugé digne de la récompense.

L'expérience fut renouvelée en 1883 : Jean concourut et obtint le prix le mardi 13 février 1883. Les académiciens décidèrent à l'unanimité que le montant du prix 1881 serait joint au

montant du prix 1883 et notre poète reçut ainsi un total de quatre mille francs. L'Académie institua même un second prix partagé entre Léon Barracand (1840-1919) et Marcel Ballot (1860-1930), deux écrivains qui, à défaut d'être encore aujourd'hui bien célèbres, ont laissé chacun une certaine œuvre littéraire.

Et les Immortels offrirent encore à Jean Aicard le privilège très inhabituel²⁸ de venir réciter lui-même son poème au cours de la séance publique annuelle du jeudi 15 novembre suivant :

LAMARTINE²⁹

Jamais le front de l'homme, où l'âme se devine,
Ne s'est levé plus fier de la marque divine ;
Et le regard humain jamais ne s'est levé
Plus beau d'un reflet pur de l'idéal rêvé.

I

LAMARTINE a vingt ans, la beauté, la jeunesse ;
La grâce et la fierté du divin Raphaël...
Un ange le dispute encore à sa maîtresse,
Mais lui, qui, dans l'amour, n'aime que la tendresse,
A détourné déjà ses beaux yeux vers le ciel...

²⁸ Seuls cinq poètes avaient précédemment reçu cet honneur : Dominique-Joseph Garat, pour son éloge de Fontenelle ; Florian, pour son éloge de Ruth ; Évariste Bouley-Paty, pour son ode sur l'Arc de Triomphe ; Julien Dallivier, pour son poème sur la translation des restes de saint Augustin ; et Henri de Bornier pour son poème sur l'isthme de Suez.

²⁹ AICARD (Jean), *Lamartine, pièce de vers qui a remporté le premier prix de poésie, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie française le jeudi 15 novembre 1883*, Paris, typographie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1883, in-16, 13 pages. — Également publié par la *Revue politique et littéraire*, 3^e série, 3^e année, n^o 20, samedi 17 novembre 1883, pages 623-625.

Il chante. — Et le fracas du grand Paris s'arrête.
 L'âme et la rêverie ont trouvé leur poète :
 « Quelle est donc cette voix ? » murmurent les passants...
 Ainsi l'orgue sacré rend l'église muette
 Lorsque ses longs accords montent en cris puissants,
 Rythmiques comme ceux d'une mer qui halète³⁰,
 Puis s'apaisent, perdus sur de lointains brisants,
 Évanouis enfin comme un brouillard d'encens.

Il chante. — C'est l'oiseau du songe qui gazouille ;
 C'est l'Hybla, bourdonnant de ses ruches à miel ;
 C'est toujours une larme, un regard qui se mouille,
 Beau comme l'azur même, et tourné vers le ciel !
 Douces larmes ! Le monde y répond par les siennes ;
 C'est l'âme de Chénier sur des lèvres chrétiennes ;
 Sur des lys frissonnants, c'est le vol d'Ariel ;
 C'est un rayon vibrant, presque immatériel.

Il chante. — Et la clarté douce de l'Évangile,
 Le sourire de femme annoncé par Virgile,
 L'espérance, une vierge en fleur, la charité
 Qui fait au cœur du Christ souffrir l'humanité,
 — Pour la première fois ce poème est chanté !
 Car, depuis deux mille ans, la tendresse infinie
 Parlait au fond des cœurs une langue bénie,
 Mais la Muse, attardée à l'autre antiquité,
 Pour pleurer avec l'homme attendait ce génie !
 Et voici qu'oubliant de parer sa beauté,
 La Muse s'inclinait sur la douleur humaine,

³⁰ Ce vers contient un kakemphaton — malheureux par définition mais qui est passé très inaperçu — puisqu'il peut être entendu : Rythmiques comme ceux d'une mère qui allaite !

Plus belle d'abandon, semblable à Magdeleine
 Sous ses longs cheveux d'or, ses pleurs et son haleine,
 Sous les parfums sacrés lavant et réchauffant
 Les pieds du Christ, baisés comme ceux d'un enfant !

On dit qu'en expirant le cygne, qui se pleure,
 Pour la première fois chante à sa dernière heure,
 Comme si, — lorsqu'il faut que tant de beauté meure, —
 La forme se changeait en un son tendre et pur,
 Qui vole aussi, qui monte, et se perd dans l'azur...
 Eh bien, non, — ce n'est pas ainsi que chante un cygne ;
 Ce n'est pas en mourant, — ainsi qu'on le rêvait :
 Dès qu'il perd les tons gris de son jeune duvet,
 Il plonge son col blanc dans sa blancheur insigne,
 Et surpris et joyeux des candeurs qu'il revêt,
 Comprenant que l'azur, l'azur seul, en est digne,
 Il s'élance d'un bond frémissant vers les cieux,
 Et c'est son vol qui fait, égal et gracieux,
 Vibrer comme un grand luth l'espace harmonieux !

Ainsi, du premier bond, à des hauteurs nouvelles,
 Quand l'aspiration emporta ton esprit,
 Lamartine, — le monde émerveillé comprit
 Qu'au lieu de mots usés, impuissants ou rebelles,
 Tes hymnes étaient faits du beau son de tes ailes,
 D'un grand essor vibrant vers le ciel regretté,
 Et qu'au cygne divin, jaloux de sa beauté,
 Appartenaient l'espace et l'immortalité !

II

L'espace ! il le fallait aux élans de son âme,
 À ses yeux qui, fixant les mystiques soleils,

Loin d'en être aveuglés en renvoyaient la flamme !
Aux désirs sans répit de ses nuits sans sommeils
Il fallait l'Orient et les déserts vermeils
Peuplés de souvenirs, de rêve et de conseils !

Sous les palmiers d'Asie il vit mourir sa fille ;
Il vint mêler sa cendre aux terres de Monceau ;
Et dans son cœur puissant, trempé des grandes eaux,
Il cria : « Désormais la France est ma famille ;
« Dieu donne les enfants ; il les ôte : c'est bien ;
« Je fus père : à présent, je vivrai citoyen ! »

III

Quoi ! cet homme a les dons sacrés, et ceux du monde,
La race et l'élégance, et l'inspiration ;
Les moissons de Booz chantent dans son sillon,
La harpe de David dans son âme profonde.
Et, — libre de rêver, — il rêve l'action !

Que fera-t-il, chanteur à l'âme tendre et douce,
Dans ce choc des partis où l'idéal le pousse,
Dans ce conflit hurlant des intérêts blessés !
Juste à l'heure où la foule en rumeur se courrouce,
Écume et gronde autour des palais menacés !

Autour de nos palais, sous un vent de colère,
Elle monte à grands cris, cette mer populaire
Que les rois, ô Xerxès ! font battre vainement !
Dont on ne couvre pas la voix, ô Démosthènes !...
Mais... le rêveur — paraît... Il lance au flot des chaînes
Et le monstre étonné gronde amoureuxment.

Trois jours, il tint charmée une émeute en furie !
Les fusils, les couteaux l'ont entouré d'éclairs !
Lui n'a que son discours, qu'il croise avec les fers,
Et cette même voix qui module des vers,
Seule, a couvert le cœur de la France attendrie !...
... La chanson d'un poète a sauvé la patrie !

Saluez ce héros, vous tous : c'est mieux qu'un roi !
Déployez, sur son front, le drapeau tricolore !
C'est le soldat du Rêve, à la lèvre sonore,
Qui n'a point de colère et qui n'a point d'effroi,
Armé comme la paix, divin comme la foi,
Que Moïse conseille et que Socrate honore.

Il parle, — et les vieux rois, vaincus par la beauté,
Nous pardonnent déjà la jeune liberté !
L'Europe politique entend avec surprise
Des mots humains : « bonté, paix, amour fraternel ! »
Peu s'en faut qu'en chantant elle ne les redise,
Car l'idéal paraît comme le bien réel
Dans cette grande voix, qui trois jours fut comprise,
Et qui n'a su flétrir qu'un nom : Machiavel !

Chaînes d'or, fleurs et miel, son éloquence coule ;
Il parle, et sa grande âme a passé dans la foule ;
Il parle, et l'échafaud, la loi de mort, s'écroule !
À sa voix, sous l'éclat tranquille de ses yeux,
La Mort a reculé, qui n'obéit qu'aux dieux !

IV

La Mort a reculé, non pas la calomnie,
Non pas l'esprit qui doute et la haine qui nie,

Car le doute est commode à l'ingrat envieux !

Ah ! malheur à celui qui songe, même une heure,
Au bien des nations et de l'humanité !
Que son père gémisses et que sa mère pleure !
D'avance il a sur lui l'outrage immérité...
— Quand celui-ci voulut haranguer la tempête,
Il savait, ce penseur, le sort de ses pareils ;
Qu'on n'aime pas longtemps les porteurs de conseils,
Et que les moins martyrs n'ont livré que leur tête !
Lui-même avait écrit sur ces tables de fer,
Dalles des siècles morts où se lit : « HONTE ET GLOIRE ; »
Il avait, descendant l'abîme de l'histoire,
À sa propre clarté marché dans la nuit noire ;
Il pouvait dire aussi : « Je reviens de l'enfer ! »
Pourtant, sorti d'un cercle, il entra dans un autre,
Sachant bien l'homme injuste et les peuples ingrats...
Mais c'était un prophète et c'était un apôtre :
Il voyait son destin et ne reculait pas !

Oh ! pour avoir un jour ta gloire et ton génie,
Qui de nous, vains chercheurs de banale harmonie,
Qui de nous ne dirait : « Voici mon cœur ; frappez ! »
Pourquoi donc croisons-nous des bras inoccupés,
Comme si devant nous l'histoire était finie ?...
Nous aimons cependant les hommes, la patrie !...
Que nous manque-t-il donc pour AGIR, — comme toi ?
L'élan qui transportait les montagnes : la foi !...
... La foi dans la patrie, et dans l'idéal même,
Dans tout ce qu'on désire et dans tout ce qu'on aime,
Dans les hommes par qui ton grand cœur a souffert,
Dans nos propres vertus, et dans le ciel — désert !

C'en est fait, ce n'est plus l'idéal qui nous mène !
Un inconnu nouveau devant nous s'est ouvert ;
L'enthousiasme est mort ; l'expérience est reine ;
La science a grandi, mais la grandeur se perd !
Le dévouement calcule, et la raison certaine
Mesurant à son tour l'ingratitude humaine
Et quel temps elle met à couvrir l'œuf de haine
Se prête et se retire aux causes qu'elle sert !

Toi, de tes yeux sereins tu voyais la justice,
Au-dessus des partis, du mal, du sacrifice,
Et tu fis ton devoir tout entier, d'un seul coup !
Après, tu n'as maudit ni le ciel, ni la terre ;
Tu n'as pas de fureur, pas même de dégoût ;
Le dieu n'est pas pour toi voilé par son mystère,
Et, — pauvre après l'éclat, — tu rouvres, solitaire,
Homère, Dante et Job, qui consolent de tout.

V

Il est vieux. C'est dix ans après la grande lutte.
Il est encor lui-même et debout dans la chute ;
Je le revois toujours, maigre et svelte vieillard,
Dans les champs paternels châtelain campagnard,
Suivi d'un lévrier qui court au moindre signe,
Pressant un lourd bâton fait d'un cep de sa vigne,
Tête haute, front droit, profil à longue ligne...
Sur l'horizon natal il jette un beau regard,
Et cause lentement de poésie et d'art.

Il parle d'amitié, d'amour et de famille,
Et qu'il en parle bien de ces choses du cœur !
Que ses yeux sont profonds où, seul, l'idéal brille !

Sa bouche, où le sourire est triste avec douceur,
N'a jamais ri d'un mot trivial ou moqueur,
Car le rire est humain et sa bouche est divine.
Il croit à de grands buts auxquels Dieu nous destine ;
Il rêve, il chante, il souffre, et c'est bien Lamartine.

VI

Mais où sont les troupeaux du vieux chef de tribu ?
Ses chevaux d'Orient, dociles et superbes ?
Où sont ses bois, ses prés et ses moissons en gerbes ?
Hélas ! il vendra tout !... Hélas ! tout est vendu !
Il n'a plus rien, celui qui donnait à mains pleines,
Il n'a plus rien à lui, sur les monts, dans les plaines,
Pas même la maison où sa mère a vécu !

Ô vents !... si vous allez aux déserts de Syrie,
Ne dites pas aux cheiks des Arabes errants
Que le grand pèlerin n'est plus parmi les grands !
Qu'il n'a plus de chevaux ! et que, dans sa patrie,
C'est un pauvre, — celui qui fut un cheik des Francs !

VII

Quand Walter Scott, sentant sa veine en lui tarie,
Plein de jours, salua d'une voix attendrie,
Avec l'accent profond du génie expirant,
Tous ceux qui, l'ayant lu, l'aimaient en l'admirant,
Et monta, fier encor, sur le vaisseau de guerre
Qu'offrit au vieil enfant la royale Angleterre
Pour que la vaste mer le bercât consolé,
Ce jour-là, — tout ému, Lamartine a parlé !

C'est qu'il avait compris, — le poète de l'âme,
Ferme comme un soldat, tendre comme une femme,

Qui, marchant sans la voir sur la réalité,
Suscita contre lui ce monstre révolté, —
C'est qu'il avait compris, notre grand Lamartine,
L'angoisse d'un esprit qui s'éveille en ruine,
Et la grandeur d'un peuple, admirable à son tour,
Qui, vingt ans, par un homme, enchanté chaque jour
Paie enfin au génie une dette d'amour !

Et nous, quand ce chanteur, qui sut aimer et croire,
Et dont on couronnait le beau front recueilli
Avec le laurier d'or par Virgile cueilli,
Quand lui, qui fut le roi d'un peuple enorgueilli,
Le tribun dont un mot valait une victoire,
Quand Lamartine, hélas ! seul, malade et vieilli,
Tomba sur un genou devant la porte noire,
— Non, nous n'avons pas su lui redire sa gloire !

VIII

Mais au gouffre des jours, où les jours l'ont poussé,
(Hélas ! ce qui n'est plus tient dans la main des hommes !)
Un destin est à nous quand il est au passé ;
Là, semblables aux dieux, tout chétifs que nous sommes,
Nous rendons la parole aux morts silencieux,
Et sur leurs pas d'enfants ramenant les aïeux,
Nous les éternisons dans l'instant glorieux !

... Entre donc, — jeune et beau, — dans la gloire infinie,
Ô toi qui fus sacré par un double génie :
Doué du beau pouvoir de soumettre à tes vers,
Aux nombres ondulés de ta longue harmonie,
Les grands cœurs et les grands esprits de l'univers,
— Et du pouvoir, encor plus sublime peut-être,
D'illuminer des cœurs ignorants ou pervers :

De faire dans leur ombre un instant apparaître,
Aux clartés de tes mots plus prompts que des éclairs,
Le dieu, — le dieu caché qui doit rester le maître !...
Monte au ciel éclatant des sages radieux !
Laissant loin sous tes pieds l'injustice et la haine,
Monte dans l'avenir de la mémoire humaine,
Beau d'une majesté tranquille et souveraine,
Jeune de la jeunesse immortelle des dieux !

Jean Aicard était toujours heureux de s'arrêter à Mâcon au cours de ses pérégrinations et d'aller revoir le lycée où il avait passé deux années de son enfance. Il s'y rendit par exemple en 1885 et, à la suite de sa visite, composa ce poème :

LE LIERRE DU LYCÉE LAMARTINE ³¹

À M. NAVARRE, CENSEUR

J'ai voulu revoir le lycée
Où mon enfance pleura tant ;
C'est bien là que je l'ai laissée ;
Elle m'accueille en sanglotant.

C'est aujourd'hui Pâque fleurie ;
On a lâché les écoliers ;
Je remonte, l'âme attendrie,
Mon passé, par ces escaliers.

Loin de mon pays de lumière,
Où l'hiver même est réchauffant,

Entre ces murs de froide pierre,
Il fut dur, mon exil d'enfant.

« Voyez-vous, dis-je au nouveau maître,
Qui me reçoit en vieil ami,
Chaque détail, par tout mon être,
Réveille l'enfant endormi.

« Il s'éveille, il sort de moi-même ;
Hélas ! il ne me connaît pas ;
Moi, je le connais, et je l'aime,
Ce petit qui pleure tout bas.

« Pour un moment, il veut revivre ;
Ses yeux sont grands ouverts, — voyez !
Si nous marchons, il va nous suivre...
Oh ! comme ses yeux sont noyés !

« Sur ses traces, la petite ombre
Remet ses deux pieds, pas à pas...
Il pleut ; au fond du hangar sombre,
Elle regarde vers là-bas !

« Le ciel rit ; dans le libre espace
Le pauvre petit spectre, en pleurs,
Suit des yeux chaque oiseau qui passe
Et qui peut aller voir des fleurs !

« Il s'assied au banc de la classe
Où son chiffre est encore gravé ;
Il retrouve partout sa trace,
Et refait — ce qu'il a rêvé !

³¹ AICARD (Jean), « Le lierre du lycée Lamartine », *Le Dieu dans l'Homme*, 2^e édition, pages 198-202. — Également publié dans la *Revue lyonnaise*, n° IX, 1885, pages 367-369 ; et dans la *Revue bleue*, n° 6, 1883, pages 623-625.

« Mauvais rêve, dis-je au bon maître ;
(Et je sentis mon cœur serré...)
J'étais grondé, puni peut-être,
Seulement pour avoir pleuré ! »

Puis, honteux, après un silence :
« Je n'apprenais pas ma leçon...
Pour rêver du ciel de Provence,
Et du lierre de ma maison !

« ... Certes, il faut lire dans un livre,
Mais aussi dans les fleurs des bois,
Et si Virgile nous enivre,
C'est qu'un oiseau chante en sa voix !

Quand, nous disons : *Rosa, la rose*,
Montrez-nous les rosiers aimés,
Ou n'apprenez que de la prose
À l'enfant que vous enfermez !

« Cette muraille, ah ! qu'elle est haute !... »
— « Oui, nos petits ne l'aiment pas,
Dit le maître, bon comme un hôte :
Ils jouent mieux sous ces murs plus bas... »

Alors, mon Enfance oubliée
Revint vers nous et lui parla :
« Oh ! murmura sa voix mouillée,
Monsieur, plantez un lierre, là ! »

— « Monsieur, me dit le jeune maître,
Si vous revenez dans dix ans,

Vous ne pourrez plus reconnaître
Ce mur en horreur aux enfants...

« Un lierre en couvrira la pierre,
Verdure d'hiver et d'été...
Les oiseaux viendront dans le lierre,
Car le lierre sera planté... »

Je crus voir, en passant la porte
Du lycée aux murs étouffants,
L'ombre de mon Enfance morte
Qui jouait avec des enfants.

Le vendredi 22 mai 1891, à Marseille, dans la salle de la Société pour la défense du commerce, Jean Aicard donna, sous les auspices de l'Alliance française, une conférence consacrée à Lamartine :

M. Aicard est un orateur, ou plutôt un causeur dont la voix harmonieuse possède un charme infini. Il a parlé du grand poète en des termes empreints d'un doux souvenir. Il a surtout fait ressortir ses qualités de cœur, ses nobles élans vers tout ce qui est beau et grand. Son amour pour la patrie, la famille, l'humanité et la nature. Il a fait revivre le « grand tombé », et pour mieux dire, fait aimer davantage celui que l'ingratitude et les passions politiques avaient fait un moment oublier.

Notre compatriote a lu une de ses délicates poésies : *La Branche de Lilas*, et a terminé sa causerie par la lecture de son magnifique *éloge de Lamartine*, qui lui ont valu d'unanimes et sincères applaudissements³².

³² *La Vedette*, 15^e année, n° 36, samedi 30 mai 1891, « Le monde et la ville », pages 349-350.

Dans la première partie de son propos, notre conférencier évoqua des souvenirs personnels. Puis :

Après cette première partie de sa conférence, qui n'était pas la moins intéressante, Jean Aicard étudie le *cœur* de Lamartine dans ses diverses phases, on pourrait dire dans ses diverses manières. Il le montre tout d'abord rempli d'amour pour la nature, après la sécheresse des écrivains du XVIII^e siècle, chantant les harmonies du monde physique et de l'âme humaine. Puis, le cœur du poète s'élève à des plus nobles sujets : la famille, la patrie, l'humanité deviendront la source de ses meilleures inspirations. Semblable aux barbes antiques, à la fois poètes et prophètes, il prévoit même les secousses sociales que nous subissons et annonce par avance le règne de charité.

À l'appui de ces études successives, Jean Aicard cite les meilleures pages de son poète. Sa diction chaude et colorée relève encore le charme des vers, les vers de Lamartine, la plus douce musique qu'il soit donné d'entendre. Il termine par son *Éloge de Lamartine*, couronnée par l'Académie française, qui soulève de longs et chaleureux applaudissements³³.

En mai 1899, à l'occasion du centenaire de sa naissance, des personnalités proposèrent la translation au Panthéon des restes de Balzac, mais le projet n'aboutit pas. *La Presse* fit une petite enquête auprès de quelques écrivains. Jean Aicard répondit :

Mon cher confrère,

Balzac au Panthéon ? Je ne crois pas que l'idée de rendre cet honneur au prodigieux romancier soit prématurée. La puissance

³³ *Lamartine-Revue*, lundi 1^{er} juin 1891, « Causerie ».

de ce génie est certaine. Hugo alla au Panthéon presque avant d'être mort. « Génies-Soleils, comme il aurait pu dire lui-même, aveugle qui ne vous voit pas » !

De tous les grands hommes que vous ne nommez, Lamartine, pour moi, doit passer le premier, parce que son génie, tout de foi, d'enthousiasme, d'énergie et de grâce, est fait plus qu'un autre d'*involontaire* et de mystérieux. Et puis, il eut l'action, par l'éloquence venue des profondeurs et qui agite les peuples et les porte. Il a, une heure, incarné la patrie ; c'est le seul roi républicain, le vrai Français universel par le cœur.

Croyez-moi cordialement à vous³⁴.

Et cet échange de correspondances suggéra à notre poète un poème aujourd'hui oublié :

*LAMARTINE ADOLESCENT*³⁵

Lamartine a vingt ans, la beauté, la jeunesse ;
La grâce et la fierté du divin Raphaël...
Un ange le dispute encore à sa maîtresse,
Mais lui, qui, dans l'amour, n'aime que la tendresse,
A détourné déjà ses beaux yeux vers le ciel...

Il chante. — Et le fracas du grand Paris s'arrête.
L'âme et la rêverie ont trouvé leur poète :
« Quelle est donc cette voix ? » murmurent les passants...
Ainsi l'orgue sacré rend l'église muette,

³⁴ *La Presse*, 66^e année, nouvelle série, n° 2548, samedi 20 mai 1899, « Balzac au Panthéon », page 1, colonne 6.

³⁵ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 831, dimanche 28 mai 1899, page 346, colonne 3.

Lorsque ses longs accords montent en cris puissants,
Rythmiques comme ceux d'une mer qui halète,
Puis s'apaisent, — perdus sur de lointains brisants,
... Évanouis enfin comme un brouillard d'encens.

Il chante. — C'est l'oiseau du songe qui gazouille ;
C'est l'Hybla, bourdonnant de ses ruches à miel ;
C'est toujours une larme, un regard qui se mouille,
Beau comme l'azur même, et tourné vers le ciel...
Douce larmes ! Le monde y répond par les siennes ;
C'est l'âme de Chénier sur des lèvres chrétiennes ;
Sur des lis frissonnants c'est le vol d'Ariel ;
C'est un rayon vibrant, presque immatériel.

Il chante. — Et la clarté douce de l'Évangile,
Le sourire de femme annoncé par Virgile,
L'espérance, — une vierge en fleurs, — la charité
Qui fait au cœur du Christ souffrir l'humanité,
Pour la première fois ce poème est chanté !

Jean Aicard a souvent parlé de Lamartine. J'ai retrouvé le manuscrit d'un de ses discours qui explicite bien la manière dont notre écrivain percevait le maître de Monceau :

Mesdames, Messieurs³⁶,

Ce n'est pas une petite chose que ce retour bien marqué de vénération vers la grande mémoire de Lamartine. On le désigne encore aujourd'hui, au moment même où l'on s'en souvient,

³⁶ AICARD (Jean), sans titre [discours sur Lamartine], manuscrit autographe, 5 pages, collection particulière ; manuscrit de la fin du XIX^e siècle, portant de nombreuses corrections rendant la lecture du texte parfois difficile. Ce manuscrit est publié ici pour la première fois.

par ces mots : le grand oublié. Oublié ? oui. Pourquoi ? Serait-ce que son génie manque de puissance ou de grandeur, comparé à tels autres que le bruit de leur gloire suit partout ? Nullement ; c'est que les qualités humaines, les éléments dont il est composé essentiellement, sont moins en honneur que jamais. Douceur de cœur, suavité de parole, grandeur d'âme, pureté, élévation tranquille de l'esprit, élégance suprême, générosité, amour du foyer, infinie tendresse, voilà ce que, dit-on, le siècle dédaigne un peu. Ce qui est oublié, ce n'est pas Lamartine, c'est l'idéal humain, celui du cœur, bonté, charité, amour, celui que pour la première fois il y a deux mille ans, un jeune homme de Galilée, simple et de blanc vêtu, adossé paisiblement aux oliviers ou aux platanes des chemins, conta à tous ceux qui passaient, comme un beau conte magique, venu du ciel.

L'action aujourd'hui n'est pas tendre. Le fût-elle jamais, mais les aspirations mêmes ne le sont pas. Les nécessités politiques, sociales, internationales, créent une menace permanente qui surexcite la force, la violence, les rancunes, et les aiguise et les prépare, les renouvelle constamment. Notre science se passe de cœur, car au bout du compte, elle nie la justice, constate partout le droit du plus fort comme la loi et l'ordre de l'univers. Elle ne reconnaît nulle part à l'idéal de justice, de pitié, d'amour, sorti du cerveau humain, sa qualité de fait physique, aussi réel que s'il était matériel. Il est pourtant, il est, il est éperdument, comme a dit Victor Hugo. L'action, le geste qui ne sont point des corps, ne sont niés par aucun esprit parce qu'ils viennent des corps. Eh bien, l'idéal, cette conception, ce geste du cerveau des hommes, n'est-il pas affirmé par la trace profonde de charité, de pitié, d'amour gravée au fond même des civilisations les plus commerciales, les plus industrielles, les plus scientifiques ? À l'heure même où la barbarie moderne, servie par la science la plus raffinée, prépare pour un demain

(toujours retardé, notez-le bien) d'affreuses tueries, est-ce que le prodigieux succès en France des livres du slave Tolstoï, qui répondent étrangement à l'Évangile, ne signifient pas la matérialité pour ainsi dire, la puissance agissante, réelle, positive, conquérante du pur idéal ?

Ce qui a éloigné de Lamartine les générations contemporaines, c'est la transcendance même de son idéal ; ce ne sont pas ses défaillances d'écrivain en vers, ni l'insuffisance de sa pensée, ni l'irréalité de ses visions, c'est au contraire la trop grande élévation de son génie. Ce n'est point qu'il ne soit pas humain, c'est que, à une époque avide de réalités grossières ou simplement amusantes, il est trop grave, il est humain, en un mot, trop noblement.

Le siècle est par excellence critique, positif, sceptique, ironique. Une œuvre comme celle de Lamartine, c'est une fleur de sommet. Sur les hauteurs où l'on ne bâtit point de ville, mais où beaucoup se plaisent à monter de temps à autre pour voir de haut la terre, pour respirer plus librement, une heure, un jour, son œuvre est comparable à cette étoile des Alpes qui atteste la puissance et la grâce de la vie, dans la neige immaculée.

D'où vient, Messieurs, que vue d'ensemble, la littérature française n'est point, à l'heure où nous parlons, le rempart même de l'idéal ? C'est, je le crains, la théorie de l'art pour l'art, si ennoblissante en apparence, qui en est cause. La légitime préoccupation des artistes est de renouveler toujours les formes, de varier les sujets, d'être différents de leurs prédécesseurs, — bref, originaux. Cela conduit fatalement à repousser jusqu'aux idées morales exprimées par d'autres comme fatiguées et banales. Et en cela, il faut en convenir, littérature, notre chère amour, est un danger public. Les artistes ont traité les idées morales les plus nécessaires au charme, au bonheur et au pro-

grès de la vie, comme ils traitent les images poétiques et les formes de langage qu'on repousse quand elles ont trop servi ! Les artistes ont follement accusé les roses de sentir bon toujours de la même manière et la vérité d'être bêtement semblable à elle-même. Ayant ainsi gâté l'amour, ils ont inventé une chose aussi macabre et moins aimable : le pessimisme ! Ils ont, à coup de chefs-d'œuvre, proclamé la vanité d'en faire. Ils ont, laborieux avec gloire, affirmé le néant de la gloire et l'inutilité du travail. Ils ont enseigné en marchant et en vivant l'immobilité et la mort. Cet effroyable procédé d'art est un crime moral plus horrible encore que l'analyse à outrance laquelle, au bout du compte, si elle est faite sincèrement fait découvrir chez l'homme tout, c'est-à-dire dans la grande masse du mal, la petite lueur du bien.

C'est encore une habitude fatale que nous avons, pour notre plus grand malheur, d'attacher obstinément nos regards sur le grand nombre des plus vilaines choses de la vie ou sur les pires défauts d'un homme, en nous refusant à voir le peu qu'ils ont en eux de bon ou de beau. C'est en quoi l'école réaliste, qui triomphe, paraît manquer à sa méthode dite scientifique, car rien ne doit être négligé, nié, de ce qui existe. Et la légende raconte que Jésus, (un esthète langage clair, celui-là,) un jour, dans un pauvre chien crevé dont les passants autour de lui ne voyaient, détail par détail, que la hideur puante, — ne vit, lui, qu'une chose : les dents fines et blanches, dit-il, comme des perles.

La vie est un fumier, ont-ils crié bien haut — oui, mais il y a une perle. La voir aussi, cela paraît assez raisonnable.

Lamartine ne voit que la perle. Et quand il l'élève dans ses doigts, il la transforme en étoile. Ne l'éteignez pas, la petite étoile ; elle est l'espoir de l'homme futur, le seul honneur de l'humanité présente. Bien petite, dites-vous ? Pas si petite,

puisqu'elle contient toutes les splendeurs ; elle peut s'épanouir et se propager en incendie magnifique. Dans une étincelle il y a tout le feu. Dans le peu de beauté morale que vous reconnaissez à l'homme il y a toute l'humanité sublime.

Si Lamartine est un oublié, c'est, je le répète, que sa poésie, son âme, son génie même, nous parlent de choses aujourd'hui négligées. Mais comme elles sont transcendantes, éternelles, l'oubli n'a eu qu'un jour... Le voilà qui se dissipe. À leur tour deviennent banales, surannées, les formes et les idées réalistes. Le goût même du changement, le dédain même du banal et du convenu ramènera à des sentiments, à des pensées pour lesquels l'oubli n'aura été qu'un rajeunissement.

Messieurs, — on ne dira rien contre les vers du grand Lamartine, qu'il n'ait pensé et dit lui-même. Il était poète sans le vouloir et attachait plus de prix à la beauté morale dont les formes, les couleurs et les sons n'étaient pour lui que des révélations fragmentaires et imparfaites — qu'à toutes les plus habiles combinaisons d'art. Comme Homère il chantait. Comme Platon, il méprisait le chant s'il détournait des hautes pensées et des hautes actions. C'est là qu'il faut chercher son âme et le grand exemple de sa vie.

Et l'on retrouve ces impressions dans une note manuscrite que le hasard a mise entre mes mains : « La critique est un travail d'esprit qui ne s'exerce décemment que sur des choses de même ordre qu'elle. Elle perd ses droits devant la grandeur d'âme. Par la grandeur de son âme ce poète est dieu, comme, par l'action, cet homme fut héros. Ne reprochons jamais aux héros de n'avoir été, à de certaines heures, que des hommes ; admirons que, n'étant qu'un homme, on puisse être un héros. En réalité, Lamartine a placé l'intérêt essentiel de sa vie d'un jour dans des pensées purement éternelles. C'est pourquoi il

éprouve une difficulté sublime à concevoir l'importance de ce qui paraît le plus important au commun des hommes. Surtout, ne demandez pas à une telle âme de prendre au sérieux les règles du triolet ou de la ballade. L'art n'est pour Lamartine qu'un jeu, par lequel d'autres s'élèvent, et pour lequel il lui faut s'abaisser un peu. Il n'a pas à connaître l'effort ennoblissant de l'ouvrier qui, péniblement, fait œuvre d'art... En exprimant quelque chose de ses tendresses divines dans une langue humaine, il l'ennoblit assez. Il a les négligences d'un dieu. Nous n'avons, du cygne envolé, que les plumes qui tombent. C'est de celui-ci qu'on peut dire : ses ailes l'empêchent de marcher. Il connaît mal les détours de nos chemins, parce que son regard, bien au-dessus de notre horizon, dans le mirage de son beau rêve infini, suit l'Étoile des Mages. — Un tel génie s'attire beaucoup d'injures parce que l'idéal, qu'il révèle, semble aux âmes petites une insulte à leur petitesse. Il est pourtant facile d'admirer d'en bas toutes les élévations. ³⁷ »

Et, pour terminer en poésie, voici quelques vers envoyés à Jean Aicard le 2 décembre 1910, composés par Nathalie Blanchet, une poétesse qui eut la faveur d'être reçue par la famille Lamartine au château de Saint-Point ³⁸ :

³⁷ AICARD (Jean), note sur Lamartine, manuscrit autographe, une page, collection particulière.

³⁸ Nathalie Blanchet (1833-1923), membre associé de l'académie de Mâcon. — Voir CAHUET (Albéric), « Une admiratrice de Lamartine : Nathalie Blanchet », *Hommes et Mondes*, volume 11, n° 45, avril 1950, pages 540-555 ; GAUDILLIÈRE (Paul), *Nathalie Blanchet, ses relations avec Lamartine et Alix de Cessiat, comtesse de Pierreclos, correspondances inédites*, Mâcon, Protat frères, 1931, in-8°, 224 pages, portraits, préface de Georges Lecomte. ; et *Le Courrier de Saône-et-Loire*, 83^e année, n° 26714, « Mâcon », page 2, colonnes 1-2, notice nécrologique.

Devant le tombeau de Lamartine ³⁹

Je vous salue, ô bois, coteaux, belle vallée,
Où j'entendis chanter la poésie ailée,
Alors que j'éveillais, en timides accents,
Le rêve fugitif d'un matin de printemps.

Rien n'a changé d'aspect : le parc au vert feuillage ;
Le manoir dominant le gracieux village ;
Là, le cœur du poète épanchait sa bonté.
Tout a gardé de lui la simple majesté.
Voici le vieux clocher que l'hirondelle habite.
L'église au toit fleuri dont la paix nous invite ;
Où celle qui portait son nom avec amour,
Venait puiser l'oubli des tristesses du jour.

Comme tout s'illumine en son humble pensée !
Après les ans vécus en mesure pressée,
Des souvenirs vibrants s'éveillent ;... je revois
L'immortel enchanteur dont s'animait ma voix ;
Ses sœurs aux cheveux blancs, la table de famille ;
Sur leur mélancolie un doux sourire brille...
Sous le cytise en fleurs où nous portions nos pas,
Mes seize ans rayonnants et si fiers à son bras !
Il parlait ;... des fleurs d'or tombaient de chaque branche...
Son harmonie en deuil charmait mon âme blanche.
Lui, le grand créateur du lyrisme puissant,
Faisait toucher au ciel mon luth adolescent.

Le soir, sur le balcon que la lune décore,
Il me disait : « Chantez ! » et j'écoutais encore !...

Mes plus beaux souvenirs, maître, ce sont les tiens.
Je remplis ma promesse aujourd'hui, je reviens
T'apporter en hommage attendri ma prière
Et te chanter ta gloire à genoux sur la pierre,
Puissance du génie ! éternité du Beau,
Qui, dans la nuit des temps magnifie un tombeau !

Sur ta cendre toujours vivante, Lamartine,
Vois tes fervents, les fils de ta lyre divine.
Ô toi la Poésie ! imprègne notre cœur
D'augustes souvenirs de force et de grandeur.
Monte à notre horizon brumeux et fais encore
Jaillir sur ton pays une sereine aurore.
Doux poète d'amour, des lumineux matins,
Fais ressortir en nous des rayons plus divins !
Si nous n'entendons pas ton généreux langage,
De ces lieux tant aimés, où plane ton image,
Quelque chose s'élève, ému, comme un appel !

Sur nos fronts a passé l'idéal éternel.

Saint-Point, le 10^{7bre} 1910.

Nathalie Blanchet
membre de l'académie
de Mâcon

³⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71, poème autographe, 2 pages.



Quelques anciens condisciples de Mâcon

Le souvenir demeure de quelques camarades de classe de Jean Aicard ; et les archives municipales de Toulon offrent divers documents concernant des condisciples que notre écrivain eut l'occasion de retrouver quelques années plus tard.

Henri Barrachin

Henri Barrachin naquit le 8 juin 1848 à Mâcon où son père Jacques (1798-1881) travaillait comme employé à la préfecture de Saône-et-Loire. Jacques était né à Carouge (canton de Genève, Suisse) et son père, Vincent Barrachin, était venu s'installer en France, à Tarascon où il décéda le 2 octobre 1824.

Après de bonnes études secondaires, il put entrer à l'École Normale spéciale de Cluny. Victor Duruy mit en place un « enseignement secondaire spécial », intermédiaire entre l'enseignement primaire et les « humanités » classiques, pour former les cadres nécessaires à l'industrie, au commerce ou à l'agriculture. Afin de former ses professeurs, Duruy ouvrit, le 1^{er} novembre 1866, une École normale spéciale dans l'ancienne abbaye de Cluny : elle délivrait, au bout de deux années de formation, un brevet de capacité et, au terme d'une troisième année, une agrégation.

Henri Barrachin enseigna les langues vivantes à Épernay, Nogent-le-Rotrou et Vendôme avant d'être nommé professeur d'allemand au lycée Lamartine de Mâcon ; il se maria dans cette ville le 8 décembre 1883 et y acheva sa carrière.

Jeune retraité, il fut élu membre associé de l'académie de Mâcon le 3 juin 1910. Il mourut à Mâcon en 1919.

Officier d'académie (1894), officier de l'Instruction publique (1906).

Barrachin avait également une passion pour la poésie et il écrivit des vers⁴⁰. Il en rassembla quelques-uns dans une plaquette hors-commerce⁴¹.

Il reprit contact avec Jean Aicard au début de l'année 1869 et les archives municipales de Toulon conservent deux lettres de lui, dont l'une contient l'envoi de quelques vers :

À Édouard C.

Je ne vous croyais pas quand votre voix amie
Me disait en partant : « Veillez sur l'avenir,
Car vous serez bientôt à l'heure de la vie
Où le bonheur s'en va pour ne plus revenir. »

Je ne le croyais pas que ma foi primitive,
Berceau de mon enfance et soutien de mes pas,
Pût me laisser un jour sur une froide rive
Seul, et pour me sauver n'ayant que mes deux bras.

Je ne vous croyais pas. Guidé par un mirage,
Je m'élançai jusque sur le vaste océan ;
Et j'étais sans secours quand arriva l'orage
Et mon esquif allait vers le gouffre béant.

⁴⁰ Il put faire paraître quelques-uns de ses premiers vers dans une revue confidentielle et éphémère du Quartier Latin, *La Jeunesse* : dans le numéro du 15-22 novembre 1868 un morceau intitulé « Nature » et signé « Henry » ; dans le numéro du 12-19 décembre 1868 des fragments sous le titre « Dans un pupitre » ; et dans le numéro du 14-21 février 1869 une poésie « À la Jeunesse » sous la signature « Jean Prouvaire », pseudonyme déjà utilisé par divers auteurs, notamment Catulle Mendès.

⁴¹ BARRACHIN (Henri), *Sonnets et Poésies*, Arras, typographie et lithographie d'Alphonse Brissy, 1873, in-16 carré, 52 pages, édition non mise dans le commerce.

Je ne vous croyais pas ; et j'ai vu l'espérance
Me quitter pour toujours. — Alors, alors, Édouard,
Ces avertissements de votre expérience
Je m'en suis souvenu, — mais il était bien tard.

Mai 1867

Sonnets d'amour.

I

J'ai pu saisir au passage
Son long regard attristé ;
J'ai vu son pâle visage ;
Mon cœur en est agité.

Elle a quinze ans, à cet âge
De chansons et de gaieté
Elle est pensive ; un nuage
Voile sa grave beauté !

Je l'aime ainsi, sa figure,
Souvent dans ma nuit obscure,
Comme un fantôme léger,

Comme l'alcyon des grèves,
Au fond du palais des rêves,
Doucement vient voltiger.

II

Je l'aime, et j'en suis fier, et je n'ose le dire,
Et ma bouche au silence a dû se condamner ;
Il est des sentiments si tendres, qu'un sourire
Pourrait les profaner.

Mes amis, bien souvent, voyant que je soupire,
Ont tenté de savoir qui je pouvais aimer ;
Mais c'est en vain ! son nom sur mes lèvres expire
Quand je veux la nommer.

Peut-être, — car la vie est si fragile et vaine —
Quitterai-je bientôt la terre où je me traîne
Et le monde moqueur.

Alors je m'étendrai sur ma dernière couche
Heureux et calme avec mon secret dans la bouche
Et mon amour au cœur.

Août 1869.

À la jeunesse. Couplets.

I

On dit que morte est la jeunesse
Et que nous sommes dans un temps
Où les sillons de la vieillesse
Se voient sur des fronts de vingt ans.
C'est une injure !... Mais, qu'importe ?
Sentons-nous pas nos jeunes cœurs
Répondre en battements vainqueurs :
Non ! la jeunesse n'est pas morte !

II

Qui donc, insultant l'espérance,
Qui donc a voulu nous flétrir ?
Vous qui parlez de décadence
Et de malheurs dans l'avenir,

Censeurs qu'un beau zèle transporte,
Pauvres esprits, vieillards blasés,
C'est en vain que vous l'accusez,
Non, la jeunesse n'est pas morte !

III

Quand vous avez senti votre âme
Pleine de honte et de dégouts,
Vous avez cru la douce flamme
Comme en vos cœurs morte chez nous.
Mais la jeunesse est grande et forte,
Elle sait rire et sait pleurer,
Chacun de nous peut le jurer :
Non ! la jeunesse n'est pas morte !

IV

Amis, soyons fiers de notre âge,
Faibles et forts restons unis,
N'avons-nous pas temps et courage,
Marchons en avant, mes amis ;
Si parfois l'écho nous apporte
Ces cris, ces funestes abois,
Chantons d'une commune voix :
Non ! la jeunesse n'est pas morte !

1867

Henri Cassassoles

Henri Cassassoles naquit à Cuisery (Saône-et-Loire) où son père était receveur de l'enregistrement et des domaines. Marié, sans enfants, il fit carrière à Lyon comme employé comptable ; il y habitait encore en 1911 ⁴².

Le 3 mars, la troupe Dusart interpréta *Le Père Lebonnard* au théâtre des Célestins de Lyon. Henri Cassassoles s'y rendit et apprécia la pièce, ce qui lui donna l'idée de rechercher si le Jean Aicard auteur du *Père Lebonnard* était bien le Jean Aicard qu'il avait eu pour condisciple au collège de Mâcon et qu'il avait perdu de vue :

Lyon, le 11 Mars 1890 ⁴³

Monsieur,

Pensant que vous habitiez toujours Bordeaux, je vous y écrivais à la date du 4^e ; mais ma lettre fit retour. C'est grâce au bienveillant Didot Bottin, 1890, je crois, que cet épître ira vous trouver au milieu de toutes vos paperasses.

Mais permettez-moi de v/s dire :

Est-ce à un de mes anciens amis du Lycée de Mâcon, (années 1858 à 1860.)

Ou sera-ce un homonyme du vieil ami de Lycée Jean Aicard (*en tout cas grand poète*), par qui ma prose sera lue.

Dans le doute, je dirai à l'inconnu :

Pardonnez-moi l'ennui que je v/s cause de me lire ; mais merci de la bonne soirée que vous me fîtes passer le 3 Mars au Théâtre des Célestins où l'on donnait une pièce, fille de vos œuvres, issue de votre génie poétique : « *Le père Lebonnard* » que j'ai admiré et que j'ai applaudi de tout cœur.

Merci et excusez-moi d'empiéter sur votre temps.

⁴² Lyon, recensement, 1911, 36 chemin de la Favorite, page 147, ménage n° 7 : Cassassoles, Henri-Antoine, chef, né en 1846 à Cuisery, employé ; Perrot, Madeleine, épouse, née en 1844 à Lyon, sans profession.

⁴³ Lettre autographe signée de Henri Cassassoles à Jean Aicard, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1270).

Au vieux lycéen ; je tiendrai ce langage :

Bien souvent, ce nom de Jean Aicard que je voyais briller en grosses lettres dans la presse m'a toujours intrigué et fait désirer écrire à ce jeune poète pour lui demander, s'il était bien ce jeune lycéen avec lequel j'avais traduit mes premières pages de latin et de grec en classe de 8^e sous M^r Chapon professeur.

Et pour le féliciter de grand cœur du chemin parcouru dans une carrière si ardue et si difficile que celle de la poésie et des lettres, en un mot, lui souhaiter qu'un avenir brillant, digne des fils du Parnasse s'ouvre devant lui. et de me rappeler aussi à son bon souvenir.

Peut-être après de si longues années écoulées mon nom d'Henri Cassassoles de Cuisery (Saône-et-Loire) aura-t-il fui de votre mémoire.

Cela est probable ; car une absence aussi longue et le changement de pays ou du moins de département font vite oublier ceux que l'on a connus tout jeune sur les bancs du Lycée.

Mais un fait qui m'a toujours rappelé votre nom, est celui-ci :

Pendant une récréation de midi à une heure, un vieillard boutonné jusqu'au col dans sa grande redingote noire, vint vous voir au Lycée et vous appeler lui-même dans la cour où nous étions à nous amuser, car il n'avait pas trouvé le concierge Chanut à son poste.

Le visage de ce noble vieillard ne m'étant pas inconnu, je vous dis au passage : « N'est-ce pas M^r de Lamartine ? Oui dites-vous ; il est mon correspondant. »

Depuis lors, quand l'occasion se présentait et que l'on parlât de M^r de Lamartine et si l'on me demandait si je l'avais vu quelquefois, je répondais invariablement, non comme le plus ancien soldat de la 32^e brigade à l'appel du nom du 1^{er} Grenadier de France ; mais : « Oui, je l'ai vu au Lycée de Mâcon, il

était le correspondant d'un de mes amis Jean Aicard de Bordeaux ».

Le 3 Mars (Hier), le théâtre des Célestins de notre vieux Lugdunum donnait une de vos pièces qui était jouée par des artistes de passage.

J'eus la bonne idée d'aller écouter votre petit chef d'œuvre, j'ai passé une agréable soirée en pensant au petit lycéen avec lequel j'avais vécu pendant 2 à 3 ans en très bons termes de camaraderie. Cela m'a rappelé aussi ces années de jeunesse si vite écoulées. Années de roses malgré les pensums ; où le cœur ne connaît encore ni les misères ni les déceptions de la vie.

Aussi pour avoir le cœur net de la connaissance que j'ai avec l'auteur du *père Lebonnard*, j'ai pris la résolution de lui écrire pour lui exprimer toutes mes félicitations de bonne amitié.

Mon plus grand désir est que cette lettre tombe entre les mains de mon ancien ami du Lycée de Mâcon et non entre celles d'un inconnu.

Nous suivons tous deux des carrières bien différentes.

Vous vous occupez de lettres.

Moi, je suis dans les chiffres jusqu'au cou, étant comptable dans une maison de teinture de Lyon.

Ma prose dans le métier est restreinte et n'a rien d'idéal. Il faut du positif et de gros chiffres d'affaires.

J'espère que vous serez assez aimable pour me tirer de l'incertitude dans laquelle je me trouve et je serais très heureux et flatté de recevoir de vos bonnes nouvelles et d'avoir eu pour camarade de collège un poète.

Agréez, Monsieur et cher ami, l'assurance de mes meilleurs souvenirs,

H. Cassassoles

27. Rue Godefroy Lyon

Tout heureux de ces retrouvailles inattendues, Jean répondit à la lettre de son camarade d'enfance.

Les archives toulonnaises détiennent une seconde lettre d'Henri Cassassoles à Jean, écrite le 4 mars 1891 pour lui souhaiter le succès dans sa candidature à l'Académie française au fauteuil d'Octave Feuillet. En réalité, à ce moment, Jean Aicard était seulement « académisable » et, si quelques journaux prononcèrent son nom, notre écrivain ne se manifesta pas : il ne posa sa première candidature qu'en mai 1894 au fauteuil précédemment détenu par Maxime Du Camp, décédé le 8 février de la même année.

Charles-Hippolyte Dory

Né à Paris le 13 février 1847, il acheva sa carrière ecclésiastique comme archiprêtre de la cathédrale d'Autun où il mourut le 2 janvier 1927.

Alphonse Giboulot

Né à Champforgeuil (Saône-et-Loire) le 9 mai 1848, Alphonse Giboulot fut nommé notaire à Saint-Martin-en-Bresse (Saône-et-Loire) par décret du 9 mars 1876. Il y mourut vers 1885 laissant deux enfants encore mineurs.

Georges Grosbon

Né à Villié-Morgon le 24 mars 1848, fils de François (1819-1875) négociant, Georges Grosbon fit carrière comme négociant en vins. Il mourut en 1927. Sa fille aînée Marie (1879-1949) épousa le docteur Léon Frasier (1872-1949) ; la cadette Marcelle (1881-1942) se maria avec le notaire Pierre Aimé Barginet (1869-1952).

Auguste Jucault

Fils de Nicolas-Charles Jucault, chef de bureau au chemin de fer Paris-Lyon-Marseille, Auguste Jucault, né à Montbrison (Loire) le 2 mai 1849, mourut à Nîmes le 17 mars 1868, des suites d'un accident de charrette, étant encore élève au lycée.

Paul Tarlet

Paul Tarlet le 24 août 1848 naquit à Mâcon où son père, Pierre Marie (1807-1849) était huissier de justice.

Après de bonnes études au lycée de Mâcon il fut admis à l'École polytechnique le 1^{er} novembre 1867 ; il en sortit sous-lieutenant et passa, le 1^{er} octobre 1869, à l'école d'application de l'artillerie. Promu lieutenant le 9 février 1871 puis capitaine le 6 septembre 1874, il acheva sa carrière comme chef d'escadron d'artillerie et fut rayé des contrôles de l'activité le 15 avril 1899.

Il mourut le 19 mai 1922 à Châteauroux (Indre) où il s'était marié le 26 août 1879 avec Marie-Alice Ducellier.

Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 20 décembre 1886 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre.



ANNEXE 1 La famille Mossel

Le patronyme Mossel n'existait pas à Mâcon lorsqu'il y fut apporté par Jean-Baptiste-Olivier Mossel (1801-1879), originaire de l'Aude, pharmacien, venu s'établir dans cette ville, où il épousa, le 17 mai 1827, la jeune Élisabeth Tussaud (1810-1861), fille d'un marchand quincaillier de la ville.

Leur fils André, quatrième enfant de la fratrie, né à Mâcon le 27 novembre 1842, fit de bonnes études, d'abord au lycée Lamartine puis à la faculté de médecine de Lyon. Il exerça son art dans sa ville natale et y mourut le 22 septembre 1908.

Les Mossel furent en charge du jeune Jean Aicard pendant les congés scolaires durant ses deux années à Mâcon : une première lettre d'Élisabeth Mossel à Hortense Allart de Meritens écrite à la fin de l'année 1857⁴⁴ confirme qu'elle s'occupe de Jean ; et les archives municipales de Toulon conservent une autre lettre d'Élisabeth Mossel, adressée à Victoire Isnard à la fin de l'année 1858, qui lui expose les progrès réalisés par son fils Jean au terme du premier trimestre de la classe de septième.

Malgré leur différence d'âge, Jean se lia d'amitié avec André Mossel.

⁴⁴ Lettre autographe signée d'Élisabeth Mossel à Hortense Allart de Meritens, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, chemise n° 101).

ANNEXE 2 Charles Alexandre

Ami de Mouttet, Charles Alexandre, le secrétaire de Lamartine, connu Jean Aicard lors de sa scolarité à Mâcon.

Pour sa biographie, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 21, 15 juin 2017, pages 228-230.

Écrivain, il a publié principalement :

Les Grands Maîtres, poésies, Paris, Achille Bourdilliat, 1860, in-8°.

Les Espérances, Paris, Laurent-Antoine Pagnerre, 1852, in-12.

*Histoire de Charles Cornic*⁴⁵, Morlaix, imprimerie de Victor Guilmer, 1848, in-8°.

Le peuple martyr, Paris, Édouard Dentu, 1863, in-8°, 15 pages.
Souvenirs sur Lamartine, Paris, Gustave Charpentier, 1884, in-16, XIV-442 pages.

Madame de Lamartine, 2/ Paris, Édouard Dentu, 1887, in-16, 342 pages.



⁴⁵ Charles Cornic du Chesne (Morlaix, 1731-1809), marin français du XVIII^e siècle, débuta comme mousse sur les navires de son père armateur. Corsaire pendant la guerre de Succession d'Autriche, il fut mobilisé dans la marine royale durant la guerre de Sept Ans et y multiplia les actions d'éclat. Il revint ensuite au commerce puis reprit du service durant la Révolution. Sa nomination au grade de vice-amiral en octobre 1795 ayant été annulée par le Directoire, il se retira au manoir de Suscinio en Ploujean et mourut à Morlaix en 1809. Après sa mort, le domaine et le manoir de Suscinio revinrent à Armide De Lange, qui les légua à son fils Charles-Émile Alexandre : celui-ci connaissait bien la propriété pour y avoir passé son enfance ; il la transmit à sa fille qui la mit en vente en 1931.

À la fin de l'année 1866, Jean Aicard avait achevé son premier recueil poétique *Les Jeunes Croyances* avec l'aide de Léon Laurent-Pichat. Sur les conseils de celui-ci, Jean soumit son travail à Charles Alexandre et, en quittant la Provence vers le 20 mars 1867, il fit un arrêt à Mâcon pour y récupérer son manuscrit et les nouvelles corrections. L'ouvrage fut publié à la mi-mai par Alphonse Lemerre.

Jean adressa aussitôt un exemplaire à Charles Alexandre, qui l'en remercia :

Lagrange St Pierre⁴⁶,
25 mai 1867.

Pardonnez-moi, cher poète, j'ai tout reçu lettres et poésies, et je ne vous ai dit merci que tout bas. J'ai lu, relu vos vers jeunes, enthousiastes et tristes. Je vais écrire une lettre à M^r Margollé, pour *le Toulonnais*, sur les *jeunes croyances* ; je regrette le titre plus jeune, plus charmant des *auroras*, je serai sincère, sympathique et triste. Jeter des poésies dans ce gouffre ! Il faut avoir vingt ans pour faire ces folies.

Nous avons gardé de vous un charmant et cher souvenir. M^{me} Alexandre a lu vos vers et elle en est frappée, émue ; vous l'aviez déjà touchée par votre *trio* dit d'un accent si pénétrant. Vous êtes resté trop peu avec nous, cher et jeune poète, nous vous aimons. Vos lettres m'ont été au cœur. Vous avez l'élan et la langue vibrante du cœur ; que vos tristesses s'apaisent et que Paris ne vous oppresse pas trop !

⁴⁶ Lettre autographe signée de Charles Alexandre à Jean Aicard, 2 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, Correspondance, pièce n° 95. — L'épouse de Charles Alexandre était fille de Claude-Louis-François Chamborre (1797-1875), négociant et magistrat, propriétaire du joli domaine de La Grange-Saint-Pierre à Charnay-lès-Mâcon où le jeune couple habita.

J'ai causé plusieurs fois avec M^r Mossel qui vous aime, qui vous suit, qui est ravi de votre volume, et qui m'arrête sur le seuil de son officine, souvent, pour me le dire. Soyez heureux de vous faire aimer ainsi partout où vous passez. Appelez-moi *ami*, et jamais *maître* ; ne profanez pas ce nom. Je suis de la légion mutilée des poètes, comme vous ; je ne combats plus, mais je souris et j'applaudis aux jeunes qui passent ; et je leur souhaite la victoire.

Je vous quitte pour vous retrouver, pour relire encore le petit volume charmant et généreux, la gerbe d'or, et écrire à M^r Margollé. Écrivez-moi vos nouvelles, votre vie ; dites à E. Morin que je l'aime, et ne l'oublie pas. Dites à Pichat les mêmes souvenirs ; adieu, mille vœux, mille consolations.

Ch. Alexandre

Alexandre fit une critique amicale, sous la forme d'une lettre à Élie Margollé :

Lagrange St Pierre⁴⁷.
9 juin 1867.

Le jour où je vous écrivais, cher poète, j'adressais à M^r Eloi, au bureau du *Toulonnais*, ma lettre à M^r Margollé sur les *Jeunes Croyances*. J'espérais qu'il l'aurait insérée de suite. Écrivez-lui, ou faites passer l'obligeant M^r Mouttet chez M^r Eloi pour le prier de publier mon salut à votre poésie.

Vos nouvelles sont heureuses ; vous vous apaisez comme la saison féconde de l'été après les orages de printemps, et l'azur, la lumière tranquille, la moisson arrivent. Vous avez un ami,

⁴⁷ Lettre autographe signée de Charles Alexandre à Jean Aicard, 3 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, Correspondance, pièce n° 94.

les vacances sont prochaines, et là-bas, les yeux sur le paysage de Cordouan, vous rêvez au loin les belles grèves du pays. C'est l'espérance, la claire espérance de la jeunesse, la fête de l'aurore. *Ce sont les bons moments*, comme disait Lamennais mourant, les yeux sur l'aurore de l'immortalité.

Je suis comme vous, sans nouvelles de Morin, et j'en ai de la peine. Pichat aussi garde le silence. Que voulez-vous ; il ne faut jamais se plaindre de ses amis. Qui peut deviner leurs peines, leurs causes de silence, leurs tristesses. L'homme a ses heures d'isolement sauvage, où il aime à s'enfoncer seul, comme le chevreuil au fond des forêts silencieuses. Lamartine, qui a la balle mortelle au flanc, est enseveli dans sa chambre, comme dans une tombe. Il est si souffrant, si triste, qu'on ne reçoit plus, même les plus intimes amis. Il doit revenir ici dans son grand foyer de Monceau dont on vend des lambeaux pour combler le gouffre des dettes. Oh ! l'immense infortune, comme vous dites. J'ai beaucoup aimé votre généreuse défense du pauvre grand poète.

Quelle émotion a eue la France à cet attentat de la folie patriotique contre le Czar ! L'assassinat réhabilite l'opresseur et déshonore la victime. Pauvre Pologne si pure ! Le général Jamoïski l'a bien défendue dans sa noble lettre. Si j'étais le Czar, comme je me vengerais ! J'affranchirais la Pologne. Politique du cœur, hélas, inconnue des Empereurs, quand viendras-tu donner la paix, la liberté et la joie au monde !

Adieu, cher poète et ami. On vous aime ici, on garde le bon souvenir de votre jeunesse, de votre poésie et de votre cœur. Soyez heureux.

Ch. Alexandre.

Et l'article parut dans *Le Toulonnais* :

À M. A. Eloy, rédacteur en chef du TOULONNAIS⁴⁸.

Je prends la liberté de vous adresser, sous forme de lettre à M. Margollé, un article sur le livre de M. Jean Aicard : *Les Jeunes Croyances*. Excusez-moi ; votre bienveillant accueil à plusieurs de mes pages m'a engagé à vous demander l'hospitalité pour un article de sympathie pour un poète que vous avez si bien accueilli vous-même.

J'espère que vous voudrez bien trouver une place dans le *Toulonnais* pour une longue prose ; et je vous prie d'en agréer mes remerciements avec mes sympathies. CH. ALEXANDRE.

—
LES JEUNES CROYANCES

Par JEAN AICARD.

—
À M. Élie MARGOLLÉ

Mon ami,

Je viens vous parler d'un livre de poésie, à vous, homme de science, vous qui avez fait de la science et de la poésie, deux sœurs, les deux muses de votre foyer. Il ne s'agit pas de votre poème : *Les Volcans et les Tremblements de terre*, où M. Zurcher et vous, racontez avec votre talent fraternel les drames de la nature. Il s'agit des poésies de votre jeune compatriote, M. Jean Aicard. Pendant que vous créez une Bibliothèque de merveilles, que vous chantez les mystères, les harmonies, les tempêtes, les météores de l'atmosphère et de la mer, les palpitations de ce vieux cœur toujours jeune de la terre, dans des livres inspirés par le savoir moderne et l'art antique ; pendant que vous découvrez toute la poésie de la science, et déroulez le long de ce grave édifice vos beaux souvenirs de voyage, comme

⁴⁸ *Le Toulonnais*, 33^e année, mardi 25 juin 1867, « Variétés », page 2 colonne 5 et page 3 colonnes 1-2.

la frise de Panathénées autour du Parthénon, voici qu'un des vôtres, un jeune, un charmant, un vrai poète de vingt ans, chante la vieille poésie toujours jeune du cœur humain et de la nature.

Il a les deux grands signes de la poésie : l'enthousiasme et la tristesse. Son livre de printemps a des brises d'automne ; il ressemble à notre printemps du Nord mêlé de pluie et de soleil. Poète précoce comme son pays, on sent bien qu'il est né dans cette Provence bienheureuse où tout éclot vite : la poésie et la sève. Il a eu ce qui achève le poète : la précoce douleur. Sa poésie ardente a des larmes. On souffre surtout, même sous votre beau ciel.

Son talent en reflète l'azur et la lumière, ses strophes bleues se déroulent et résonnent comme les vagues de la Méditerranée, agitées tour à tour par l'amitié d'amour, la liberté, le rêve et la douleur. Le mistral de la vie y souffle, et sa mélodie a l'accent chaud et vibrant du Midi. Son style lumineux n'a pas les brumes du Nord. Il dit vite et bien ce qu'il veut dire, il attaque la strophe avec élan, et, dès le premier vers, il a le cri du cœur.

Oh ! le monde est à moi, puisqu'enfin quelqu'un m'aime !

Presque toutes ses poésies ont ainsi le premier vers heureux, l'essor, le jet rapide. Il n'a jamais de longueurs ; il a de courtes notes lyriques, il concentre son sentiment, il peint un paysage en quelques vers. Il aime et il veut être homme, et ces deux inspirations d'amour et d'action font le charme de son petit livre. On peut dire de lui les vers ravissants d'Alfred de Musset au Tyrol :

Ainsi les vents du Sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du Nord la liberté.

LES JEUNES CROYANCES, voilà le titre de ces jeunes poésies. Je regrette le premier titre : *Les Aurores*, il était plus jeune,

frais, plein de grâce, et il n'affichait pas la moindre prétention à l'apostolat. Je crains les titres qui sentent la mission, le sacerdoce, la thèse ; j'aime les poètes naïfs, les poètes chanteurs comme les rossignols.

Qu'importe le titre, du reste ! C'est le fond qui importe. Or, ici le fond est charmant, coloré et pur comme l'aurore. Voulez-vous feuilleter avec moi ces pages baignées de lumière et de rosée matinales ? *Vere novo* la première poésie lance le ravissement de la jeunesse sous l'émotion du printemps. Mais sous ce frisson de mai, glisse un souffle d'octobre, et dans cet ardent amour de la nature résonne le ferme accent du citoyen :

Combattre pour le droit et jamais pour la gloire !

Un souvenir intime succède ; le livre est placé sous l'invocation de sa sœur, dédié à cette chère figure. *Aimer-Penser* a de la fierté, de l'éloquence et de la souffrance. *Aimer-Penser*, résume la double nature de notre poète. Il lutte déjà à l'âge du rêve. Il revient vite au printemps, se consoler dans la campagne. Deux strophes de lumière et d'ombre trahissent l'antithèse de son âme :

Le jour est dans mon cœur, la nuit dans mon esprit.

L'enfant veut être homme, il dit à sa consolatrice mystérieuse :

Écoute ! si je meurs, je veux mourir en homme.

Avec quelle grâce charmante son cœur compatit à une femme qui veut mourir. Quel quatrain mélancolique et de précoce amertume !

Les rêves des nuits, les songes du jour,
Pour l'homme lassé tout se change en peines :

La moitié du cœur souffre par les haines,
Et l'autre moitié souffre par l'amour !

Solus eris, est un généreux élan de sympathie à un ami paternel. *L'ange et L'enfant* est une berceuse ineffable. Après Re-boul, M. Jean Aicard a su être original dans ce sujet ; son ange promet à l'enfant les délices de la terre au ciel, les jeux enfantins :

..... De blancs oiseaux
Qui laissent caresser leurs ailes

Le disciple a des hommages éloquents pour tous les grands maîtres. Quelle déclaration ardente au poète des chênes, au Druide Laprade ! C'est jeune, charmant, aimant. Comme il dit et re-dit bien dans ses strophes caressantes :

Laissez-moi vous aimer...

Il dit son admiration à l'historien de la jeunesse, à Michelet. Il a pour le grand enchanteur infortuné de notre âge, pour Lamartine, des strophes de colère et de pitié éloquentes :

Le temps, le temps est mort des couronnes civiques,
Où l'on n'oubliait plus le poète vainqueur !
Il est bien mort, ce temps des vieilles républiques
Qui payaient largement les cœurs avec le cœur !

Il flagelle les insulteurs de l'infortune, et dans un vers poignant, ce jeune poète crie au ciel :

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance !...
Père, des bruits confus sont venus jusqu'à moi ;
On a cru t'émouvoir et troubler ton silence,
Mais, te sachant trop haut, j'ai répondu pour toi.

Mais le maître préféré, l'inspirateur de son talent, c'est Victor Hugo. Il faut citer la belle et saisissante poésie qu'il lui adresse, il faut suivre cette progression, ce *crescendo* d'admiration montant du *vous* respectueux, au *toi* familier dans un dernier cri d'enthousiasme :

Je ne vous connais pas, ô bien aimé poète ;
Je n'ai pu contempler la fière et noble tête
Où les rayons brûlants et doux du divin feu
Font germer sans effort la semence de Dieu.
Je ne vous connais pas ! cependant j'imagine
Si bien votre grand front qu'un éclair illumine ;
En votre œuvre, poète, on peut voir si souvent
Votre visage auguste, éclatant et vivant,
Que si, par un beau jour, perdu dans une foule,
Car nous ne savons pas où le hasard nous roule,
Par un jour envié, vous passiez devant moi,
J'irais droit jusqu'à vous pour vous dire : « c'est toi !

C'est bien lui, le maître. On sent que le disciple imite l'allure, la coupe de son vers, qu'il lance sa strophe comme lui. Mais il ne lui sacrifie pas son originalité. Il garde bien à lui, son âme, sa jeunesse, sa grâce, son charme de vingt ans. Il a du maître le goût des poésies courtes, des antithèses sociales ; il a de lui-même l'accent musical du Midi. *Lied*, *le Plongeur*, *Chanson du rivage* sont des chansons où la parole effleure la musique, où la mélodie couve déjà comme l'oiseau sur le nid. Quelle jolie et vive déclaration À *une Arlésienne* entrevue sous les arceaux de Saint-Trophime ! Le jeune voyageur errant dans cette cité, des belles jeunes filles cherchait l'amour :

Le grand mal qui fait tant de bien.

Il erre dans sa Provence, et après la jeune fille poursuivie, c'est la campagne qui exalte son rêve. Quelle fraîche *Aquarelle*

au peintre du Midi, à Courdouan qui lui rend son pays dans l'exil par ses vivantes images. Il promène, et le souvenir amer des souffrances des autres lui monte au cœur, adouci bientôt par la paix de la campagne. Vers la fin, le livre devient grave, l'ombre du soir et des douleurs humaines s'étend sur ses pensées. Il dédie à Laurent Pichat, au vaillant poète de combat, tout un idéal de jeunesse austère. *Le bas, Sauts périlleux, Misère et Soleil* sont des poésies sociales, des récits de contrastes douloureux, du grand et tragique duo des douleurs de l'homme et des fêtes de la nature. Et devant des mères en haillons chargées d'enfants affamés, il apostrophe l'implacable azur :

D'où vient que le ciel bleu
Brille sans s'émouvoir et sans trahir un Dieu ?

Il a ses heures sombres dans l'enfer des rues, et ce n'est que dans le paradis des montagnes qu'il se console. Il communique avec tous les êtres, toutes les brises, tous les rayons, tous les parfums qui passent. Il a l'ivresse des hautes cimes, l'assomption du cœur :

J'aime, je vis ! La mort est morte ; elle n'est rien !
Allez, vous dont la foi débile s'est éteinte ;
Vous tous qui poursuivez le bonheur et le bien,
Respirer sur les monts la fraternité sainte !

De ces hauteurs il domine la mer et il plonge comme un goéland ; il en découvre les mystères de vie, les créateurs invisibles qui font des mondes. Ce n'est pas la banale poésie de la mer, le paysage des vagues : c'est une inspiration neuve, d'une ampleur, d'un souffle et d'une pensée admirables. Dans la grande mer, il fait l'apothéose des petits, des peuples ensevelis dans les abîmes et qui feront surgir sur le monde les îles nouvelles de la liberté et de la fraternité humaine.

Ce jeune et sympathique poète n'a pas seulement les tristesses intimes et solitaires, mais les tristesses généreuses et fraternelles. Dans des poésies courtes et viriles comme des poésies d'action, dans ces sonnets puissants, *Samson, Visite à l'Arsenal de Toulon, Cincinnatus*, il annonce la bonne nouvelle aux hommes de durs labeurs, aux ouvriers de Toulon, aux paysans de Bandol qu'il aime.

Et maintenant il a tout quitté, ses amis, sa famille, ses montagnes, sa mer de Provence. Les devoirs de la vie l'ont condamné à l'exil. À Paris, il a pris le mal du pays. Dans une touchante et ardente poésie, il dit sa souffrance à M. E. Morin, ce cœur enthousiaste et hospitalier aux poètes exilés, aux âmes en détresse. Par l'accent du regret, jugez l'amertume du sacrifice.

.....
C'est fini. Je suis là, morne. J'ai tout quitté !
J'ai fui. Je suis parti sans regarder derrière !...
Elle n'est plus à moi, la bleue immensité
Tressaillant de bonheur, d'amour et de lumière !

Je ne vais plus, le front tout pensif, dans les bois,
Respirer le printemps amoureux et sauvage !
Je ne suis plus l'amant si joyeux autrefois
Des vagues aux yeux bleus qui chantent sur la plage.

Ah ! que je vous aimais, magnifiques sommets !
Pins et chênes mouvants, collines virginales,
Cimes de la Provence, ah ! que je vous aimais !
Vous qui montez au ciel mieux que des cathédrales !

Pics de Coudon, Faron, grands rêveurs soucieux,
Comme vous tentez bien l'escalade suprême !

Comme vous heurtez bien votre colère aux cieux !
Révoltés au cœur chaste et ferme, vous que j'aime !

Ô Provence, aujourd'hui je parle et chante ainsi !
Et, lorsque je t'avais, c'étaient d'autres contrées
Que mon âme en pleurant se rappelait aussi,
Et qu'aussi je nommais sublimes et sacrées !
.

Voilà bien le cœur humain. Voilà ce petit livre vivant, naturel,
sincère, ému, émouvant, plein de flamme et de sève, tout constellé de beaux vers, agité d'espérances tristes comme son temps.

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance !

C'est un remarquable début qu'il faut applaudir. Ce jeune poète s'affranchira du maître, fuira l'ombre du mancenillier, il sera tout lui-même. Il calmera certaines audaces religieuses. Quelle sera sa destinée ? Il donne déjà des fruits à la saison des fleurs. Cette chaude poésie du Midi fondra-t-elle la glace de l'indifférence ? Ces strophes tomberont-elles sous les pieds de la foule ? Les fleurs écrasées exhalent plus de parfums, comme dans les processions de la Fête-Dieu où les rues embaument des senteurs des fleurs foulées. Les poètes passent aussi en parfumant le monde. Tant pis pour ceux qui ne les sentent pas ? Que les poètes restent fiers et ne s'abaissent pas pour monter à la gloire ! Qu'ils se consolent d'être seuls ! Une seule amitié doit leur suffire ; un seul amour les combler. Ce petit livre touchera plus d'un cœur ; il sera aimé !

CH. ALEXANDRE.

Jean Aicard dédia le sonnet « Samson » de ses *Jeunes Croyances* à Charles Alexandre :

SAMSON⁴⁹

À Charles Alexandre

Tu dors content, Voltaire, et de ton fin sourire
L'ironique reflet parmi nous est resté ;
Le siècle t'a compris ; la jeunesse t'admire :
Toi, tu sommeilles, calme, et dans ta majesté.

L'édifice pesant que tu voulais détruire,
Debout, menace encor l'aveugle Humanité,
Et, radieux défi, l'éclair de ta satire
De la nuit qui l'entoure est la seule clarté.

Nous t'aimons, ô vieillard : ta colère était sainte !
Nous, nous embrasserons dans une immense étreinte
Les colonnes du temple où règnent les faux dieux...

Les Philistins mourront sous les ruines sombres,
Mais Samson, cette fois, surgira des décombres,
Avec la Liberté vivante dans ses yeux !

⁴⁹ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, poème X, pages 115-116. — Aicard y pastiche ici les vers d'Alfred de Musset qui, partageant l'allergie de nombreux romantiques à l'ironie voltairienne, avait écrit, en 1833, dans *Rolla* : Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire / Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ? / Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ; / Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, album 327, registre noir oblong, non folioté, 60 pages ; poèmes des années 1861-1862, d'abord joliment mis au net, puis revus, corrigés, raturés voire cancellés jusqu'à devenir illisibles.

AICARD (JEAN), *LES Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; second tirage en janvier 1874.

AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-18, 305 pages, édition enrichie d'une « Invocation à Victor Hugo » datée du 28 mai 1885.

AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, manuscrit autographe, 12 pages ; manuscrit très raturé, d'une lecture difficile ; autobiographie des premières années, sans aucun élément de datation.

AGULHON (Maurice), *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique, Toulon de 1815 à 1851*, Paris, Mouton et C^{ie}, 1970, in-8°, 368 pages ; École des hautes études en sciences sociales, Centre de recherches historiques, collection « Civilisations et Sociétés » n° 18.

JULLIAN (Camille), *Jean Aicard, la Provence et le Félibrige, discours de réception à l'Académie française prononcé le 13*

novembre 1924, Paris, Édouard Champion éditeur, 1925, in-16, 53 pages.

MARTEL (J. Luke), *Jean Aicard et la Provence*, Aix-en-Provence, faculté des lettres, mai 1957, thèse de doctorat d'université, dactylographiée, 209 pages.

LE THÉÂTRE DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Jean Aicard est réputé avoir été un poète provençal prolifique. Il fut aussi un auteur dramatique très fécond depuis ses jeunes années : en effet, la poésie ne nourrissait guère son auteur et un écrivain qui voulait véritablement vivre de sa plume devait aborder le théâtre et le roman qui seuls apportaient la notoriété et l'argent.

Dans cette scabreuse carrière il connut d'immenses succès... mais aussi de sévères échecs... et dut constamment lutter pour imposer ses choix personnels à contre-courant des modes du temps, à savoir un théâtre en vers et prônant une philosophie idéaliste, conformément au précepte classique édicté par Jean de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit, & qu'elle vous inspire des sentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon, & fait de main d'ouvrier. ¹ »

À côté de quelques pièces très célèbres, on voit apparaître, dans la presse et les archives de l'écrivain, des œuvres inconnues, très peu documentées, voire sans ébauches ni manuscrits au net, avec parfois des titres changeants ; certaines ont erré plus de dix ou vingt ans avant de parvenir à la scène, d'autres

¹ LA BRUYÈRE (Jean de), *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, 9/ 1696, chapitre « Des ouvrages de l'esprit », page 26.

n'ont jamais été représentées et/ou publiées : c'est donc le plus grand désordre qui règne dans l'inventaire théâtral de notre écrivain et il est nécessaire d'en dresser un catalogue critique.

Pour établir la chronologie des œuvres, j'ai retenu autant que possible la date d'achèvement de la première version et, à défaut, celle de la première représentation. Mais certaines pièces ont été créées parfois plusieurs années après leur premier achèvement et ont pu faire l'objet de modifications substantielles voire de réécritures partielles.

Deux volumes sortis en avril 1911² regroupent quelques pièces non publiées en leur temps ou dont les rares éditions étaient totalement épuisées : le lecteur qui s'y réfèrera devra tenir compte des remaniements tardifs souvent apportés aux versions originales.

Cet inventaire a retrouvé, au total, soixante-dix œuvres théâtrales dont le genre — comédie, drame, poème dramatique, à-propos — n'est pas toujours précisé, l'auteur préférant indiquer seulement le nombre d'actes. Seules vingt-cinq d'entre elles furent effectivement représentées : treize une seule fois et quatre à deux reprises. Parmi les « succès » : *Au clair de la lune*, cinq représentations ; *Smilis*, dix représentations à Paris, suivies d'autres en province ; *La Légende du cœur*, treize représentations ; *Le Manteau du roi*, vingt représentations ; *Othello*, vingt représentations en 1899, suivies de nombreuses reprises les années suivantes ; et *Le Père Lebonnard*, environ cinq cents représentations en France et à l'étranger.

² AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911.

THÉÂTRE DE JEUNESSE (1866-1872)

Dès ses jeunes années, Jean Aicard fut attiré par le théâtre. Il y débuta, de manière très classique, par des piécettes en un acte à quelques personnages, jamais représentées, simples exercices d'écriture, au mieux destinées à des troupes d'amateurs.

Deux exceptions toutefois : un *Faust* en cinq actes et dix tableaux (1868) ; et la comédie italienne *Au clair de la lune* représentée à Marseille en janvier 1870.

Décembre 1866 — *Le Mot de l'énigme*

Pièce en un acte (six scènes) en vers, à quatre personnages, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, « Manuscrits XI », enveloppe n° 352, manuscrit autographe, belle mise au net, 30 pages, daté à la fin « Toulon. Décembre 1866 ».

AICARD (Jean), « Le mot de l'énigme », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 8-10 et 27-46, première publication.

La première tentative d'écriture théâtrale de Jean Aicard paraît être cet acte en vers. Œuvre d'un jeune écrivain de dix-huit ans, il présente de nombreuses imperfections : on y trouve des vers faux, des expressions empruntées, des passages maladroits. Mais l'étude des caractères est mieux réussie et le poète y développe les prémisses d'une philosophie de la pitié.

Le jeune Marcel, un bâtard adopté, n'a jamais connu l'amour des hommes. Le sacrifice que sont prêts à faire pour lui Mary et Robert lui montre une humanité éprise de pitié : transfiguré par cette révélation, il reprend courage.

L'histoire de Marcel est celle de Jean : orphelin de père, fils d'une mère absente et incapable de le prendre en charge, notre poète connut surtout les internats de Mâcon et de Nîmes. Les retrouvailles avec sa demi-sœur Jacqueline, son « adoption » par Amédée André, grand cœur animé d'une grande pitié, et son admission dans leur campagne des *Lauriers* à partir de l'été 1866 lui procurèrent une famille.

Septembre 1867 — *L'Amour est mort, vive l'Amour !* (ou *Chassé-croisé*, ou *Par monts et par vaux*)

Comédie en un acte (neuf scènes) en vers, à quatre personnages, jamais représentée.

Sous le titre *L'Amour est mort, vive l'amour !* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, « Manuscrits XI », n° 351, manuscrit autographe non daté, 42 pages, belle mise au net.

Sous le titre *Chassé-croisé* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits VI », n° 305, manuscrit autographe, 42 pages, brouillon daté « 1868 » à la première page.

Sous le titre *Par monts et par vaux* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits V », n° 293, manuscrit autographe, 46 pages, belle mise au net.

AICARD (Jean), « L'amour est mort, vive l'amour ! », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 10-11.

Jean Aicard quitta la Capitale à la fin du mois de juillet 1867. L'agitation de Paris, le souci de la composition de ses *Jeunes Croyances* puis un intense labeur universitaire ayant épuisé son énergie, le jeune homme aspirait à un bonheur simple, une vie régulière, au milieu des siens, à la campagne, dans sa « petite patrie » provençale. Après quelques jours à Toulon en compagnie de sa mère et d'Alexandre Mouttet, puis quelques jours à Sainte-Trinide chez le grand-père Jacques et la tante Magdeleine, il rejoignit Amédée et Jacqueline dans leur bastide de La Garde et resta avec eux jusqu'à la fin septembre.

C'est très probablement durant ce séjour qu'il écrivit *L'Amour est mort, vive l'amour !* une comédie en un acte et en vers dont le sujet convenu et une versification parfois relâchée confirment qu'il s'agit là d'un simple « devoir de vacances ».

Un badinage amoureux, faussement désabusé, entre Judith et Gustave d'une part, Alphonse et Marguerite d'autre part, aboutit à deux déclarations d'amour entre ces partenaires, prouvant que le sentiment amoureux est toujours vivace au cœur des jeunes gens.

Mai 1868 — *Faust*

Traduction en vers français du *Faust* de Johann Wolfgang von Goethe, pièce en cinq actes et dix tableaux, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 7, chemise « Jean Aicard & Elzéar Bonnier. *Faust* – traduction en vers », unique manuscrit, 129 pages.

AICARD (Jean), « Faust », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 14-17 et 79-172 ; publié pour la première fois d'après l'unique manuscrit.

Jean Aicard, au début de ses études à Paris, avait décidé, notamment sur les conseils de Léon Laurent-Pichat qui l'invitait à étudier la littérature germanique, de se perfectionner en langue allemande. Ses progrès avaient été rapides et il s'enhardit à réaliser une traduction du *Faust* de Goethe, en collaboration avec Elzéar Bonnier-Ortolan³ : « J'ai entrepris et presque achevé pour ma part une traduction du *Faust* de Goethe, en vers, destinée au théâtre de l'Odéon. Je fais cela en collaboration avec un ami. Je vais la laisser de côté pour jusqu'après mon examen⁴. »

La traduction et la mise en vers étaient achevées au début juin 1868. Elzéar la présenta au comité de lecture de la Comédie-Française qui, dans sa séance du jeudi 13 mai 1869, la reçut « à correction » avec privilège d'une seconde lecture. Cette décision était attendue car la Comédie-Française n'était guère familière des traductions — qui étaient plutôt l'apanage de l'Odéon — et avait, à ce moment-là, un important répertoire en attente. En revanche, les comédiens français accordèrent à l'unanimité aux deux jeunes auteurs leurs entrées libres au Théâtre-Français pendant un an, pour leur marquer leur satisfaction et les encourager à écrire pour la scène.

Faust fut ensuite reçu par le Théâtre des Nations en décembre 1882 mais ne vit pas les feux de la rampe et n'intéressa aucun éditeur.

À la fin du mois de janvier 1890, la presse nationale crut pouvoir annoncer que le comité de la Comédie-Française allait

³ Pour Elzéar Bonnier-Ortolan, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 324-329.

⁴ Lettre autographe signée de Jean Aicard à son grand-père Jacques et à sa tante Madeleine, tout début juin 1868, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n^{os} 125-126. — Pour la date d'achèvement de la traduction, voir *Le Siècle*, 33^e année, n° 12115, vendredi 12 juin 1868, « Nouvelles des théâtres et des arts », page 3, colonne 4.

entendre prochainement le *Faust* de Jean Aicard et Pierre Elzéar, reçu depuis longtemps à seconde lecture... mais la nouvelle fit long feu.

Automne 1868 — *Au clair de la lune*

Comédie en un acte (onze scènes) en vers, à six personnages, précédée du prologue « La Comédie italienne » et créée à Marseille, sur le théâtre du Gymnase, le mardi 18 janvier 1870.

AICARD (Jean), *Au clair de la lune*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1870, in-16, 42 pages ; achevé d'imprimer le 10 janvier 1870.

AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911, in-16°, volume II, pages 3-42.

AICARD (Jean), « Au clair de la lune », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 11-14 et 47-77.

Jean Aicard retrouva la Capitale vers la mi-novembre 1867 et reprit le chemin de la faculté pour y préparer l'examen de bachelier en droit sanctionnant la deuxième année d'études. Le jeune homme ne parvenait pas à s'intéresser à cette matière et sa production littéraire de cette époque révèle qu'il était dévoré par le besoin d'écrire : à la mi-août 1868 il renonça et revint à La Garde.

Il se promettait d'agréables vacances... mais la maladie perturba ses projets : il avait contracté une « petite vérole » (*variola minor*) des moins bénignes, maladie infectieuse se traduisant par des éruptions pustuleuses laissant la peau toute grêlée. Les messieurs n'avaient alors d'autre ressource que le port de la barbe pour dissimuler les cicatrices résiduelles visibles sur le visage.

Le poète mit à contribution son inactivité forcée pour poursuivre son œuvre littéraire. Sa découverte de la *comedia del arte* italienne lui donna l'idée d'une aventure entre ses principaux personnages : le naïf Pierrot, la rusée Colombine et le perfide Arlequin.

Le livret fut remis au directeur du théâtre du Gymnase, à Marseille à l'été 1869 : « Si nous sommes bien informé, le jeune écrivain, qui ne perd pas son temps, aurait fait remettre à M. Bellevant, directeur du Gymnase, un acte en vers intitulé : *Au clair de la lune*. Nous souhaitons que l'habile directeur du Gymnase fasse un accueil favorable à notre compatriote, et nous procure au plus tôt le plaisir d'applaudir sa fine et spirituelle comédie.⁵ »

La première marseillaise ayant connu un franc succès, la direction accorda quatre reprises les jeudi 20, samedi 22, lundi 24 et mercredi 26 janvier. La pièce réapparut en diverses occasions, notamment au *Casino* de Berne en février 1911, ou au théâtre de Neuchâtel les mercredi 24 et vendredi 26 février 1915⁶.

Pierrot et Colombine dînent de bon appétit lorsqu'ils sont interrompus par Arlequin affamé ; en entrant, celui-ci expulse Pierrot dans la nuit froide. Arlequin lutine Colombine et se déguise en Pierrot : quand celui-ci revient avec le guet pour faire expulser son rival, il se trouve face à son sosie ! Pour se venger, Pierrot se déguise en médecin et fait avaler à Arlequin un puissant laxatif. L'usurpateur doit s'enfuir et Colombine déclare,

⁵ *Le Sémaphore de Marseille*, 42^e année, n° 12.741, mardi 31 août 1869, « Chronique locale », page 2, colonne 2.

⁶ *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois [L'Express]*, 177^e année, n° 43, samedi 20 février 1915, page 1 ; et n° 49, samedi 27 février 1915, « Neuchâtel », page 6, colonne 3.

d'un ton câlin, à son Pierrot : « C'est toi que j'embrassais dans cet Arlequin blanc ! »

La comédie est divisée en onze scènes courtes : la brièveté des dialogues et les changements rapides de personnages donnent à l'ensemble un ton primesautier, même si ce poème évoque de manière triste l'homme bon victime de son honnêteté et de sa confiance naïve.

Printemps 1869 — *Le Pierrot de cristal (ou Un Voyage à Cythère ou Pierrot fragile)*

Comédie en un acte (onze scènes) en vers, à trois personnages, représentée seulement en 1903.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 2, manuscrit, 38 pages, copie de l'agence dramatique Leduc portant l'adresse de Jean Aicard au numéro 40 de la rue du Luxembourg : il s'agit donc de la version réalisée pour les représentations de 1903 et légèrement modifiée au moment des répétitions.

AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911, volume II, pages 81-117 ; cette édition apporte des modifications substantielles, notamment de larges coupures dans le texte.

AICARD (Jean), « *Le Pierrot de cristal* », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 17-18 et 179-211 ; publication d'après la copie de l'agence Leduc.

Cette comédie, primitivement intitulée *Pierrot fragile*, fut reçue par le Vaudeville⁷ en août 1869, mais n'y obtint pas de

⁷ Voir *Le Figaro*, 16^e année, 3^e série, n° 233, dimanche 22 août 1869, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 5. Information reprise par *Le Gaulois*, 2^e

représentation ; répétée pendant plusieurs semaines « vers 1875 » par Léonide Leblanc et Coquelin cadet qui devaient la jouer à Chartres, elle sombra dans l'oubli.

Elle fut finalement représentée pour la première fois le 21 février 1903 dans une soirée de l'École normale supérieure, avec une musique de Camille Saint-Saëns pour la barcarolle finale.

L'auteur exploite de nouveau les relations amoureuses de Pierrot, Colombine et Arlequin : déguisé en médecin, Arlequin persuade Pierrot qu'il est en cristal ; de crainte de se briser, Pierrot repousse Colombine qui se précipitait pour l'embrasser ; blessée de ce refus, Colombine bastonne Pierrot pour lui montrer qu'il n'est pas de verre et file avec Arlequin en chantant la délicieuse barcarolle *Vogue, vogue la galère* !

126

Août 1869 — *Pygmalion*

Poème dramatique en un acte (quatre scènes⁸) en vers, à quatre personnages et un chœur de jeunes filles dans la coulisse, précédée d'un court prologue en vers, jamais représenté.

AICARD (Jean), *Pygmalion, poème dramatique en un acte*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-juin 1872, in-16, 30 pages ; précédé d'un sonnet « Au lecteur » composé en 1872 pour paraître dans l'édition.

AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911, volume II, pages 43-70.

année, n° 414, lundi 23 août 1869, « Bruits de coulisses », page 3, colonne 5 ; *Le Rappel*, n° 97, lundi 23 août 1869, « Derrière la toile », page 3, colonne 4... et la presse régionale.

⁸ Les trois premières scènes sont très courtes et la pièce est composée, aux quatre cinquièmes, de la seule scène IV.

AICARD (Jean), « Pygmalion », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 19-20 et 213-232.

La mention « Sainte-Trinide, en Provence, août 1869 » signale que c'est chez le grand-père Jacques, en cet été 1869, que Jean Aicard acheva ce « poème dramatique » en un acte et en vers, tout aussi bien conçu pour la seule lecture. La lettre écrite le mardi 9 novembre 1869 par Gustave Pradelle⁹, qui déclare « Il me tarde joliment, comme tu penses, de connaître *Pygmalion* », confirme la date d'écriture.

L'auteur lut son œuvre le mercredi 6 avril 1870 lors d'une séance de l'académie du Var, puis dans une soirée des Vilains Bonshommes le samedi 2 décembre 1871.

La pièce n'a jamais été jouée, — on peut lire, çà et là, qu'elle aurait été créée à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, ce qui est faux, — mais a été publiée et bien accueillie par la critique.

127

Jean Aicard a intitulé cet acte du nom d'un sculpteur chypriote dont Ovide popularisa la légende dans ses *Métamorphoses* : Pygmalion, révolté par l'inconduite des Propétides, — prostituées et sorcières qui sacrifiaient leurs hôtes et les dévoraient ! — se voue alors au célibat... et devient amoureux d'une statue en ivoire, ouvrage de ses mains. Il la nomme *Galathée*, la revêt d'habits somptueux et de riches parures. Aphrodite donne vie à Galathée et Pygmalion peut alors l'épouser.

L'auteur n'a pas transposé dans sa pièce toute l'histoire légendaire telle que de nombreux artistes l'ont illustrée. Il n'a repris que l'idée de l'amour d'un artiste pour son œuvre : un sculpteur s'est donc épris de la statue qu'il a façonnée et qu'il

⁹ Lettre autographe signée de six pages conservée aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 76.

assimile à l'Art mais sa femme revient et arrache le statuaire à son rêve. L'artiste la découvre alors vivante et palpitante et peut lui déclarer : « Je t'aime, car c'est toi l'âme de la Beauté ! »

« Le sujet en est la surprise éternelle dont la beauté plastique nous enveloppe parfois, nous dérobant soudain le mouvement et la vie, et nous abîmant dans la stérile contemplation des formes, qui ne sont qu'une harmonie vaine, arrachées au tourbillon rythmique des choses.¹⁰ » Le poète évoque la lutte « entre l'art et la vie, entre le marbre et la chair, entre l'idéal et la réalité¹¹ », comme il l'explique dans le sonnet « Au lecteur » rajouté en tête de la pièce pour l'édition de 1872.

Fin 1869 — *Le Labyrinthe*

Un acte (dix-huit scènes) en prose, à quatre personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 16, très belle mise au net, 36 pages, réalisée par une agence dramatique, avec quelques indications de mise en scène et des corrections autographes à la plume ou au crayon. Le manuscrit est daté à la fin « (1869) année où j'ai paru dans la *Revue nationale* ».

AICARD (Jean), « Le labyrinthe », *Aicardiana*, 2^e série, n°s 22-23, fascicule 2, 15 septembre et 15 décembre 2017, pages 103-132 ; publication d'après l'unique manuscrit. — Voir également *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, page 20.

¹⁰ *L'Opinion nationale*, 14^e année, n° 160, mardi 11 juin 1872, « La semaine fantaisiste », page 2, colonne 5.

¹¹ *Le Rappel*, n° 839, jeudi 13 juin 1872, « Les on-dit », page 2, colonne 5.

Son séjour en Provence s'étant prolongé, c'est probablement dans le dernier trimestre de l'année 1869 que Jean Aicard acheva cet ouvrage.

Jeanne, jeune veuve vivant chez son père, est courtisée par Mario et son jeune camarade Laurent. L'argument très convenu — ici, la déclaration d'amour — est traité selon un scénario tout aussi convenu — la méprise, ou l'incompréhension. Ce schéma, qui paraîtrait aujourd'hui très suranné, était alors très prisé.

Fin 1871 — *Il Ridotto* (« la salle privée »)

Un acte en prose, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, n° 191, manuscrit autographe, brouillon.

Après les événements dramatiques de la guerre contre l'Allemagne puis de la Commune de Paris, Jean Aicard ne retrouva la Capitale que dans la seconde quinzaine du mois de novembre 1871. Il travaillait alors pour le théâtre : « Je me suis mis au travail ce matin. Les théâtres manquent de pièces et je me hâte d'écrire en vers mon acte en prose *il Ridotto*, pour le français — je vais m'y mettre d'arrache-pied.¹² »

Été 1872 — *Les Épreuves amoureuses*

Comédie inédite et jamais représentée.

¹² Extrait d'une lettre autographe à Amédée André, écrite à la fin du mois de novembre 1871 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

Dans une lettre à Amédée André, datable dimanche 24 juin 1872, Jean Aicard écrit : « je voudrais achever ma Comédie *Les Épreuves amoureuses* dont un tiers est fait ».



On peut rattacher à cette première période quelques piécettes en un acte non datées et réduites à des ébauches, exploitant toujours le thème des amours impossibles ou contrariées :

Non daté — *L'Enfant*

Pièce en un acte en prose, à cinq personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier XVIII, manuscrit autographe, ébauche de la scène première, texte incomplet.

130

Non daté — *Le Miroir*

Un acte en vers, à quatre personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier XVIII, manuscrit autographe, 1 page, début de la scène première.

Non daté — *Rival de Mozart*

Un acte (trois scènes), jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, n° 394, manuscrit autographe, 9 pages, scénario.

En Italie, dans une cour princière, le maître des lieux veut faire entendre un enfant prodige jouant du clavecin et chantant. La jeune Carina aime le jeune Blasio, mais le prince veut

la marier à San Cervolo, un lourd capitaine. L'enfant propose aux deux prétendants de jouer un trio : Blasio y est charmant, l'enfant exquis et San Cervolo ridicule. En quittant le château, l'enfant regrette de ne pas être en âge d'aimer Carina...



En 1872, alors qu'il était âgé de vingt-quatre ans, Jean Aicard n'avait pas encore percé au théâtre : d'un côté, il était trop jeune pour produire des œuvres de maturité ; d'un autre côté, le choix des sujets et le parti pris d'une écriture totalement versifiée éloignaient le jeune auteur des attentes du public et décourageaient les directeurs soucieux de la pérennité de leurs entreprises !

LES PREMIERS SUCCÈS (de 1873 à 1883)

131

Dans la Capitale, c'est la Comédie-Française qui offrit à Jean Aicard ses premières représentations et ses premiers succès scéniques, principalement par la commande d'à-propos de circonstance. Ces courtes interventions à un seul personnage, dédaignées par les auteurs reconnus, étaient généralement le lot de débutants, trop heureux d'accéder à la scène et d'y voir leur nom cité. Notre poète excella dans ce genre très particulier, y trouvant toujours la note juste, soit humoristique soit intimiste, et se fit ainsi apprécier de la première scène parisienne.

Profitant de cette petite notoriété, il tenta l'écriture d'une vraie pièce avec son *Othello* (1878), unanimement encensé, mais qui avait le défaut d'être une traduction : or, la Comédie-Française n'interprétait pas les adaptations d'œuvres étrangères, qui étaient le lot du théâtre de l'Odéon.

Quant à ses pièces en un acte, il obtint seulement deux représentations de la Comédie-Française pour son pour *William Davenant* (1879 et 1882), deux représentations privées de *L'Épreuve galante* (1881) et deux représentations données par des troupes d'amateurs de *L'Amour gelé*, la première à la Porte-Saint-Martin en 1881 et la seconde au Théâtre des Nations en 1882.

Janvier 1873 — *Mascarille*

À-propos en vers dit par Constant Coquelin l'aîné le mercredi 15 janvier 1873 sur le théâtre de la Comédie-Française pour le 251^e anniversaire de la naissance de Molière.

AICARD (Jean), *Mascarille*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, fin janvier 1873, in-16, 16 pages.

AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911, volume II, pages 71-80.

AICARD (Jean), « Mascarille », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 22-23 et 233-237.

Ce court monologue, délicieux d'invention et d'écriture, séduisit tant le public qu'il fut repris par le même théâtre pour la fête du 15 janvier 1874.

Il met en scène le valet Mascarille qui arrive tout essoufflé de l'Olympe et raconte que Jupiter a fait jouer l'*Amphitryon* de Molière par les dieux interprétant eux-mêmes leur propre rôle.

Fin 1873 — *Le Baiser de la reine*

Comédie en un acte (dix-neuf scènes) et en vers, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n°s 13 et 14, ébauches ; et n° 12, très belle mise au net réalisée par une agence dramatique, 68 pages, sans corrections.

AICARD (Jean), « Le baiser de la reine », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 23-24 et 239-292 ; première publication d'après l'unique manuscrit.

Pièce déjà achevée et déposée à la Comédie-Française en janvier 1874¹³ et admise à la lecture dans la séance du 14 avril 1874.

L'histoire se passe au Portugal, à la fin du XVI^e siècle.

21 octobre 1874 — *Pris au piège (ou Le Blocus)*

Pièce en un acte (quatre scènes) en prose, à trois personnages, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n°s 5 et 6, belle mise au net autographe, sans corrections, 26 pages, datée à la fin « La Garde 21 Octobre 1874 ».

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, « Manuscrits IX », n° 333, manuscrit autographe non daté, 26 pages, portant diverses corrections et le titre alternatif *Le Blocus*.

AICARD (Jean), « Pris au piège », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 24 et 293-314 ; publié pour la première fois.

¹³ Cf. la lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, datée « Toulon 12 février [1874] », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1512. En marge de la page 3 : « Écrivez-moi bien vite au sujet du *baiser de la reine*. Qu'en dit Coquelin ? »

Pris au piège évoque le badinage amoureux de deux amis d'enfance qui se retrouvent après quelques années de séparation.

Novembre 1876 — *Othello, le More de Venise*

Traduction de William Shakespeare, drame en vers en cinq actes et huit tableaux (dans la version publiée en 1881).

AICARD (Jean), *Othello*, 1/ Paris, Georges Charpentier éditeur, décembre 1881, in-18, XXII-183 pages. 2/ Paris, Ernest Flammarion éditeur, début mars 1899, in-8°, XXXII-200 pages.

AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911, volume I, pages 77-344 (aux pages 79-80 : dédicace à Mounet-Sully, vers écrits en 1897 ; pages 90-104 : préface écrite en 1881 ; pages 105-130 : notes écrites en 1899 ; pages 131-344 : drame en vers en cinq actes et huit tableaux). Note pour cette édition : « Certaines scènes ont été abrégées. D'autres, qu'on avait cru devoir écarter, ont été reprises à Shakespeare. Toutes ont été revues et corrigées d'après le texte anglais. C'est ici, à proprement parler, un ouvrage nouveau. »

Jean Aicard entreprit la traduction de l'*Othello* de Shakespeare et l'acheva en novembre 1876¹⁴ ; le cinquième acte fut joué sur le théâtre de la Comédie-Française le 28 février 1878 par Sarah Bernhardt et Mounet-Sully lors de la représentation d'adieu de Bressant.

L'auteur lut sa pièce au château de Saint-Estève (Bouches-du-Rhône) en octobre 1881 puis, le dimanche 13 novembre sui-

¹⁴ Cf. la lettre autographe signée de François Dol à Jean Aicard du mardi 14 novembre 1876 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance).

vant, dans les salons de Juliette Adam à Paris et enfin, quelques jours après, au Cercle artistique de Marseille... Malgré cette publicité, malgré les interventions réitérées du critique Francisque Sarcey auprès du directeur Émile Perrin, la Comédie-Française ne produisit pas *Othello*.

Désespérant d'être enfin joué, Jean Aicard fit publier sa traduction en décembre 1881.

L'œuvre oubliée dans les archives de la Comédie-Française en ressortit à diverses reprises, sans davantage de succès.

Le comité de lecture de la Comédie-Française reçut *Othello* à l'unanimité le jeudi 19 décembre 1895 mais il fallut attendre le 27 février 1899 pour que la pièce attendue depuis plus de vingt ans, — lue aux acteurs le 29 novembre 1898 et à laquelle l'auteur avait, entre temps, apporté d'importantes modifications, — fût présentée au public par la troupe de la Comédie-Française dans une version considérablement remaniée, sous la forme d'un drame en cinq actes et sept tableaux en vers ; elle obtint un succès considérable — vingt représentations, du 27 février au 14 avril 1899 — et eut plusieurs reprises au cours des années suivantes.

Février 1878 — *Les Adieux de Bressant*

À-propos en vers dit par Constant Coquelin l'aîné le 27 février 1878 lors de la représentation d'adieux de Prosper Bressant.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, n° 492, manuscrit autographe, brouillon, 6 pages.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, n° 314, manuscrit non autographe au net, 6 pages.

Le Figaro, 24^e année, 3^e série, n° 59, jeudi 28 février 1878, « Premières représentations », page 3, colonne 2.

Le Monde illustré, 22^e année, n° 1093, samedi 9 mars 1878, page 170 colonne 3 et page 171 colonne 1.

AICARD (Jean), *Théâtre*, avril 1911, volume II, pages 157-162.

Né en 1815, nommé 276^e sociétaire de la Comédie-Française en 1854, l'acteur Prosper Bressant ne put être présent à sa représentation d'adieux en raison de problèmes de santé.

Jean Aicard imagine le discours que l'acteur absent aurait pu faire à ses collègues et à son public.

Juin 1878 – À Corneille

Stances en vers dites par l'acteur Henri-Polydore Maubant sur le théâtre de la Comédie-Française, le 6 juin 1878 à l'occasion de l'anniversaire de Pierre Corneille.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, n° 397, manuscrit autographe, 1 page.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, n° 492, deux manuscrits autographes, 1+2 pages.

La République française, 8^e année, n° 2390, vendredi 7 juin 1878, « Chronique », page 3, colonne 2.

Le Monde illustré, 22^e année, n° 1106, samedi 8 juin 1878, page 370, colonne 2.

Le Français, 11^e année, n° 158, lundi 10 juin 1878, « Feuilleton. Théâtres », page 1, colonne 4.

AICARD (Jean), *Théâtre*, 1911, volume II, pages 163-166.

Ce très court à-propos célèbre simplement le grand tragédien.

Janvier 1879 – Prologue pour l'inauguration du théâtre de Monte-Carlo

Prologue en vers dit par Sarah Bernhardt lors de la soirée d'inauguration du nouveau théâtre de Monte-Carlo le samedi 25 janvier 1879.

AICARD (Jean), « Prologue », *Le Figaro*, 25^e année, n° 26, dimanche 26 janvier 1879, page 1, colonnes 4-5.

Le Monde illustré, 23^e année, n° 1142, samedi 15 février 1879, pages 103 et 106.

AICARD (Jean), « Prologue », *Aicardiana*, 2^e série, n° 17, 15 juin 2016, pages 62-69.

Jusqu'en 1878, le Casino de Monte-Carlo eut une belle salle des fêtes, de trente mètres de long sur douze de large, dont une plus grande ville se serait volontiers contentée. Mais la direction décida, en avril, de la remplacer par un véritable théâtre, pouvant donner le répertoire lyrique, et dont la réalisation fut confiée à Charles Garnier, tout auréolé de la récente réussite du bel Opéra parisien inauguré le 5 janvier 1875 : à la fin octobre, l'ancienne salle avait été démolie, le gros œuvre était réalisé et le bâtiment fut confié aux artistes chargés de son aménagement intérieur et de sa décoration. Les autorités, qui avaient voulu une séance d'inauguration magnifique, firent notamment appel à Sarah Bernhardt, l'étoile de la Comédie-Française : elle suggéra l'idée d'un prologue et en confia l'écriture à Jean Aicard.

Une déesse endormie sur un rocher depuis des siècles se réveille lentement et prend conscience d'elle-même par degrés, se rappelant qu'elle habitait l'antique Délos. Elle découvre peu à peu la salle magnifique, les décorations ; elle voit, peints sur les murs, des danseurs, des musiciens, des acteurs, des divinités... et comprend que c'est un théâtre !

Février 1879 — *Les Modernes (ou L'Expérience)*

Projet d'une pièce en trois actes, à six personnages, jamais représentée.

Les pièces peu exploitables conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier XVIII, manuscrits autographes, 6 pages, datées « Paris. 11 février 1879 », paraissent contenir deux esquisses.

Mai 1879 — *L'Avocat de Venise*

Comédie en un acte (six scènes) et en vers, à trois personnages, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits VII », n° 309, manuscrit autographe, 44 pages, brouillon.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, n° 192, belle copie de l'agence Henri Compère, 42 pages, sans corrections ni modifications.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, « Manuscrits IX », n° 334, belle mise au net par une agence dramatique, 38 pages, un peu raturée.

À l'occasion du voyage de la Comédie-Française à Londres, Sarah Bernhardt, outre sa participation aux représentations de la troupe, avait aussi apporté son programme personnel. Elle avait notamment commandé à notre écrivain une piécette en un acte à jouer chez l'habitant dans des soirées mondaines : « De plus il met la dernière main à une comédie en un acte, en vers, que Mlle Sarah Bernhardt lui a demandée pour les soirées

et les concerts particuliers auxquels elle prendra part. Cette comédie, intitulée : *l'Avocat de Venise*, sera jouée par l'éminente tragédienne et par M. Febvre.¹⁵ » Finalement, *L'Avocat de Venise* ne fut pas interprété, le directeur de la troupe étant contrarié par ce qui pouvait passer pour une concurrence.

La pièce réapparut en 1886 : « — Devant les mêmes personnes qui, il y a huit mois, avaient entendu la lecture du *Père Lebonnard*, reçu depuis à la Comédie-Française, M. Jean Aicard vient de lire chez Alphonse Karr, à Maison-Close, un acte en vers, *l'Avocat de Venise*, qu'il a écrit au soleil de Saint-Raphaël.¹⁶ »

L'Avocat de Venise réunit le bien-nommé comte Arrivabene, avocat à Venise ; la marquise, Parisienne en voyage ; et Berthe, femme de chambre de la marquise. La scène se passe à Venise, dans un salon du palais Mocenigo. L'avocat est chargé d'annoncer à la marquise qu'à la suite d'un crack récent elle est totalement ruinée. Mais, dès qu'il la voit, il en tombe amoureux et, le malheur annoncé, les deux amants décident de se marier.

Le sujet, fort mince, n'avait pour seul but que de fournir un agréable badinage mondain destiné à égayer les convives d'une soirée en faisant surtout valoir le talent scénique de Sarah Bernhardt. Et la pièce manifeste l'amour du poète pour la cité des Doges et ses gondoles.

Mai 1879 — *Molière à Shakespeare. Prologue en vers*

¹⁵ *La Presse*, 44^e année, n° 129, vendredi 9 mai 1879, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 2. Information reprise par la presse nationale et les journaux marseillais.

¹⁶ *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 348, mardi 21 décembre 1886, « Bulletin théâtral », page 5, colonne 6. — Cet état intermédiaire se trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits VI », n° 304, daté à la fin « Saint-Raphaël X^{bre} 1886 ».

with a literal translation. La Comédie-Française à Londres

Prologue en vers dit par M. Got le lundi 2 juin 1879, au *Gaiety-Theater* de Londres, pour l'inauguration des représentations de la Comédie-Française.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361, autographes, 2 + 4 pages.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 21, n° 55, magnifique calligraphie non autographe sans aucune rature, 6 pages, poème en français.

Ce prologue parut d'abord en français dans deux journaux britanniques publiés à Londres :

— *Le Courrier de Londres, journal quotidien*, n° 25, mercredi 4 juin 1879, pages 1-2 ;

— *Le Courrier de l'Europe. Écho du continent*, 40^e année, n° 2048, samedi 7 juin 1879, pages 367 et 368.

Publié la même année à Paris dans une version bilingue : Paris, imprimerie de Damase Jouaust, 1879, in-8°, 20 pages ; texte anglais sur les pages paires et texte français en regard sur les pages impaires.

AICARD (Jean), *Théâtre*, 1911, volume I, pages 1-15, version bilingue.

AICARD (Jean), « Molière à Shakespeare », *Aicardiana*, 2^e série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 131-132 et 141-150.

En juin-juillet 1879, la Comédie-Française, chassée de son théâtre par la réfection du plafond de la salle, s'en fut représenter à Londres. Notre écrivain était du voyage.

Dès le début de l'année 1879, Jean Aicard avait été désigné pour fournir l'à-propos de circonstance voulu par les traditions

théâtrales : « M. Jean Aicard prépare un prologue intitulé *Molière à Shakespeare*, que M. Émile Perrin lui a demandé pour l'ouverture des représentations de la Comédie-Française à Londres¹⁷. » Le jeune auteur acheva ce texte au début du mois de mai¹⁸ et, dans sa lettre du vendredi 9 mai à son père, Jacqueline put lui annoncer : « Son Prologue est corrigé et accepté¹⁹ ».

Le lundi 2 juin, la première représentation de la Comédie-Française à Londres débuta par le prologue de Jean Aicard célébrant Molière et Shakespeare sur fond d'amitié franco-britannique : magnifiquement déclamé par Got, entre les bustes de Molière et de Shakespeare, en présence des acteurs en habits de scène, le prologue fut accueilli avec le plus grand empressement²⁰ et donna le ton de cette première, fort applaudie²¹. Les

¹⁷ *Le Figaro*, 25^e année, 3^e série, n° 27, lundi 27 janvier 1879, page 4, colonne 1. — Information reprise par les principaux titres de la presse parisienne.

¹⁸ *Le Petit Journal*, 17^e année, n° 5977, jeudi 8 mai 1879, « Revue des théâtres », page 3, colonne 3 : « M. Jean Aicard vient de terminer le prologue en vers que Got, en qualité de doyen des sociétaires de la Comédie-Française, récitera le jour de l'inauguration des représentations à Londres, le 2 juin. »

¹⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 423-424. Lettre écrite le vendredi 9 mai 1879 dans l'après-midi, Jacqueline étant arrivée à Paris le matin même par le train rapide de 10 heures.

²⁰ « Le Prologue de Jean s'est donc dit hier au soir, avec un succès immense. — tu verras les détails dans ton journal de demain. — Jean est content... » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 445-446, lettre écrite le mardi 3 juin 1879). — Voir aussi *Le Temps*, 19^e année, n° 6618, mercredi 4 juin 1879, page 3, colonne 6 : « M. Got s'avance vers la rampe et dit avec émotion les vers de M. Aicard, qui ont provoqué un grand enthousiasme » et les principaux titres de la presse française nationale. — Ce prologue fut également lu par l'avocat Victor Piétra à ses amis de l'académie du Var dans leur réunion du 4 juin 1879.

²¹ Avant son départ pour Londres Jean Aicard avait fait imprimer à Paris le prologue *Molière à Shakespeare* : « Jean vient de sortir avec M^r [illisible]

spectateurs avaient pu acquérir, à l'entrée du théâtre, la plaquette proposant la traduction anglaise en regard du poème français : il leur fut donc facile de suivre la déclamation et d'en goûter toutes les subtilités.

Dans ce poème, l'auteur fait valoir le génie propre de chacun de ces deux grands écrivains et achève sur une note plus patriotique :

Au-dessus de tous les royaumes de la Terre,
Par-dessus nos Drapeaux s'étend un seul azur,
Un seul éther, un seul espace toujours pur ;
Et ce ciel bleu, qui sans frontières se déploie,
C'est l'IDÉAL, c'est l'ART. — lumière, azur et joie, —
L'ART, le pays commun des esprits délivrés,
Où l'amour parle mieux dans les rythmes sacrés,
Où les plus grands sont ceux que la Justice inspire,
Où MOLIERE sourit, dans la gloire, à SHAKSPEARE !

142

pour aller chez Jouaust l'imprimeur, pour l'impression de son Prologue. — il le fait imprimer à ses frais ; il dit que cela lui rendra plus comme cela » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 437-438, lettre écrite le samedi 17 mai 1879). Il le céda ensuite au théâtre londonien : « Je t'ai dit, n'est-ce pas, qu'il a vendu son prologue au directeur de Londres, à raison de 500 fr. les deux mille exemplaires. — en plus, il en a cent exemplaires, sur papier de Hollande, qu'il a vendus à un libraire, place du Théâtre-français, à 2 fr. 50 l'exemplaire, il s'en est réservé 50, pour donner. » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 443-444, lettre écrite le mercredi 28 mai 1879 au matin). — Il distribua des exemplaires aux journalistes présents car plusieurs périodiques français et anglais publièrent le prologue en entier : *La France*, mercredi 4 juin 1879 ; *L'Événement*, mercredi 4 juin 1879 ; *Le Moniteur de la mode*, juin 1879, page 268 ; *Le Courrier de Londres*, n^o 25, mercredi 4 juin 1879, page 1, colonnes 2-4 et page 2, colonne 1 ; *Le Gaulois*, 11^e année, n^o 3874, jeudi 5 juin 1879, page 1 colonne 6 et page 2 colonnes 1-3 ; *Le Courrier de l'Europe. Écho du continent*, 40^e année, n^o 2048, samedi 7 juin 1879, page 367, colonnes 2-3 et page 368 colonne 1.

Juin 1879 — William Davenant

Pièce en un acte (quatorze scènes) en vers, à huit personnages, créée à Londres le samedi 12 juillet 1879, dans la soirée d'adieux des acteurs français.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n^o 213, beau manuscrit, 31 pages, version anglaise.

AICARD (Jean), « William Davenant », *Les Annales politiques et littéraires*, n^o 1405, 29 mai 1910, in-folio, pages 532-538.

AICARD (Jean), *Théâtre*, 1911, volume I, pages 17-76.

AICARD (Jean), « William Davenant », *Aicardiana*, 2^e série, n^o 19, 15 décembre 2016, pages 133-137 et 153-216.

Je trouve la première mention de *William Davenant* dans la lettre de Jacqueline à son père datée du vendredi 9 mai 1879 : « Quant à William, il l'a relu hier à Perrin, qui lui a indiqué des choses à ajouter, moyennant lesquelles il lui promet de le jouer ; mais une fois Perrin satisfait, il faut qu'il fasse sa lecture au Comité. Il n'est pas sûr que William se jouera à Londres ; en ce cas, ce serait à Paris. »

La correspondance de Jean et Jacqueline à Amédée André permet de suivre l'achèvement du travail : « Jean a travaillé à William ce matin ²² » ; « Jean est resté toute la journée à travailler à son William ²³ » ; « Aujourd'hui, Jean a encore travail-

²² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 427-428, lettre écrite de Paris le dimanche 11 mai 1879.

²³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 429-430, lettre écrite le lundi 12 mai 1879.

143

lé toute la journée et il a terminé William²⁴ » ; « il vient de lire son William à M^r Perrin, et il paraît décidé maintenant qu'on le jouera à Londres ; mais il y a encore des corrections à faire. [...] C'est Sarah Bernhardt qui jouera *William* ; Got l'Aubergiste.²⁵ » ; « Il est absorbé par ses corrections à William. En ce moment il travaille à la dernière scène. — que Perrin, — je te l'ai dit — n'a pas encore trouvée à son goût. [...] pour les répétitions de William qui se jouerait le 15 Juillet²⁶. » ; « le dernier mot n'est pas encore bien donné au sujet de William car il faut maintenant la lecture devant le comité. Ce matin, il a été lire à Got, qui lui demande encore un changement !²⁷ » ; « Quant à William, il ne se donnera, paraît-il que le dernier jour²⁸ ».

Le lundi 16 juin, les membres du Comité, réunis à l'hôtel de Brunswick autour de leur directeur Émile Perrin²⁹ entendirent la première lecture de *William*. La pièce écrite à La Garde avait été totalement reprise par l'auteur : « Tu ne reconnaîtras plus sa pièce — Elle est changée de fond en comble, depuis que tu l'as

²⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 431-432, lettre écrite le mardi 13 mai 1879 en fin d'après-midi.

²⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 435-436, lettre écrite le vendredi 16 mai 1879.

²⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 439-440, lettre écrite le mardi 20 mai 1879

²⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 441-442, lettre écrite le samedi 24 mai 1879.

²⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 443-444, lettre écrite le mercredi 28 mai 1879.

²⁹ Lors du départ de la troupe de Paris, Émile Perrin n'avait pu s'embarquer avec ses acteurs car son épouse était alors très souffrante... si souffrante qu'elle décéda le lundi 2 juin. Le directeur ne put donc rejoindre son personnel à Londres qu'avec plusieurs jours de retard.

entendu à la Garde le père Davenant n'est plus un bonhomme ridicule qui a été trompé par sa femme, mais un brave homme philosophe qui aime le fils de Shakespeare. Tu verras ! Got en a la larme à l'œil. Reste à voir si l'effet sera aussi bon sur le public. je l'espère bien³⁰. » Les acteurs furent bouleversés par cette légende et la pièce aussitôt adoptée pour clore les représentations : « Jean vient de faire sa lecture au comité du Théâtre français et il a été reçu à *l'unanimité*. M^r Perrin l'a embrassé et lui a dit : je vous ai conduit jusques là par la main, comme un brave enfant que vous êtes³¹ ». Au cours de cette réunion, on décida que le titre primitif, *Le Fils de Shakespeare*, serait changé en *William Davenant*³².

Mais, début juillet, Sarah Bernhardt, par on ne sait top quel caprice, rendit le rôle et se retira. Le directeur, M. Perrin, revenu à Paris pour surveiller les travaux de son théâtre, la remplaça par une jeune actrice, M^{lle} Adeline Dudlay, qui avait obtenu la faveur du public anglais.

La dernière représentation, le samedi 12 juillet, s'acheva avec *William Davenant* qui obtint un grand succès : « Les artistes de la Comédie Française viennent de faire leurs adieux au public anglais. — L'enthousiasme a été grand. La pièce de Jean Aicard, *Davenant*, a valu, en outre d'une ovation à l'auteur, deux rappels pour Mlle Dudlay, très remarquable dans le tra-

³⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 457-458, lettre écrite le lundi 16 juin 1879 après la lecture au Comité.

³¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n^{os} 457-458, lettre écrite le lundi 16 juin 1879 après la lecture au Comité. — La nouvelle fut aussitôt annoncée par *La Presse*, n^o 170, vendredi 20 juin 1879, page 4, colonne 2.

³² Information extraite d'un périodique non identifié : voir les coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n^o 37 « *William Davenant* à Londres », pièce n^o 18.

vesti du fils de Shakespeare, et pour Got³³. » Au cours de la longue scène x, l'actrice chanta la ballade « Loin de moi ta lèvre qui ment », sur une mélodie de Jules Massenet³⁴, composée probablement *in extremis*...

William Davenant devait être donné au public français durant les premiers jours de la reprise des représentations à Paris dans la salle rénovée... Il fallut toutefois attendre le dimanche 23 avril 1882 pour que l'œuvre parût à nouveau sur la scène, pour une unique représentation : quelques acteurs de la Comédie-Française, notamment Edmond Got et Adeline Dudlay, la jouèrent sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin dans une séance donnée au bénéfice de la société de l'Union de la jeunesse.

Joué à Plainpalais (Suisse) le 18 mars 1911³⁵.

William Davenant donnera, quelques années plus tard, à Jean Aicard, l'idée de son *Père Lebonnard*, les deux pièces se terminant par le même vers : « Par de grandes douleurs, je suis resté son père ».

Cette comédie développe une légende populaire en Angleterre qui veut que William Davenant, célèbre poète et dramaturge anglais, ait été le fils naturel de Shakespeare : John D'Avenant

³³ *L'Événement*, 8^e année, n° 2655, lundi 14 juillet 1879, « Courrier des théâtres », page 4, colonnes 2-3.

³⁴ Cette mélodie a été publiée à diverses reprises : *Songs of Massenet*, english version by Eugène Oudin, New York, G. Schirmer, 1888, in-4°, 92 pages ; voir volume 2, mezzo-soprano or baryton et piano, pages 41-43, « Loin de moi ta lèvre qui ment ». — *Loin de moi ta lèvre qui ment. Poésie de Jean Aicard*, Paris, Au Ménestrel, 1901, in-folio, 2 pages. — *Vingt mélodies*, 2^e volume, Paris, Heugel et C^{ie}, 1926, in-4°, 99 pages, édition pour mezzo-soprano, pages 20-22, « Loin de moi ta lèvre qui ment de Jean Aicard ».

³⁵ *Journal de Genève*, 82^e année, n° 82, 2^e édition, vendredi 24 mars 1911, « Spectacles et concerts », page 4, colonne 6.

et son épouse Jane étaient tenanciers de la *Crown Tavern* où William Shakespeare avait ses habitudes lors de ses déplacements entre Londres et Stratford-upon-Avon. Le célèbre écrivain fut le parrain du fils de ses aubergistes, qui reçut donc le prénom de William : aussi la rumeur fut-elle vite propagée que le jeune garçon était le fils biologique du grand dramaturge !

Dans la pièce, avant de mourir, Jane a tout révélé à son mari de sa liaison avec Shakespeare ; mais Davenant a pardonné et gardé l'enfant auquel il s'était attaché.

Janvier 1881 — *L'Épreuve galante*

Comédie en un acte et en vers, à six personnages, créée dans le salon de Louis et Valentine Arnavon à Marseille le mercredi 19 janvier 1881³⁶, après une répétition générale en costumes donnée le lundi précédent devant une soixantaine d'invités.

Pièce inédite dont le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon n'a conservé aucun manuscrit.

À l'époque où Marie-Antoinette jouait à la bergère sous les ombrages de Trianon, Cydalise consulte la soubrette Marton sur l'amoureux qu'elle doit choisir, car elle a deux soupirants : un beau ténébreux chevalier et un heureux marquis follement conquérant et aimablement désinvolte. Chacun fait de son mieux pour séduire la belle : l'un offre son sang, l'autre donne les violons. Cette dernière manière est la bonne... et c'est le marquis qui épouse.

³⁶ Voir *Le Sémaphore de Marseille*, 54^e année, n° 16240, samedi 22 janvier 1881, « Chronique locale », page 2, colonnes 1-2. — L'auteur, retenu à Paris, était absent.

Ce bien mince badinage de société, procédant tout à la fois de Marivaux et d'Alfred de Musset, avait pour seul but de faire valoir les qualités de bons acteurs amateurs.

Avril 1881 — *Le Balcon* (ou *L'Amour gelé*)

Comédie en un acte et en prose à trois personnages créée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le dimanche 10 avril 1881 dans une matinée de gala de l'Union française de la jeunesse ³⁷.

AICARD (Jean), *Théâtre*, 1911, volume II, pages 119-155.

Reprise le dimanche 19 mars 1882, au théâtre des Nations, au cours d'une grande matinée dramatique et lyrique organisée au bénéfice de l'œuvre de l'Orphelinat maçonnique universel ³⁸.

³⁷ « L'Union française de la Jeunesse organise une représentation qui aura lieu le dimanche 10 avril, à une heure et demie, au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Voici une partie du programme de cette belle matinée : L'Été de la Saint-Martin, joué par Mmes Jouassin, Barretta et MM. Thirion et Prudhon. — Première représentation, le Balcon, comédie en un acte, de M. Jean Aicard, joué par Mlle Persoons et MM. Prudhon, Truffier et Samary. [...] » (*La Presse*, 46^e année, n° 95, mercredi 6 avril 1881, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 4). — Information reprise à l'identique, avec le titre *Le Balcon*, par *Le Globe*, 10^e année, n° 699, mercredi 6 avril 1881, « Courrier théâtral », page 3, colonne 3 ; *L'Intransigeant*, n° 266, mercredi 6 avril 1881, « Théâtres », page 4, colonnes 2-3 ; *La Loi*, 2^e année, n° 82, jeudi 7 avril 1881, « Théâtres », page 3, colonne 3 ; *Le Petit Journal*, 19^e année, n° 6678, vendredi 8 avril 1881, « Revue des théâtres », page 3, colonne 3 ; *Le XIX^e siècle*, 11^e année, n° 3394, jeudi 14 avril 1881, page 1, colonne 6. — *Le Globe*, 10^e année, n° 704, lundi 11 avril 1881, « Nouvelles du jour », page 2, colonne 2, donne le titre alternatif, *L'Amour gelé*, suivi en cela par *Le Temps*, 21^e année, n° 7295, mardi 12 avril 1881, « Chronique », page 2, colonne 4 ; *L'Événement*, 10^e année, n° 3293, mardi 12 avril 1881, « Paris la nuit », page 3, colonne 6 ; et *Gil Blas*, 3^e année, n° 512, mercredi 13 avril 1881, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 1. Les deux titres avaient donc circulé en même temps.

³⁸ *Le Gaulois*, 15^e année, 2^e série, n° 915, jeudi 16 mars 1882, « Échos des théâtres », page 4, colonne 4 ; et *La Presse*, 47^e année, n° 76, samedi 18 mars 1882, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 3 ; ces deux publications mentionnant le titre alternatif *L'Amour gelé*.

Cette comédie fut refusée par le comité de lecture de la Comédie-Française en août 1885.

Interprétée le samedi 20 décembre 1890 sur le théâtre du Gymnase à Marseille par des acteurs amateurs de l'Association générale des étudiants de Provence au profit des Œuvres de l'hospitalité de nuit ³⁹. Reprise au théâtre de Neuchâtel le jeudi 26 mars 1914 ⁴⁰.

Variations sur le thème éternel du mari, de la femme et de l'amant.

Pendant la mémorable nuit du 1^{er} janvier 1875 où il fit si froid, monsieur apprend que madame a un rendez-vous avec un petit vicomte, pendant que lui-même doit aller à un rendez-vous amoureux. Il a recours au stratagème bien connu : il fait une fausse sortie, puis revient au moment propice ; le vicomte, qui n'a d'autre issue que de se cacher sur le balcon, grelotte au dehors. Monsieur se complaît dans des propos badins mais, ne voulant pas être trop cruel, ne fait durer la punition qu'une vingtaine de minutes. La leçon a été bonne et, comme monsieur et madame ont des torts réciproques, on se réconcilie facilement et tout est bien qui finit bien.

27 février 1882 — Prologue à *Barberine*

Ce prologue en vers devait être récité avant la représentation de *Barberine*, d'Alfred de Musset, sur le théâtre de la Comédie-Française, le 27 février 1882, mais ne put être achevé à temps.

³⁹ *Le Petit Provençal*, dimanche 21 décembre 1890, « La soirée artistique », page 3, colonnes 4-5.

⁴⁰ *Feuille d'avis de Neuchâtel et du vignoble neuchâtelois* [*L'Express*], 176^e année, n° 67, lundi 23 mars 1914, page 1.

AICARD (Jean), « Prologue Impromptu », quotidien *Paris*, vendredi 3 mars 1882, page 3, colonne 1.

AICARD (Jean), « Prologue », *Aicardiana*, 2^e série, n° 33, 15 avril 2021, pages 227-234.

Alfred de Musset (1810-1857) s'est toujours intéressé à la scène mais, à la suite d'une première tentative malheureuse avec *La Nuit vénitienne* le 1^{er} décembre 1830, il conçut l'idée d'un théâtre fait pour être lu et donna ainsi ses premières pièces à la *Revue des deux mondes* sans les proposer à des directeurs de salles.

Barberine est une comédie en prose — ou, plus précisément, un proverbe — qui connut deux versions :

— en deux actes, sous le titre *La Quenouille de Barberine* ; lue en août 1851 devant le comité de la Comédie-Française, elle fut reçue « à correction » ;

— en trois actes en 1853, avec ajout du rôle de la jeune servante turque.

Sur la demande de leur directeur Émile Perrin, les comédiens français reçurent la pièce, dans sa version en trois actes, le 2 mai 1876... et l'oublièrent !

L'idée de porter *Barberine* sur la scène de la Comédie-Française refit surface en février 1881 et la première eut lieu le 27 février 1882.

L'argument est le suivant : le comte Ulric, noble mais pauvre, décide de rétablir sa fortune en se mettant au service du roi de Hongrie ; il laisse dans son château sa très belle épouse, Barberine, qu'il aime tendrement. En Hongrie, il fait la connaissance du jeune Astolphe de Rosemberg, qui parie de pouvoir séduire la femme de son ami en moins d'un mois et se met aussitôt en chemin. Mais Barberine, symbole de la fidélité conjugale, enferme le séducteur dans une prison et l'oblige à filer de la laine

avec une quenouille pour mériter sa nourriture, tel Hercule aux pieds d'Omphale...

Après la répétition générale de *Barberine* en costumes, donnée le mercredi 22 février 1882 à un public d'intimes, Jean Aicard eut l'idée d'un prologue... qu'il n'acheva que le jour de la première : il était donc trop tard pour demander à un acteur de le réciter et il parut inconvenant d'avoir à le lire.

Dans son prologue, le poète loue la « langue à la fois précise et musicale » de Musset, « sa fière prose, égale au langage des dieux » où la musique des mots accompagne l'image.

Septembre 1883 — Jacques Renaud

« M. Jean Aicard emporte avec lui à Paris un drame nouveau, complètement achevé, dont le titre provisoire est : *Jacques Renaud*.⁴¹ »

Quelques bribes aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, n° 464.

Octobre 1883 — La Comédie-Française à Alexandre Dumas

À-propos en vers dit à la Comédie-Française, avant la représentation de *Mademoiselle de Belle Isle*, par Louis-Arsène De-launay, le 4 novembre 1883, jour de l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas père sur la place Malesherbes à Paris.

⁴¹ *Le Petit Var*, 4^e année, n° 1098, lundi 1^{er} octobre 1883, « Chronique locale », page 2, colonne 4. Même information dans plusieurs autres quotidiens nationaux.

AICARD (Jean), *La Comédie-Française à Alexandre Dumas*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1883, in-8°, 16 pages.

AICARD (Jean), *Théâtre*, 1911, volume II, pages 167-172.



On doit pouvoir rattacher à cette période ce prologue :

Non daté — *Monsieur Prologue*

Prologue en vers.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits VII », n° 313, manuscrit autographe, 2 pages.

AICARD (Jean), « Monsieur Prologue », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 24, 315-317 ; première publication.

Prologue probablement préparé en vue de quelque représentation de la Comédie-Française mais dont on ne sait s'il fut interprété.

Monsieur Prologue évoque les affres de l'auteur attendant anxieusement le verdict du public...

UN PARCOURS CHAOTIQUE... (1883-1912)

Après cette décennie d'œuvres faciles, Jean Aicard voulut produire un théâtre destiné aux meilleurs acteurs des plus grandes scènes et développant ses idées philosophiques de penseur idéaliste⁴².

⁴² Pour un premier exposé de la philosophie de Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « La pitié, pensée de toute une vie », *Aicardiana*, 2^e série n° 36, 15 décembre 2021, pages 49-216.

Il s'engagea alors dans un parcours fort scabreux où il connut bien des refus, des déceptions, des ajournements et des échecs... pour peu de succès, mais parmi les plus grands de sa carrière.

Novembre 1882 — *Smilis*

Drame en quatre actes et en prose, représenté sur le théâtre de la Comédie-Française le mercredi 23 janvier 1884.

AICARD (Jean), *Smilis*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, février 1884, in-8°, 89 pages.

AICARD (Jean), *Théâtre*, 1911, volume II, pages 173-313.

À la fin du mois de juin 1881, Jean vint lire sa pièce à Émile Augier qui lui avait conseillé d'ajouter le quatrième acte, celui de la nuit de noces.

En revenant à Paris au début du mois de décembre 1882, Jean Aicard apportait le manuscrit achevé, dont certains journaux déclarèrent, par erreur, qu'il avait « quelque ressemblance avec *Miette et Noré* »⁴³.

Le comité de lecture de la Comédie-Française reçut *Smilis* à l'unanimité le 1^{er} février 1883. Mais la troupe avait plusieurs pièces en attente, déjà annoncées et programmées, et les répétitions ne purent débuter qu'à la fin du mois de novembre. La première eut lieu le mercredi 23 janvier 1884. Accueillie avec faveur par le public des premières soirées, la pièce fut victime d'une cabale et retirée à la mi-février après dix représentations, malgré ses excellents interprètes.

⁴³ *Le Gaulois*, 16^e année, 3^e série, n° 139, samedi 2 décembre 1882, « Échos des théâtres », page 4, colonnes 4-5. *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 330, dimanche 3 décembre 1882, « Bulletin théâtral », page 3, colonne 2.

La troupe Émile Marck reprit *Smilis* et la joua à Avignon, au Grand-Théâtre de Toulon (lundi 11 mars et vendredi 15 mars), au Casino municipal de Nice, à Cannes, à Grasse, au Gymnase de Marseille, à Draguignan, etc.

L'amiral Kerguen, au cours d'un voyage sur les côtes de Grèce, a recueilli Smilis, une jeune orpheline et l'a ramenée en France, où il apprend le décès de son épouse. L'amiral élève la fillette, qu'il finit par aimer. Il s'abuse tout d'abord sur la portée de cette affection qu'il croit paternelle, et le vieux commandant Richard lui ouvre les yeux. Malgré cela, il épouse la jeune fille... pour découvrir que celle-ci ne voit toujours en lui qu'un père et non un époux ! Afin de sortir de cette situation inattendue, l'officier choisit de se suicider pour affranchir d'un amour impossible sa protégée qui commence à ressentir une inclination pour le séduisant Georges.

La musique de la chanson du troisième acte et de la berceuse du quatrième est due à Henri Maréchal.

1884 — *La Double Conscience* (titre original : *Les Besoins*)

Tragédie contemporaine en vers, en cinq puis en quatre actes, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 22, n^{os} 82 et 83, des ébauches autographes, dont une en cinq actes.

Pièce écrite en Provence dans le second semestre 1884 en cinq actes et présentée au comité de lecture de la Comédie-Française à la mi-février 1885⁴⁴.

Le Théâtre-Libre devait la jouer en ouverture de sa saison en octobre 1890 dans une version en quatre actes en vers mais le calendrier fut bouleversé et la représentation n'eut pas lieu...

L'action se déroule en Camargue.

Avril 1886 — *Le Père Lebonnard*

Drame intime en quatre actes et en vers à neuf personnages créé le lundi 21 octobre 1889 par les acteurs du Théâtre-Libre.

AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1889, in-8°, 145 pages.

AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, août 1904, in-12, 301 pages.

AICARD (Jean), « Le Père Lebonnard », *Les Heures littéraires illustrées*, 5 janvier 1910, pages 63-127.

Pièce achevée à Saint-Raphaël en avril 1886 et lue dans une réunion intime chez Alphonse Karr⁴⁵.

Dès la première lecture devant le comité de la Comédie-Française le jeudi 10 juin 1886, *Le Père Lebonnard* fut reçu à l'unanimité puis plusieurs fois programmé et déprogrammé tant le Français avait de pièces déjà acceptées à produire. Le rôle principal ayant été attribué à Edmond Got, les répétitions commencèrent en février 1888 mais les acteurs demandèrent d'importantes modifications ; Got — qui, après avoir été en-

⁴⁴ *Le Temps*, 25^e année, n° 8686, lundi 9 février 1885, « Spectacles et concerts », page 4, colonne 4. *La Lanterne*, 9^e année, n° 2855, vendredi 13 février 1885, « Théâtres », page 4, colonne 3.

⁴⁵ *Le Figaro*, 32^e année, 3^e série, n° 120, vendredi 30 avril 1886, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 5.

thousiasmé, n'y croyait plus — déclara qu'il était impossible de mettre en scène le troisième acte ; Clarétie lui-même critiqua... si bien que l'auteur retira sa pièce le 19 août 1888.

À partir du 24 janvier 1889, la presse annonça que Jean Aicard avait remis *Le Père Lebonnard* à Victor Koning, directeur du Gymnase à Paris, le *Gil Blas* ajoutant, seul : « *Le Père Lebonnard*, qui parlait en vers de douze pieds au Théâtre-Français, va parler en prose, tout comme M. Jourdain, au théâtre de Madame. La pièce ne peut qu'y gagner. ⁴⁶ »

L'œuvre fut finalement créée le lundi 21 octobre 1889 sur le Théâtre-Libre, précédée d'un prologue humoristique *Dans le Guignol*, puis redonnée à Bruxelles le jeudi 21 novembre suivant au théâtre du Vaudeville et le samedi 18 janvier 1890 au Théâtre du Parc à Bruxelles.

La troupe Dusart porta *Lebonnard* en province : à Nevers, au théâtre des Célestins à Lyon (lundi 3 et mardi 4 mars), au Grand-Théâtre de Toulon (samedi 8 mars), à La Ciotat (dimanche 16 mars). Elle devait également se rendre à Draguignan, Hyères, Saint-Raphaël, Nice, Cannes.

Elle connut ensuite un succès considérable dans toute l'Europe avec le célèbre acteur Ermete Novelli, dans une version italienne en prose, *Papa Lebonnardo* ; sa troupe donna la deux centième le jeudi 19 avril 1900 au théâtre de Monte-Carlo et la trois centième le samedi 31 mai 1902 sur le Théâtre-Sarah-Bernhardt.

En février 1903, le célèbre acteur Eugène Silvain accepta la pièce et, en mars 1903, la donna sur un théâtre improvisé à Asnières. Il la fit voyager ensuite en Europe, Asie et Afrique, où elle connut un succès immense : centième représentation à Londres début février 1906.

⁴⁶ *Gil Blas*, 11^e année, n° 3357, samedi 26 janvier 1889, « Propos de coulisses », page 4, colonnes 2-3.

Le Père Lebonnard fut enfin joué sur le théâtre de la Comédie-Française, direction Jules Clarétie, le 4 août 1904, avec Louise Silvain (*M^{me} Lebonnard*), Silvain (*Lebonnard*), Louis Delaunay (*marquis d'Estrey*), Marie Kolb (*Marthe*). Cinquantième en mars 1912.

Un vieil horloger, devenu riche par ses inventions, est tyrannisé par une épouse entichée de noblesse. Il souffre du terrible secret qui lui brûle la poitrine : son fils Robert, fiancé à la fille d'un marquis, n'est pas son fils. Aussi a-t-il concentré toutes ses affections sur sa fille aînée Jeanne. Elle voudrait épouser le jeune médecin qui lui a sauvé la vie, mais la rumeur le donne pour bâtard : M^{me} Lebonnard refuse donc cette union à sa fille. Lors d'une altercation familiale, alors que Robert insulte gravement son père, celui-ci lui ordonne : « Tais-toi, bâtard ! »... et regrette aussitôt sa faiblesse. La pièce se termine sur une note plus heureuse : Jeanne épouse son docteur et Robert se fait officier.

« L'ordre de sentiments où se meut la nouvelle œuvre de M. Jean Aicard est un symptôme à noter. Les mobiles d'action, le dénouement, les conclusions morales de la pièce sont le triomphe de notions philosophiques et d'idées auxquelles le pessimisme moderne ne nous avait guère habitués. C'est la bonté, la générosité qui est l'unique source déterminante dans le cœur aimant du père Lebonnard, c'est la théorie du pardon qui l'emporte à la fin sur toute la ligne. On sort avec la pensée que le monde n'est peut-être pas incurablement mauvais, et que la douceur et la pitié restent encore ici-bas le parti le plus sage. ⁴⁷ »

⁴⁷ *Revue de France*, 1889, page 478.

Octobre 1887 — *Rita* (premier titre : *Amis*)

Drame en cinq actes en prose, à quatre personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits V », n° 292, « Amis. Pièce en un acte en prose d'où j'ai tiré Rita », manuscrit autographe, 52 pages, brouillon.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, nos 17-23, copies de l'agence Henri Compère très retravaillées.

Première mention en octobre 1887 : « il a en portefeuille une comédie en 3 actes, *Rita*, qu'il compte présenter à un théâtre de genre⁴⁸ ».

Le 22 août 1888, Jean Aicard écrit au directeur Antoine, qui lui demandait une pièce pour son Théâtre-Libre : « Je vous envoie donc un drame en cinq actes, en prose, intitulé *Rita* ». La chronique théâtrale de la presse n'indique toutefois pas si *Rita* fut effectivement jouée...

Sous le titre *Amis* : quatre personnages âgés de vingt-cinq à trente ans se retrouvent chez l'un d'eux à Versailles ; propos désabusés sur la femme et la fidélité...

Mai 1889 — *Don Juan ou la Comédie du siècle*

Drame, jamais représenté.

⁴⁸ *Le Petit Var*, 8^e année, n° 2552, jeudi 6 octobre 1887, « Chronique locale », page 3, colonne 2.

AICARD (Jean), *Don Juan*, Paris, Édouard Dentu éditeur, fin novembre 1889, in-18, XI-504 pages. — Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1895, 504 pages. — Paris, Édouard Dentu éditeur, [1896], in-folio XXIII-512 pages ; compositions hors texte, dessins et gravures.

La genèse du *Don Juan* de Jean Aicard connut plusieurs rebondissements :

— 1876 : « La grâce, chez M. Jean Aicard, n'exclut pas la force. Les rares initiés qui ont entendu son magnifique poème inédit, la *Mort de Don Juan*, savent à quoi s'en tenir sur ce point.⁴⁹ »

— 1879 : « M. Jean Aicard vient d'achever un drame en cinq actes et en vers, qui a pour titre : la *Fin de don Juan*, qu'il compte lire au comité du Théâtre-Français et dont le principal rôle est destiné à M^{lle} Sarah Bernhardt.⁵⁰ »

— 1883 : « Il ne nous reste plus à dire, pour terminer ce rapide tableau d'une vie littéraire si bien remplie, qu'après *Smilis*, Aicard donnera au public un nouveau drame en vers, *Don Juan*, qu'il achève en ce moment, et dont chaque acte sera, comme le poème de *Miette et Noré*, précédé de curieux préludes d'un lyrisme parfait.⁵¹ »

— 1889 : « M. Jean Aicard vient de terminer une comédie en cinq actes intitulée *Don Juan*. Ce *Don Juan*, fils du siècle, incarne le scepticisme et l'ironie modernes.⁵² »

⁴⁹ *L'Écho*, jeudi 3 février 1876. Coupures conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 5, pages 36-37.

⁵⁰ *La Presse*, 41^e année, vendredi 31 janvier 1879, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 3.

⁵¹ GAYDA (Joseph), « Jean Aicard », *L'Artiste*, « Poètes contemporains », pages 484-492. Article écrit en mars-avril 1883 ; et *Gil Blas*, 6^e année, n° 1527, mercredi 23 janvier 1884, page 2, colonne 5.

⁵² *L'Écho de Paris*, 6^e année, n° 1881, mardi 14 mai 1889, page 4, « Gazette théâtrale », page 4, colonne 1.

Aucun théâtre n'accepta cette comédie dramatique en cinq actes et en vers, si bien que l'auteur fit publier *Don Juan 89* sous la forme d'un vaste poème à la fin de l'année 1889 : « Et ce Don Juan, qui nous fait sourire, quelquefois, souvent pleurer, Jean Aicard l'a fait sortir de sa trop longue léthargie, et nous l'a montré dégoûté de la vie et de l'amour, ces deux néants, au point de vouloir chercher un refuge dans la mort, cette grande consolatrice !⁵³ ».

L'idée d'une pièce poursuivit néanmoins son chemin et notre écrivain obtint la collaboration d'Albin Valabrègue qui transforma le poème pour le théâtre : « MM. Jean Aicard et Albin Valabrègue (deux amis de la maison) terminent une pièce en quatre actes et en vers, qu'ils destinent au théâtre de la rue Richelieu. Titre : *Don Juan fin-de-siècle*.⁵⁴ » Soumise en juin au comité de lecture de la Comédie-Française par Albin Valabrègue, *Don Juan* obtint une seconde lecture et les auteurs le réduisirent en trois actes : « MM. Jean Aicard et Albin Valabrègue viennent de terminer leur *Don Juan fin de siècle*, en trois actes et en vers, pour lequel ils vont demander lecture à la Comédie-Française.⁵⁵ »

Mais, lors de la seconde lecture en janvier 1893, la pièce fut définitivement refusée.

À la mi-septembre 1896, Aicard et Valabrègue remirent au théâtre de l'Odéon leur manuscrit intitulé *Don Juan fin de siècle*, en trois actes en vers⁵⁶... là encore sans succès.

⁵³ *Le Var républicain*, 4^e année, n° 1210, dimanche 1^{er} décembre 1889.

⁵⁴ *Le Gaulois*, 25^e année, 3^e série, n° 3152, jeudi 16 avril 1891, « Courrier des spectacles », page 4, colonne 1.

⁵⁵ *La Presse*, 55^e année, nouvelle série, n° 1125, dimanche 5 juillet 1891, page 4, colonne 5.

⁵⁶ *Journal des débats politiques et littéraires*, 108^e année, n° 259, mercredi 16 septembre 1896, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6.

« M. Jean Aicard, dans son poème, a élargi le cadre purement féminin de cet immense sujet, en plaçant son héros dans notre siècle, en 1889. Il nous montre les épuisements d'une âme tarie à l'amour engendrant les dégoûts et les révoltes, le scepticisme social, l'incrédulité provocante, l'improbité blasphématoire. Dans cette récente incarnation de l'aristocratique don Juan, qui brave, non plus cette fois le commandeur, mais la mort en personne, s'agitent et défilent devant nous tous les problèmes de notre époque : le matérialisme scientifique, le néant des consciences, la prostitution souriante, l'anarchisme raisonneur, la lutte darwinienne, le surmenage des races. Ce n'est plus exclusivement l'amour qui est en cause, c'est la société tout entière. Ce *Don Juan* est un livre grandiose, un effrayant troisième *Faust*, écrit par un poète philosophe, avec du réalisme lyrique, des audaces qui défient l'analyse, une verve inattendue, un satanisme dissolvant et de bon ton, œuvre d'un talent sûr de lui-même, tout à fait nouvelle chez l'auteur familial de la *Chanson de l'Enfant*.⁵⁷ »

La pièce d'Aicard et Valabrègue est très moderne et très satirique. C'est le développement d'un caractère en même temps qu'un très vigoureux pamphlet contre le pessimisme.

Octobre 1889 — Dans le guignol

Prologue en un acte et en prose, créé à Paris, sur le Théâtre-Libre, le lundi 21 octobre 1889, en prélude au *Père Lebonnard*.

AICARD (Jean), *Dans le Guignol*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1889, in-8°, 47 pages.

⁵⁷ *La Nouvelle Revue*, 16^e année, tome 90, septembre-octobre 1894, pages 491 sq. Le texte cité est pris aux pages 501-502.

Dans cet acte, Jean Aicard met en scène la répétition d'une pièce où le directeur et les acteurs s'emploient à rendre la vie dure à l'auteur, où les acteurs de la Comédie-Française travaillent avec beaucoup de mauvaise volonté ; il soulève et discute devant le public la grave question de l'indépendance de l'auteur dramatique en face de ses interprètes.

Juin 1890 — Une Idylle

Un acte en vers à cinq personnages, représenté le 6 juillet 1890 dans les salons de la comtesse Diane de Beusacq à Paris.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, n° 196, brouillon autographe.

« Le croirait-on ? Il y avait encore hier une dernière soirée mensuelle chez la comtesse Diane, et à cette soirée — le 6 juillet ! — beaucoup de monde. Les deux salons pleins. Il n'y a que la comtesse Diane pour faire de ces miracles. Il y avait aussi un poète, un magicien. On a joué un petit drame, en un acte et en vers, de Jean Aicard, une *Idylle*, mais une idylle pas fade du tout, une idylle dramatique, fort bien rendue par cinq amateurs, dont une délicieuse toute jeune première — une Reichemberg — qui a ravi, transporté l'auditoire ému. Tous nos sincères compliments à ces messieurs, à M^{me} X..., à M^{lle} Wanda R. de B..., qu'on a ensuite obligée à débiter deux gentils morceaux, et elle les a dits si gentiment !...⁵⁸ »

⁵⁸ *La Liberté*, mercredi 9 juillet 1890, « Échos de partout », page 2, colonne 1. — La jeune première citée est Wanda-Marie-Émilie Rutkowska, dite *Wanda de Boncza* (1872-1902), qui deviendra sociétaire de la Comédie-Française en 1896.

Mai 1891 — Les Pharisiens

Pièce moderne en cinq puis en quatre actes en prose, jamais représentée.

Première mention en mai 1891 : « Notre célèbre compatriote, M. Jean Aicard, l'auteur du *Père Lebonnard* et de *Don Juan*, achève en ce moment une grande comédie en cinq actes et en prose. *Les Pharisiens*, tel est le titre de cette pièce importante, qui sera certainement représentée sur une des principales scènes de Paris, l'hiver prochain.⁵⁹ »

Pièce en cours d'achèvement, dans une version en quatre actes, en août 1901 et devant être lue devant le comité de la Comédie-Française en novembre suivant⁶⁰... mais qui disparaît de la chronique théâtrale !

Avril 1894 — Pierrot et l'Amour

Prologue en vers, représenté au théâtre d'Application, à Paris, le samedi 21 avril 1894, par la société dramatique *Les Planches*.

La société dramatique *Les Planches* fut créée au début mars 1894 par une réunion de jeunes gens qui en offrirent la présidence d'honneur à Jean Aicard. Ils donnèrent leur premier spectacle au théâtre d'Application, à Paris, le samedi 21 avril suivant, en débutant par ce prologue en vers.

⁵⁹ *Le Petit Var*, 12^e année, n° 3863, lundi 18 mai 1891, « Chronique locale », page 2, colonne 4. Information reprise, dans les jours suivants, par la presse parisienne.

⁶⁰ *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n° 212, mercredi 31 juillet 1901, « Courrier des théâtres », page 5, colonne 1. Information reprise les jours suivants par la presse nationale et marseillaise.

1894 — *L'Ibis bleu* (ou *Denis Marcant*)

Pièce en quatre actes en prose, jamais représentée.

Sous le titre *L'Ibis bleu* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, n^{os} 178-181, belles copies manuscrites de l'agence Leduc, quelque peu retravaillées, avec des feuilles changées ; n^{os} 174-177, copies de l'agence Leduc, à peine retravaillées.

Sous le titre *Denis Marcant* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, n^{os} 183-186, copies manuscrites avec quelques rares modifications ou indications au crayon.

— 1894 : « De retour du Midi, M. Jean Aicard a présidé, hier, la première séance de la Société des gens de lettres. Il va, paraît-il, se mettre immédiatement au travail pour transformer en œuvre dramatique son roman *l'Ibis bleu*.⁶¹ » Information confirmée quelques jours plus tard par l'auteur lui-même⁶².

— 1898 : « M. Novelli quitte Paris aujourd'hui, emportant en Italie, une pièce en quatre actes que M. Jean Aicard a tirée de son roman *l'Ibis bleu*. Cette pièce aura pour titre : *Marcant*, du nom d'un des personnages de l'œuvre. La première représentation aura lieu en octobre, à Milan.⁶³ » Novelli devait en jouer la traduction italienne *Dionisio Marcanti* à Paris en décembre lors de son passage au théâtre de la Renaissance, mais la création n'eut pas lieu...

⁶¹ *Le Gaulois*, 28^e année, 3^e série, n^o 5313, jeudi 11 octobre 1894, « Échos de Paris », page 1, colonne 3.

⁶² *Le Rappel*, n^o 8992, mardi 23 octobre 1894, page 1, colonnes 3-4 ; interview accordée au journaliste Noël Amaudru.

⁶³ *La Presse*, 65^e année, nouvelle série, n^o 2220, dimanche 26 juin 1898, « La scène », page 4, colonne 2.

— 1904, lettre d'André Antoine : « J'ai enfin lu votre pièce *Denis Marcant*. – mais qu'en ferais-je chez moi ? J'aime mieux ne pas vous demander une attente indéfinie, car je suis bourré pour deux ans et avec mon public je ne vois rien d'assez spécial dans *Denis Marcant* pour lui donner un tour de faveur.⁶⁴ »

C'est le roman *L'Ibis bleu* porté à la scène.

1898 — *Un Seul et La Part du feu*

« M. Jean Aicard a de plus, en cours d'exécution, *Un seul*, drame en quatre actes en prose, et, en collaboration avec M. Charles Richet : *la Part du feu*.⁶⁵ »

Ces deux titres ne sont plus mentionnés ensuite...

Mars 1901 — *Bienvenue à l'Italie*

À-propos en vers dit par Maurice Fabre, basse de l'Opéra, lors de la soirée de gala donnée le 3 avril 1901 au Grand-Théâtre de Toulon.

Le Passe Partout, mercredi 10 avril 1901 (coupures conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n^o 1, page 30).

Revista teatrale italiana, 1^{re} année, volume 1, fascicule 3, pages 343-344.

Aicardiana, 2^e série, n^o 18, 15 septembre 2016, pages 95-97.

⁶⁴ Lettre autographe signée d'André Antoine à Jean Aicard, 2 pages, datée « Paris, le 27 7^{bre} 1904 », conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n^o 170.

⁶⁵ *Journal des débats politiques et littéraires*, 110^e année, n^o 220, mercredi 10 août 1898, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6.

Novelli vint jouer son *Papa Lebonnardo* le 3 avril 1901 à Toulon à l'occasion d'importantes fêtes diplomatiques et navales marquant le rapprochement de la France et de l'Italie.

Le poète glorifie l'Italie, « l'aïeule antique », la « mère de tous nos arts », la « chère sœur ».

1901 — *Maître Pasquale (ou Les Pasquale ou Le Maestro Pasquale)*

Comédie dramatique en quatre actes en prose, jamais représentée.

Aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, le carton 1 S 20, n^{os} 24-50, contient plusieurs copies réalisées par les agences Henri Compère et Leduc, en trois ou en quatre actes, sous les titres *Maître Pasquale* ou *Les Pasquale* ou *Le Maestro Pasquale* ; l'une d'elles est datée « juin 1906 ». Le n^o 48, 116 pages, copie de l'agence Henri Compère sans corrections et adressée à une actrice toulonnaise, est la version définitive.

Première mention en avril 1901 : « Puis on a demandé à Novelli de revenir jouer l'an prochain la pièce nouvelle de Jean Aicard écrite pour l'illustre acteur et intitulée : *le Maestro Pasquale*. Novelli a déclaré que telle était déjà son intention.⁶⁶ » — « Au mois de juin prochain Novelli donnera à Turin la première représentation d'une pièce nouvelle de Jean Aicard *Le Maestro*

⁶⁶ *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n^o 96, samedi 6 avril 1901, « Le voyage présidentiel », page 2, colonne 1 ; long article d'Alfred Delilia.

Pasquale, qui se passe à Toulon, à laquelle assistera notre concitoyen.⁶⁷ »

En 1902, la pièce avait été reçue par Firmin Gémier, directeur du théâtre de la Renaissance à Paris... mais sans suite.

Au terme de la première lecture devant le comité de la Comédie-Française le 11 juin 1912, le jury demanda une réduction en trois actes. Sous cette nouvelle forme, elle fut reçue par le comité le 1^{er} mars 1913, Silvain étant chargé d'incarner le premier rôle et de diriger les répétitions⁶⁸. La pièce resta toutefois dans les cartons...

C'est le roman *Tata* porté à la scène.

Juin 1902 — *Benjamine (premier titre : Le Drack)*

Comédie en quatre actes, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 28, n^{os} 163-164 et 169-171, ébauches autographes ; n^{os} 165-168, copies des quatre actes par l'agence Henri Compère, peu retravaillées.

Pièce écrite vers 1900, d'abord en cinq actes puis rapidement réduite en quatre actes, reçue au théâtre parisien du Gymnase le 28 juin 1902 et lue aux artistes en mars 1903⁶⁹. Le 11 avril 1903, le directeur Alphonse Franck s'était engagé à représenter

⁶⁷ *Le Petit Var*, 22^e année, n^o 7481, dimanche 7 avril 1901, « Après la soirée Aicard-Novelli », page 2, colonnes 2-3.

⁶⁸ *Le Monde artiste*, 53^e année, n^o 10, samedi 8 mars 1913, page 156, colonne 1.

⁶⁹ *Journal des débats politiques et littéraires*, n^o 85, vendredi 27 mars 1903, page 3, colonne 6.

Benjamine sur son théâtre durant la saison 1903-1904 avec Simone Le Bargy dans le rôle-titre... mais cette actrice, alors âgée de vingt-six ans, refusa finalement de jouer ce rôle d'adolescente⁷⁰.

Benjamine fut reprogrammée au Gymnase en décembre 1905 et les rôles distribués⁷¹ mais, à la mi-janvier 1906, le directeur interrompit les répétitions et paya le dédit qu'il devait à l'auteur.

Benjamine sortit finalement en roman en juin 1906.

Le député Guirand refuse sa fille unique Benjamine à un jeune homme pauvre et plein de mérite, Jean Montchanin, qu'elle aime et qui l'aime, et la marie de force au marquis de Courcieux dont l'alliance lui paraît avantageuse à ses projets politiques. Montchanin, ami d'enfance de Benjamine, qui souhaitait aussi devenir le gendre du député influent et riche, se fait payer son renoncement d'un avancement scandaleux. Courcieux, ayant épousé Benjamine sans savoir qu'elle n'avait pas le cœur libre, accepte qu'elle se refuse à lui ; tandis que Montchanin, la retrouvant quelques années plus tard, abuse d'elle. Enceinte, elle n'a plus que la ressource du suicide.

Juillet 1902 — *Vieux Cœurs* (ou *Dolorosa*)

Pièce en cinq actes, à treize personnages, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 23, n^{os} 88-112, différentes copies successives en quatre puis en cinq actes ; état définitif en cinq actes dans les n^{os} 111 et 112,

⁷⁰ Ce fiasco donna lieu à un procès, gagné par Jean Aicard le 9 novembre 1904. Voir *La France judiciaire*, 28^e année, 2^e partie, 1904, page 419.

⁷¹ *Le Temps*, 45^e année, n^o 16262, jeudi 28 décembre 1905, « Théâtres », page 4, colonne 4. Information reprise par d'autres titres nationaux.

très belles copies dactylographiées, doubles faits au carbone par l'agence Henri Compère, 140 pages, sans aucune modification.

Jean Aicard avait conçu, pour l'acteur italien Novelli, l'idée d'une pièce en quatre actes en prose d'abord nommée *Dolorosa*⁷² et dont la première version est déjà intitulée *Vieux Cœurs*.

Une seconde version en cinq actes fut ensuite élaborée, achevée en juillet 1902.

L'ouvrage ne réapparut qu'en septembre 1911, mais l'entreprise n'aboutit pas... et aucun éditeur ne publia *Vieux Cœurs*.

Histoire contemporaine dont l'intrigue se situe à Monte-Carlo pour le premier acte et à Hyères (Var) pour les suivants, la pièce met en scène M. Terlier, ancien colon enrichi devenu important viticulteur varois, et son épouse qui avait failli lui être infidèle si leur fils aîné n'avait découvert le complot avant de s'expatrier aux États-Unis. L'épouse voudrait faire oublier son attitude passée par une conduite exemplaire, mais le mari reste inexorable. Leur second fils est entrepris par des escrocs qui cherchent à le faire divorcer : la mère déjoue la machination et sauve le jeune couple. Le père pardonne alors et le fils aîné annonce son retour. L'intrigue développe donc les thèmes de la pitié et du pardon si chers à notre écrivain.

Février 1903 — *La Légende du cœur*

Grand drame en vers en cinq actes, représenté sur le Théâtre-Antique d'Orange le lundi 13 juillet 1903. Repris dans une nou-

⁷² *Dolorosa* apparaît pour la première fois en janvier 1898 (*Le Figaro*, 45^e année, 3^e série, n^o 6, vendredi 6 janvier 1899, « Petites enquêtes », page 5, colonne 2).

velle version recomposée en quatre actes sur le Théâtre-Sarah-Bernhardt le lundi 28 septembre 1903.

AICARD (Jean), *La Légende du cœur*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, sd, in-12, 320 pages, portraits, figures.

AICARD (Jean), « La légende du cœur », *Aicardiana*, 2^e série, n° 35, 15 septembre 2021, 243 pages ; nouvelle édition corrigée, avec introduction et notes par Dominique Amann.

Jean Aicard lut, en février 1903, à l'actrice Sarah Bernhardt⁷³, ce drame écrit pour son théâtre parisien ; la célèbre tragédienne l'accepta aussitôt et distribua les rôles aux acteurs vers la mi-mars. À cette même date, l'on convint que la création aurait lieu dans le cadre prestigieux du célèbre Théâtre-Antique d'Orange⁷⁴ : l'actrice Léa Caristie-Martel en avait en effet obtenu la concession pour le mois de juillet 1903 et demandé une pièce à notre écrivain.

La Légende du cœur ayant été lue aux acteurs le jeudi 30 avril 1903, les répétitions commencèrent aussitôt.

La première eut donc lieu à Orange le lundi 13 juillet 1903, avec Sarah Bernhardt dans le rôle du troubadour Cabestaing : les milliers de spectateurs qui avaient envahi les vénérables gradins offrirent un triomphe aux acteurs et à l'auteur.

La pièce fit ensuite l'ouverture de la saison au théâtre parisien de Sarah Bernhardt le 28 septembre suivant avec Marguerite Moreno dans le rôle de Cabestaing et fournit une douzaine de représentations jusqu'au 30 octobre suivant.

⁷³ *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 49, jeudi 19 février 1903, page 3, colonne 6 ; et *La Presse*, 70^e année, nouvelle série, n° 3917, jeudi 19 février 1903, « Le théâtre », page 4, colonne 3.

⁷⁴ *Gil Blas*, 25^e année, n° 8617, jeudi 12 mars 1903, « Échos des théâtres », page 3, colonne 6. Information reprise par de nombreux titres de la presse nationale.

L'action se passe au XIII^e siècle. Reprenant l'histoire bien connue de Raymond de Castelnau, mari jaloux qui fit dévorer par ses chiens Cabestaing, l'amoureux de sa femme, puis servir à celle-ci, sur un plat de venaison, le cœur de l'infortuné troubadour, Jean Aicard en profite pour célébrer la Provence éternelle.

Octobre 1903 — Italie et France

Intermède en un acte en vers, représenté sur le Théâtre-Sarah-Bernhardt, le lundi 12 octobre 1903, devant le roi et la reine d'Italie.

AICARD (Jean), « Italie et France », *Le Figaro*, 49^e année, 3^e série, n° 285, lundi 12 octobre 1903, page 1, colonnes 1-2.

BEAUQUIER (Charles), *France et Italie*, Corbeil, Édouard Créte, 1904, in-16, 32 pages.

AICARD (Jean), « Italie et France », *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 107-115.

À l'occasion du séjour en France du roi et de la reine d'Italie, la Ligue franco-italienne offrit au conseil municipal de Paris, à l'ambassade d'Italie et à la presse italienne une représentation extraordinaire de *La Légende du cœur*, sur le Théâtre-Sarah-Bernhardt, le lundi 12 octobre 1903. Au cours de cette soirée de gala, entre le deuxième et le troisième actes, la troupe représenta également cet intermède écrit spécialement pour cette occasion.

L'âme de la France appelle l'âme de l'Italie. Les deux, réunies, se proclament sœurs et filles de l'Hellade.

Octobre 1903 — *Le Manteau du roi*

Drame en quatre actes et cinq tableaux en vers, avec une musique de scène de Jules Massenet, créé à Paris sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le mardi 22 octobre 1907.

AICARD (Jean), *Le Manteau du roi*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1907, in-16, 228 pages.

Première mention dans une lettre de Jules Clément écrite à la fin du mois d'octobre 1903 et qui mentionne l'achèvement de la pièce. L'auteur lut *Le Manteau du roi* à Coquelin qui lui donna l'assurance qu'il le jouerait ; et Massenet accepta d'écrire une musique de scène.

Les répétitions ne débutèrent qu'en septembre 1907 ; répétition générale le mardi 15 octobre.

La première fut suivie de dix-neuf reprises du 23 octobre au 10 novembre 1907.

Un jeune roi s'abandonne à l'ivresse de sa toute-puissance : il rétablit la torture, condamne des populations entières à l'exil, voue toute une ville révoltée au massacre. Son plus vieux et plus fidèle ministre n'obtient pas grâce devant lui et c'est à peine s'il épargne son bouffon favori quand il tente de lui dire que la bonté est la vertu suprême. Mais soudain, une grande voix retentit dans le palais, et le Pauvre prédit au cruel tyran le châtement de ses crimes.

Au second acte, le Pauvre prend le costume et le manteau du roi pendant qu'il se baigne, et ce roi dépouillé n'est plus reconnu par personne : il passe pour fou, même aux yeux de son propre fou et sa bien-aimée le prend pour le jeune étudiant, son fiancé de jadis. Finalement, il ne se sent un homme pareil

aux autres hommes que lorsqu'il est fouetté jusqu'au sang et jusqu'à l'évanouissement par les valets de torture.

Le Pauvre proclame alors la guérison du roi, fait homme par la pitié, redevenu bon roi, humain, doux, et tendre, désireux de faire le bonheur de son peuple.

Dans ce drame, comme dans la plupart de ses écrits précédents, Jean Aicard développe de nouvelles variations sur le thème de la Pitié qui fonde sa réflexion philosophique : « Dans *Le Manteau du Roi* comme dans toutes les autres œuvres du poète, circule un souffle de bel idéal. À côté du Roi et du Bouffon, un personnage invisible : la Bonté est toujours présent. C'est lui qui dénoue l'action, c'est lui qui fournit le sens moral de la pièce et qui l'achève.⁷⁵ »

13 décembre 1904 — *La Milésienne*

Légende tragique en quatre actes et en vers, jamais représentée.

Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard :

— une première version en trois actes en prose : carton 1 S 22, n^{os} 67-68-69 et 70-71-72, très belles copies manuscrites de l'agence Leduc avec de rares modifications au crayon ;

— une seconde version en quatre actes en vers : carton 1 S 22, n^{os} 74-75-76-77, très belles copies manuscrites de l'agence Henri Compère ; très rares modifications au crayon.

AICARD (Jean), *La Milésienne*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, février 1924, in-12, 164 pages.

⁷⁵ *L'Aurore*, 10^e année, n^o 3642, vendredi 11 octobre 1907, page 2, colonnes 3-4 ; article d'Eugène Martin-Mamy.

Première mention en août 1902⁷⁶.

Une première version en trois actes et en prose fit place à une seconde mouture en quatre actes et en vers : Fernand Hauser, un ami intime de l'écrivain très au fait de ses travaux, affirme que la première version était achevée en janvier 1904⁷⁷ et un manuscrit autographe que j'ai eu l'occasion de consulter, contenant une ébauche en vers de la pièce, porte, à la fin : « La Garde. Terminé le 13 X^{bre} 1904 à minuit »⁷⁸.

Raoul Davray en fit état en 1909 et Victor Méric l'annonça « très prochaine » en février 1910... Pour autant, la pièce n'a jamais été jouée et ne fut publiée qu'en février 1924.

La Milésienne met en scène, dans une tribu salienne des environs de Massalie, Érippe, épouse de Xanthos, une âme affreuse déterminée par la cupidité, la sensualité et la perfidie : « devant la mort, qui va châtier ses traîtrises elle est lâche et supplie ; frappée, agonisante elle trouve encore les paroles de vengeance [...]. Jean Aicard a fouillé ce caractère jusqu'aux boues les plus profondes, au marécage sur la surface duquel fleurissent les corolles vénéneuses et viennent crever les bulles pestilentielles.⁷⁹ »

174

⁷⁶ *Le Petit Provençal*, 27^e année, n° 9344, mardi 19 août 1902, « Les théâtres de plein-air », page 1, colonne 6.

⁷⁷ Voir également *La Presse*, 71^e année, nouvelle série, n° 4234, samedi 2 janvier 1904, « 1904, ce que sera l'année. La Vie théâtrale », page 2, colonne 1 : « Jean Aicard a achevé la *Milésienne* ».

⁷⁸ Vente aux enchères, Salon-de-Provence : *La Milésienne*, légende tragique en quatre actes et en vers, manuscrit autographe signé « La Garde terminé le 13 X^{bre} 1904 à minuit ». Cahier d'écolier de 140 pages, relié demitoile à coins contenant le texte manuscrit avec de nombreuses corrections.

⁷⁹ *La République du Var*, 32^e année, n° 11219, lundi 17 août 1925, « La Pensée écrite », page 2, colonne 1 ; article de Léon de Saint-Valéry.

Octobre 1910 — Gaspard de Besse

Pièce en vers en cinq actes et sept tableaux, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 25, n^{os} 121-130, ébauches ; carton 1 S 26, n^{os} 133-140 (ébauches), 141-147 (« Brouillon définitif. Octobre 1910 ») et 148 (copie dactylographiée de l'agence Henri Compère, 216 pages, version définitive).

AICARD (Jean), « Gaspard de Besse », *Aicardiana*, 2^e série, n° 30, 15 avril 2020 ; première publication d'après le tapuscrit définitif ; avec une introduction et des notes par Dominique Amann.

Les aventures de Gaspard de Besse — bien connues dans l'œuvre de Jean Aicard par ses deux romans de 1919, *Un bandit à la française* et *Le Fameux Chevalier Gaspard de Besse* — firent d'abord l'objet d'une version théâtrale écrite dans les années 1905-1910 : en juin 1908, les directeurs du théâtre de la Porte Saint-Martin, MM. Henry Hertz et Jean Coquelin, accusèrent réception de la pièce⁸⁰ mais la mort de Constant Coquelin l'aîné le mercredi 27 janvier 1909 arrêta net le projet de représentation. En septembre 1909 l'auteur avait remanié le texte⁸¹ ; il l'acheva à l'été 1910 et fournit à Henry Hertz la version définitive datée « Octobre 1910 ».

La pièce narre les aventures — enjolivées — du célèbre brigand provençal redresseur de torts jusqu'à son supplice.

⁸⁰ *Le Petit Var*, 29^e année, n° 10083, mardi 9 juin 1908, page 1, colonne 4.

⁸¹ *Gil Blas*, 30^e année, n° 11906, mardi 14 septembre 1909, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 3. Information donnée également par d'autres titres de la presse nationale.

175

Août 1912 — *La Gueuse*

Pièce en cinq actes en prose, jamais représentée.

« M. Jean Aicard, en villégiature à la Garde, dans la Provence du Var, relit en ce moment, crayon en main, sa pièce en cinq actes et en prose intitulée : *La Gueuse*, qui doit être représentée par M. Tarride à la Renaissance cet hiver.⁸² »

La Gueuse y fut en effet reçue en octobre 1912⁸³... mais aussitôt oubliée !

UN THÉÂTRE DE GUERRE (1917-1919)

176

30 mars 1916 — *Shakespeare chez Molière en 1916*

Scène unique en vers à deux personnages : un tragédien et une comédienne. Jouée sur le théâtre de la Comédie-Française, par Eugène et Louise Silvain, lors de la matinée donnée à l'occasion du tricentenaire de Shakespeare et Cervantès le 18 mai 1916⁸⁴, au nom de la Société des auteurs.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton

⁸² *Le Temps*, 52^e année, n° 18664, vendredi 9 août 1912, « Théâtres », page 5, colonne 2.

⁸³ *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 290, vendredi 18 octobre 1912, page 3, colonne 5.

⁸⁴ Voir notamment : *Le Figaro*, 62^e année, 3^e série, n° 139, jeudi 18 mai 1916, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6 ; et *Excelsior*, 7^e année, n° 2013, samedi 20 mai 1916, « Petite gazette de la Comédie », page 14, colonne 1.

1 S 35, « Manuscrits X », n° 343, manuscrit autographe, 6 pages, daté à la fin « 30 Mars 1916 ».

Scène écrite pour le troisième centenaire de la mort de Shakespeare, décédé à Stratford-upon-Avon le 23 avril 1616.

Molière, Racine et Corneille viennent honorer Shakespeare. Molière offre une palme au tragédien anglais... qui la tend à Jeanne d'Arc !

Avril 1917 — *L'Honneur*

Drame en un acte (dix scènes) en vers, à six personnages, daté « 15 avril 1917 », jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 210, manuscrit autographe, cahier manifold pages 59-83 (calques).

AICARD (Jean), « L'honneur », *Lectures pour tous*, 19^e année, n° 117, mercredi 1^{er} août 1917, in-8°, pages 1446-1454.

AICARD (Jean), « L'honneur », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 35-37 et 45-63.

L'action se déroule à Bruxelles, en 1917 : deux ecclésiastiques belges préfèrent encourir la prison plutôt que de livrer à l'ennemi un Français poursuivi à qui ils ont offert l'asile.

L'argument de la pièce repose sur un fait réel, l'arrestation par l'armée allemande en mars 1917 de deux auxiliaires du cardinal Mercier archevêque de Malines : M^{gr} Legraive vicaire général du diocèse et le chanoine Allaer supérieur du grand séminaire, qui avaient facilité l'évasion d'un Français recherché par l'ennemi. Les deux ecclésiastiques furent condamnés, le pre-

177

mier à neuf mois d'emprisonnement, le second à huit mois, et aussitôt déportés en Allemagne.

14 juillet 1917 — *La Carte postale*

Un acte (cinq scènes) en vers, à cinq personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 214, manuscrit autographe, cahier manifold pages 1-28 (calques), daté à la fin « La Garde, 14 Juillet 1917 ».

AICARD (Jean), « La carte postale », *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n° 7, avril 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 221-226.

AICARD (Jean), « La carte postale », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 37 et 65-86.

En lui faisant parvenir une carte postale humoristique railant l'ennemi, une mère condamne à mort, sans le savoir, son fils retenu prisonnier en Allemagne.

Fin 1917 — *L'Aveugle*

Pièce en deux actes (huit + six scènes) en vers, à cinq personnages, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, « Manuscrits XX », n° 375, brouillon autographe, 28 pages, un acte en deux tableaux.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, n° 187, copie dactylographiée, 29 pages, quelques corrections.

AICARD (Jean), « L'aveugle », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 37 et 87-123.

Un officier aveugle parvient à faire arrêter un agent ennemi.

Fin 1917 — *Les Françaises*

Un acte (dix-neuf scènes) en vers, à dix personnages, représenté à Toulon le jeudi 30 janvier 1918 durant une séance solennelle de l'Académie du Var⁸⁵.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 10, copie de l'agence Henri Compère, 37 pages, très belle mise au net manuscrite sans corrections.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 11, copie de l'agence Henri Compère, 36 pages, très belle mise au net dactylographiée sans corrections.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 209, manuscrit autographe, cahier manifold pages 26-52 (calques), daté à la fin « Noël 1918 ».

AICARD (Jean), « Les Françaises », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 38-39 et 169-201.

Reprise le lundi 14 avril 1919 à Brignoles dans une grande soirée musicale et vocale donnée par les poilus de la garnison locale, sous la présidence de Jean Aicard, au profit du Comité Caius Marius.

L'acte met en scène des infirmières françaises qui n'hésitent pas à tenir tête aux envahisseurs allemands.

⁸⁵ *Je dis tout*, n° 737, samedi 18 janvier 1919, page 4.

1918 — *Des Ailes*

Un acte (six scènes) en vers, à cinq personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 211, manuscrit autographe, brouillon, 15 pages.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 220, manuscrit autographe, cahier manifold pages 53-65 (originaux).

AICARD (Jean), « Des ailes », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 39-40 et 227-242.

Histoire d'un pilote d'avion et de son mécanicien affrontés aux Allemands en Alsace.

180

1918 — *L'Assisté*

Un acte (cinq scènes) en vers, à quatre personnages, créé par des artistes amateurs sur le théâtre de plein air de Solliès-Ville (Var) le dimanche 19 septembre 1920.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, manuscrit autographe, cahier manifold n° 214 pages 29-56 (calques).

AICARD (Jean), « L'assisté », *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n° 6, mars 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 181-185.

AICARD (Jean), « L'assisté », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 37-38 et 125-167.

Un jeune soldat, voleur par nécessité pour secourir celle qu'il

aime et leur enfant, est conquis par la bonté de son lieutenant et fait le sacrifice de sa vie.

1918 — *Le(s) Commandement(s) des morts*

Vision lyrique en deux scènes en vers, à quatre personnages, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 214, manuscrit autographe, cahier manifold pages 61-90 (calques).

AICARD (Jean), « Les commandements des morts », *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n° 10, octobre 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 316-322.

AICARD (Jean), « Les commandements des morts », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 38 et 145-167.

À Toulon, un enseigne de vaisseau et un lieutenant de vaisseau évoquent le sacrifice de deux officiers ayant préféré couler avec leur sous-marin plutôt que de voir celui-ci pris par l'ennemi.

5 janvier 1919 — *L'Autre Ennemi*

Un acte (neuf scènes) en vers, à quatre personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, manuscrit autographe daté à la fin « La Garde Var 5 Janvier 1919 », cahier manifold n° 220 pages 1-20 (originaux).

AICARD (Jean), « L'autre ennemi », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, pages 39 et 203-225.

181

Cet « autre ennemi » dont il est traité ici est l'alcoolisme, alors chargé de tous les maux et violemment combattu par tout un ensemble de ligues locales ou nationales, notamment par la Ligue française et L'Union française dont Jean Aicard était un membre très actif.

LA FIN (1920-1921)

Avril 1920 — *Forbin de Solliès ou le Testament du roi René*

Drame historique en un prologue, deux actes en vers et un double épilogue, représenté pour la première fois sur la terrasse de la Montjoie, à Solliès-Ville (Var), les 7 et 8 août 1920.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 24, n^{os} 113-117, ébauches et manuscrits datés « décembre 1919 ».

AICARD (Jean), *Forbin de Solliès ou le Testament du roi René*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1920, in-16, 190 pages.

La pièce et son premier épilogue furent achevés en décembre 1919. La venue de M^{me} Silvain, accompagnant son mari, décida Jean Aicard à ajouter deux morceaux pour cette actrice : d'abord un court prologue où « le Génie de l'Histoire » sollicite l'attention des spectateurs ; puis une importante poésie finale, « La France de 1920 », achevée le 24 avril 1920 et célébrant, en envolées très emphatiques, la grandeur de la France sortie des malheurs qui l'accablèrent durant plusieurs siècles.

L'auteur fit une première lecture de *Forbin* à des amis varois le 30 avril.

Après Solliès, l'œuvre devait être redonnée à Marseille, à Hyères, à Toulon... mais les artistes eurent « d'autres engagements » à honorer...

Pièce historique célébrant le rattachement de la Provence à la France... mais aussi pièce patriotique à la gloire de la « grande Patrie ».

Cette œuvre de Jean Aicard, alors très atteint par le mal qui allait l'emporter quelques mois plus tard, devait être, dans l'esprit de l'auteur, une offrande au modeste village qui l'avait accueilli. La venue d'acteurs prestigieux, notamment les Silvain de la Comédie-Française, paraissait un gage de réussite.

Mais le poète avait imaginé un scénario bien loin de l'histoire factuelle, connue des Provençaux, renversant même la réalité historique en présentant une Provence se livrant d'elle-même au roi de France. De nombreuses personnalités s'émurent, les félibres organisèrent une véritable cabale, l'académie du Var elle-même se divisa... si bien que les lettrés boudèrent les représentations... et beaucoup se fâchèrent avec l'auteur.

Enfin, le bilan financier des deux journées fut catastrophique et Jean Aicard dut le solder sur ses propres deniers.

Au total, *Le Testament* fut incontestablement « la pièce de trop », qui n'ajouta rien à la gloire du poète puisqu'elle ne fut jamais reprise et détériora encore ses relations déjà fort délétères avec de nombreux félibres...

Février 1921 — *Le Pèlerin*

Légende de Provence en quatre actes et en vers, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton

1 S 21, n^{os} 65 et 66, copies de l'agence Henri Compère, 128 + 128 pages.

AICARD (Jean), « Le Pèlerin », *Aicardiana*, 2^e série n^o 10, 15 février 2015, pages 59-187, précédée d'une introduction par Dominique Amann.

Jean Aicard mit en chantier *Le Pèlerin* à l'automne 1920, après qu'eurent cessé l'effervescence et les polémiques apportées par les fêtes de Solliès-Ville des 7 et 8 août.

En février 1921, l'agence parisienne Henri Compère établit une première dactylographie des quatre actes, aussitôt soumise au jugement de l'abbé Jean Calvet, qui donna ses impressions dans sa lettre du 6 mars⁸⁶.

Notre écrivain destinait *Le Pèlerin* à son théâtre de plein air de la Montjoie, à Solliès-Ville. Les premières lectures et répétitions lui permirent de parachever le texte, mais sa mort fit capoter le projet de mise à la scène.

La pièce illustre une légende provençale bien connue : celle d'un pèlerin venu d'on ne sait où et qui rétablit les finances du comte de Provence. Le protagoniste n'y est pas nommé : on sait seulement que c'est un *roumieu* et on l'appelle donc Romée.

Le personnage de Romée, dans son désir extrême de perfection et de sainteté, manifeste une intransigeance qui heurte ses contemporains et nuit parfois au message qu'il veut délivrer. Mais il faut bien voir que notre poète, qui n'ignorait pas les progrès rapides en lui de sa maladie, a fait de la légende provençale le prétexte à une œuvre de haute inspiration ayant valeur de testament philosophique et spirituel : il avait donc be-

⁸⁶ *Aicardiana*, 2^e série, n^o 16, 15 mars 2016, « Lettres de Jean Calvet à Jean Aicard » ; voir, pages 138-139 la lettre n^o 54, dimanche 6 mars 1921.

soin d'une voix forte et inspirée, d'un personnage droit et assuré dans ses croyances, d'un guide sûr, pour pouvoir réaffirmer, à chaque page de son œuvre, les composantes principales de sa pensée morale et métaphysique.

Il est bien regrettable que le Destin n'ait pas permis la représentation de cette pièce qui aurait offert à notre écrivain une sortie plus consensuelle.

PIÈCES, ESQUISSES ET PROJETS NON DATÉS ET NON DATABLES, JAMAIS REPRÉSENTÉS

Annette et Noré

Comédie en trois actes en vers.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits VII », n^o 315, manuscrit autographe, 4 pages, projet.

La scène est en Provence. Le projet, encore peu esquissé, annonce *Miette et Noré*.

Chérubin

Pièce en trois actes.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits VII », n^o 315, manuscrit autographe, 4 pages, projet.

Le scénario est seulement esquissé.

[Sans titre]

Drame en quatre actes.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier XVIII, manuscrit autographe, 4 pages, projet.

Une jeune fille riche s'éprend de Jacques, un félibre plein de talent et déjà célèbre. Elle se déclare à lui mais il lui déclare, très honnêtement, qu'il a déjà une liaison. Une lutte entre la maîtresse et la jeune fille provoque de violentes oppositions entre tous les personnages. Jacques provoque en duel le frère de la jeune fille et le tue...

Je veux le bien, je fais le mal

Pièce en quatre actes à six personnages.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, n° 427, manuscrit autographe, 5 pages, projet.

Deux frères, l'aîné officier de spahis et le cadet secrétaire d'un député marié à une jeune femme : des ragots laissent entendre que la femme du député serait amoureuse du cadet... La femme dévoile en effet ses sentiments au cadet, partagé entre son désir de quitter la maison et son souhait de ne pas abandonner son patron. Mais un jour la femme veut embrasser le jeune homme et le mari, témoin de la scène, se brûle la cervelle.

La Mort d'un chêne

Un acte (sept scènes) en vers, à cinq personnages, jamais représenté.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, nos 193-195, très belle copie de l'agence Henri Compère, sans corrections, 32 pages.

Jean Saulnier, son épouse Marion et leur fille Toinette vivent dans leur bastide en compagnie de leur vieux journalier Pierre Cauvin et le travail du jour est l'abattage d'un chêne. Saulnier

ignore que Cauvin est, en réalité, le père de Toinette. Toinette aime François qui lui révèle que la présence de Cauvin depuis vingt ans à leur bastide fait jaser au village. Toinette ignorant, elle aussi, toute la vérité, fait état, un soir, de ces bruits et refuse de s'asseoir à la table commune. Cauvin quitte alors la bastide.

Cette histoire se retrouve intégralement dans *L'Ibis bleu*.

La Vierge folle

Pièce en cinq actes, en prose.

AICARD (Jean), *Vieux Vers et vieille prose*, Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton, 1 S 31, chemise jaune n° 230, brouillons autographes, 14 pages, arguments simplement esquissés des différents actes projetés.

Le Roi Bonnaud

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, n° 445, manuscrit autographe, 6 pages, projet d'acte III.

« C'est de la Révolution et de l'Empire que sortait directement la force extraordinaire de l'ambition de Bonnaud. C'était un bourgeois tout neuf. Il voulait "sa part de royauté". Sentant son instruction insuffisante, encore trop voisin de l'enclume paternelle, c'est son fils qu'il comptait mettre un jour sur le trône. »

[Sans titre]

Pièce en cinq actes, jamais représentée.

Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, manuscrit autographe, scénario.

Histoire de marins bretons, parallèle à celle du *Pavé d'Amour*.

RÉCAPITULATION

12 1866 — <i>Le Mot de l'énigme</i>	Un acte en vers
09 1867 — <i>L'Amour est mort, vive l'Amour !</i> (<i>Chassé-croisé, ou Par monts et par vaux</i>)	Un acte en vers
05 1868 — <i>Faust</i>	Cinq actes
Automne 1868 — <i>Au clair de la lune</i>	Un acte en vers
Printemps 1869 — <i>Le Pierrot de cristal</i> (<i>Un Voyage à Cythère ou Pierrot fragile</i>)	Un acte en vers
08 1869 — <i>Pygmalion</i>	Un acte en vers
Fin 1869 — <i>Le Labyrinthe</i>	Un acte en prose
Fin 1871 — <i>Il Ridotto</i>	Un acte en prose
Été 1872 — <i>Les Épreuves amoureuses</i>	
Non daté — <i>L'Enfant</i>	Un acte en prose
Non daté — <i>Le Miroir</i>	Un acte en vers
Non daté — <i>Rival de Mozart</i>	Un acte
01 1873 — <i>Mascarille</i>	À-propos en vers
Fin 1873 — <i>Le Baiser de la reine</i>	Un acte en vers
10 1874 — <i>Pris au piège (Le Blocus)</i>	Un acte en prose
11 1876 — <i>Othello, le More de Venise</i>	Cinq actes
02 1878 — <i>Les Adieux de Bressant</i>	À-propos en vers
06 1878 — <i>À Corneille</i>	Stances en vers
01 1879 — <i>Prologue (Monte-Carlo)</i>	Prologue en vers
02 1879 — <i>Les Modernes (L'Expérience)</i>	Trois actes
05 1879 — <i>L'Avocat de Venise</i>	Un acte en vers
05 1879 — <i>Molière à Shakespeare</i>	Prologue en vers
06 1879 — <i>William Davenant</i>	Un acte en vers
01 1881 — <i>L'Épreuve galante</i>	Un acte en vers
04 1881 — <i>Le Balcon (L'Amour gelé)</i>	Un acte en prose

02 1882 — <i>Prologue à Barberine</i>	Prologue en vers
11 1882 — <i>Similis</i>	Quatre actes en prose
09 1883 — <i>Jacques Renaud</i>	
10 1883 — <i>La Com.-Fr^{se} à Alex. Dumas</i>	À-propos en vers
Non daté — <i>Monsieur Prologue</i>	Prologue en vers
1884 — <i>La Double Conscience (Les Bessons)</i>	Quatre actes
04 1886 — <i>Le Père Lebonnard</i>	Quatre actes en vers
10 1887 — <i>Rita (Amis)</i>	Cinq actes en prose
05 1889 — <i>Don Juan ou la Comédie du s.</i>	Cinq actes (1889) Trois actes (1891)
10 1889 — <i>Dans le guignol</i>	Prologue en prose
06 1890 — <i>Une Idylle</i>	Un acte en vers
05 1891 — <i>Les Pharisiens</i>	Quatre actes en prose
04 1894 — <i>Pierrot et l'Amour</i>	Prologue en vers
1894 — <i>L'Ibis bleu (Denis Marcant)</i>	Quatre actes en prose
1898 — <i>Un Seul</i>	Quatre actes en prose
1898 — <i>La Part du feu</i>	
03 1901 — <i>Bienvenue à l'Italie</i>	À-propos en vers
1901 — <i>Maître Pasquale (Les Pasquale</i> <i>ou Le Maestro Pasquale)</i>	Quatre actes en prose
06 1902 — <i>Benjamine (Le Drack)</i>	Quatre actes
07 1902 — <i>Vieux Cœurs (Dolorosa)</i>	Cinq actes
02 1903 — <i>La Légende du cœur</i>	Cinq actes en vers
10 1903 — <i>Italie et France</i>	Un acte en vers
10 1903 — <i>Le Manteau du roi</i>	Quatre actes en vers
12 1904 — <i>La Milésienne</i>	Quatre actes en vers
10 1910 — <i>Gaspard de Besse</i>	Cinq actes en vers
08 1912 — <i>La Gueuse</i>	Cinq actes en prose
03 1916 — <i>Shakespeare chez Molière en 1916</i>	Scène en vers
04 1917 — <i>L'Honneur</i>	Un acte en vers
07 1917 — <i>La Carte postale</i>	Un acte en vers
Fin 1917 — <i>L'Aveugle</i>	Deux actes en vers

Fin 1917 — <i>Les Françaises</i>	Un acte en vers
1918 — <i>Des Ailes</i>	Un acte en vers
1918 — <i>L'Assisté</i>	Un acte en vers
1918 — <i>Le Commandement des morts</i>	Deux scènes en vers
01 1919 — <i>L'Autre Ennemi</i>	Un acte en vers
04 1920 — <i>Forbin de Solliès</i>	Deux actes en vers
02 1921 — <i>Le Pèlerin</i>	Quatre actes en vers
<i>Annette et Noré</i>	Trois actes en vers
<i>Chérubin</i>	Trois actes
<i>[Sans titre]</i>	Quatre actes
<i>Je veux le bien, je fais le mal</i>	Quatre actes
<i>La Mort d'un chêne</i>	Un acte en vers
<i>La Vierge folle</i>	Cinq actes en prose
<i>Le Roi Bonnaud</i>	
<i>[Sans titre]</i>	Cinq actes

[en couleur : les vingt-cinq pièces représentées.]

BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Théâtre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, avril 1911, in-18, deux volumes, 344-313 pages. Volume I : *Molière à Shakespeare, William Davenant, Othello*. Volume II : *Au clair de la Lune, Pygmalion, Le Pierrot de cristal, L'Amour gelé, Smilis*.

LA BRUYÈRE (Jean de), *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, 9/ corrigée et augmentée, Paris, Estienne Michallet, 1696, xvii-460-xxix-26 pages.

PÉRÉGRINATIONS AICARDIENNES

Dominique AMANN

Jean Aicard dut se rendre très tôt à Paris, tout d'abord pour tenter d'y achever ses études de droit, puis pour participer à la vie intellectuelle de la ville-phare où se faisaient les réputations et les carrières.

Il prit ainsi l'habitude de se partager entre la Capitale où il gérait ses affaires et le Midi où il venait se ressourcer et travailler dans la sérénité à ses grandes œuvres.

J'ai tenté de le suivre dans ses pérégrinations, en réunissant tous les indices que j'ai pu trouver, mais je dois reconnaître qu'il subsiste quelques lacunes pour certaines périodes.

Toulon étant fort éloigné de Paris, les déplacements, au XIX^e siècle, n'étaient pas très aisés et utilisaient différents moyens de locomotion :

Je me rappelle fort bien être parti, à cette époque, de Toulon pour Paris, en diligence. Au bout de quatre jours pénibles nous arrivâmes à Lyon. Là, notre voiture fut soulevée par une grue, et, la tête à la portière, un peu effarés, nous montâmes dans les airs... Notre lourd véhicule fut posé et arrimé sur un wagon de marchandises, et c'est ainsi que, pour la première fois, j'arrivai dans la Capitale... Ce fut inoubliable. Aussi, lorsque aujourd'hui nous nous élançons, du pavé de Paris, dans un rapide P.

L. M., tous les émerveillements s'emparent à la fois de nos esprits... Pour moi, tandis que court vers la Méditerranée le train magique, il me semble que je possède mieux toute ma France et un peu de l'univers... Et c'est vrai ¹.

Je retournai, en Provence, l'année suivante. De ces retours, en chemin de fer jusqu'à Lyon, en bateau sur le Rhône de Lyon à Avignon, puis en diligence je ne me rappelle que l'angoisse des tunnels — et la joie folle de sortir de ces longs corridors noirs qui traversaient des montagnes lourdes, terribles. « Le jour ! Le jour ! Voici le jour ! » Comme il enchante les oiseaux et les enfants, ce jour dont le retour est si pénible à Juliette et à Roméo ² !

L'établissement du chemin de fer apporta des facilités considérables.

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM), créée le 3 juillet 1857, fusionna les tronçons déjà réalisés dans différentes régions depuis le début des années quarante : elle proposa ainsi à ses voyageurs un parcours continu de la gare de Lyon à Paris jusqu'à la gare Saint-Charles à Marseille. Le tronçon de Marseille à Toulon fut mis en service le 3 mai 1859 : en quittant Toulon vers les 18-19 heures, on

¹ *Le P.L.M. illustré*, n° 1, avril 1914, page 1, préface de Jean Aicard, datée à la fin « La Garde (Var), 24 février 1914 ». Un exemplaire de la revue aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 45 ; le brouillon autographe de la préface aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, « Manuscrits V », n° 289, 3 pages. — L'auteur évoque ici l'année 1854 ; en réalité, il s'en retourna à Paris pour la rentrée des classes de 1855.

² AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, manuscrit autographe, 12 pages ; le texte cité est pris à la page 7. L'auteur évoque très probablement son retour en Provence en mai-juin 1856.

arrivait à Paris le lendemain matin vers les 10 heures, soit un voyage d'environ quinze à seize heures, que l'on pouvait rendre plus agréable en prenant place dans un wagon-salon. La ville de Toulon était alors dotée d'une belle gare construite par l'architecte Laroze ; détruite par un incendie en 1868, elle fit place à la gare actuelle due à l'architecte Louis-Jules Bouchot (1817-1907).

Mars-août 1867 : 5, rue Toullier

Vers le 20 mars 1867 Jean Aicard se rendit à Paris. Après un petit arrêt chez Charles Alexandre, à Mâcon, pour récupérer le manuscrit de ses *Jeunes Croyances*, il s'installa dans la Capitale au numéro 5 de la rue Toullier ³, proche de la faculté de droit : il avait décidé de préparer un examen de droit et d'achever son livre *Les Jeunes Croyances*.

Le livre était à l'impression à la fin avril et parut début mai.

Jean reprit alors ses études de droit, avec l'aide d'Elzéar Bonnier-Ortolan ⁴.

Il quitta la Capitale au début du mois d'août et retrouva la famille André, d'abord rue de l'Ordonnance à Toulon puis, vers la fin du mois, à La Garde.

³ Adresse attestée par diverses lettres de Jean Aicard à Frédéric Mireur (samedi 4 mai 1867, jeudi 13 juin) et au grand-père Jacques (mardi 21 mai, vendredi 7 juin, mardi 9 juillet), lettres conservées dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, correspondance.

⁴ Pour Elzéar Bonnier-Ortolan, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 324-329.

Novembre 1867 à août 1868 : 26, rue de la Clef

Jean Aicard revint à Paris vers la mi-novembre 1867 et reprit le chemin de la faculté pour y préparer l'examen de bachelier en droit sanctionnant la deuxième année d'études. Mais le lundi 10 août 1868, ne se sentant pas encore prêt, il renonça à passer cet examen et le renvoya à quelques semaines.

Au cours de cette période, il demeura au numéro 26 de la rue de la Clef⁵.

Il prit le train le mardi 11 et arriva à La Garde le mercredi 12 août. Atteint de la « petite vérole » (*variola minor*), il demeura en Provence le reste de l'année.

Février à juillet 1869 : 16, rue Soufflot

Jean Aicard se trouvait encore à Toulon le 22 janvier 1869⁶. Il quitta la Provence pour Paris avant le 22 février⁷ et resta dans la Capitale jusqu'à la fin du mois de juillet ; il revint passer l'été en Provence et y demeura même jusqu'à la fin de l'année.

⁵ Lettre autographe signée de José Bauquier à Jean Aicard, 8 pages, débutée le jeudi 30 avril 1868 et achevée le vendredi 5 juin suivant (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 427). L'expéditeur indique à son correspondant qu'il lui a écrit rue Toullier mais n'a pas reçu de réponse. Jean Aicard ayant écrit de son côté à son ami, celui-ci put lui répondre à la nouvelle adresse, rue de la Clef.

⁶ Date portée à la fin du poème « Les proues » dans le recueil *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), « Rébellions », XXVIII, 76. Voir aussi *Aicardiana*, 2^e série, n° 22-23, fascicule 1, pages 81-82.

⁷ MICHELET (Jules), *Journal, tome 4 (1868-1874)*, Paris Gallimard, NRF, 1976, in-8°, IX-642 pages. Page 100 : il mentionne une visite d'Aicard le lundi 22 février 1869.

Son adresse parisienne au cours de cette période apparaît sur une carte d'accréditation pour le Salon de 1869⁸.

Décembre 1871 à juillet 1874 : 55, rue Bonaparte

1870-1871

Jean Aicard passa les années 1870 et 1871 en Provence. Il ne retrouva la Capitale que dans la seconde quinzaine du mois de novembre 1871 et s'installa provisoirement à l'*Hôtel de New York et de Beaune*, 22 rue de Beaune.

Sa sœur l'y rejoignit au début du mois de décembre et ils prirent aussitôt un appartement confortable au numéro 55 de la rue Bonaparte : « La vieille dame chez qui nous logeons a toutes sortes de bontés : ainsi, ta chambre et le petit salon dont Jean te parle n'était pas compris dans les 70 fr mais elle m'a dit que je pourrais en jouir et que tu y coucherais en venant. Moi, j'ai une très jolie chambre tout à côté de la sienne, et si j'ai des visites je les recevrai dans son petit salon qui est presque aussi gentil que le nôtre. »⁹

1872

Amédée André les y rejoignit en janvier.

⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, chemise « Papiers divers Jean Aicard ».

⁹ Lettre de Jacqueline André à son père Amédée, non datée mais écrite entre le 5 et le 12 décembre 1871 (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance). L'adresse de la rue Bonaparte se retrouve sur quelques lettres autographes écrites par Jean Aicard en 1872, 1873 et, en dernier lieu, le 1^{er} juillet 1874, toutes conservées aux archives municipales de Toulon.

Jean ne revint dans le Midi qu'à la fin du mois d'août. Il avait demandé à être déchargé de son rôle de gérant bénévole de la *Renaissance littéraire et artistique* qui devenait trop envahissant en raison du succès croissant de la revue. Il avait prévu de revenir rapidement à Paris mais il préféra rester auprès du grand-père Jacques qui parvenait au terme de sa vie : il mourut effectivement le 29 septembre 1872.

Notre poète ne regagna la Capitale qu'à la fin du mois d'octobre ; Jacqueline et Amédée vinrent passer les fêtes de Noël et du jour de l'An avec lui.

1873

Jean retrouva Toulon à la fin du mois de mai 1873 et, le dimanche 8 juin, lors d'une soirée artistique et musicale au Grand-Théâtre municipal, donna lecture de son poème *Pierre Puget* qui avait remporté le concours de poésie française de la société académique du Var.

Dans le Midi jusqu'à la fin de l'année.

1874

À Paris en janvier 1874 pour aider son éditeur à la diffusion des *Poèmes de Provence*¹⁰.

Le 1^{er} juillet il était encore à Paris¹¹ et, les 18-19-20 juillet, participa, à Avignon, aux fêtes du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque.

¹⁰ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre, décembre 1873, in-8°, 182 pages. La première édition ayant été enlevée en quelques jours, Lemerre procéda à un second tirage en janvier 1874.

¹¹ Voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, petit carton à dessins XIII¹, la pièce n^{os} 124-125 et son ébauche (pièce

Puis à La Garde jusqu'à la fin de l'année, séjour entrecoupé par un voyage à Venise en novembre.

Février 1875 à au moins juin 1881 : 16, rue des Saints-Pères

1875

Jean et sa sœur revinrent à Paris à la mi-février 1875 et la lettre autographe signée écrite par Jean à sa tante Magdeleine le 26 février mentionne leur nouvelle adresse au numéro 16 de la rue des Saints-Pères.

Retour en Provence au mois de juin.

Jean représenta l'académie du Var aux fêtes du 4^e centenaire de la naissance de Michel-Ange célébrées à Florence du 11 au 19 septembre.

Puis à La Garde. Il s'y trouvait encore au début du mois d'octobre.

À Paris en décembre pour la publication de *La Chanson de l'enfant*.

1876

Jean débuta l'année à Paris en compagnie d'Amédée André et de Jacqueline qui l'y avaient rejoint.

Il paraît être resté à Paris jusqu'au début du mois de septembre.

n^o 126) : brouillon d'une lettre de Jean Aicard à X, manuscrit autographe signé, 2 pages, daté au début « Paris, 1^{er} juillet 74 » et mentionnant à la fin l'adresse « 55 rue Bonaparte ».

Revenu dans le Midi, il y resta jusqu'à la fin du mois de novembre.

Début décembre, il était à Paris.

1877

À Paris jusqu'en avril 1877.

Puis dans le Midi (attesté le 28 mai) jusqu'à la fin de l'année.

1878

Jean Aicard se trouvait probablement à Paris en janvier pour les adieux de Bressant et la première d'un fragment d'*Othello*.

Il participa au dîner mensuel de *la Cigale* le 7 février.

Premier voyage en Suisse en avril 1878 puis retour à Paris.

Il passa l'été en Provence et retrouva la Capitale au début octobre¹².

Après un voyage en Hollande dans la seconde quinzaine de novembre et les premiers jours de décembre pour une série de conférences et lectures de ses œuvres, il regagna Paris.

1879

Présent à Paris au début de l'année, Jean Aicard ne s'est pas rendu à Monte-Carlo pour l'inauguration du nouveau théâtre pour lequel il avait fourni le prologue récité par Sarah Bernhardt.

¹² L'adresse de la rue des Saints-Pères est confirmée par une lettre autographe signée d'Abel de Valon à Jean Aicard, datée du samedi 21 septembre 1878, 2 pages, conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance ; et par une lettre de Jean Aicard à Ant-Gerard van Hamel, manuscrit autographe signé, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, petit carton à dessins XIII¹, pièce n° 231).

Deuxième voyage en Suisse, de la mi-février à la mi-mars, en compagnie de sa sœur. Retour à Paris.

Le 25 mars, il participa à Marseille à une soirée donnée au profit de la Société protectrice de l'Enfance puis se rendit quelques jours à la Garde.

À Paris à la mi-avril ; Jacqueline l'y rejoint le 9 mai.

Voyage à Londres, avec la Comédie-Française, du 2 juin au 13 juillet puis, après quelques jours passés à Paris, retour en Provence et séjour jusqu'à la fin de l'année.

1880

Jean se rendit à Marseille au début du mois de janvier et en partit le 17 pour Paris où il demeura en février et mars. Il fit un premier voyage en Belgique dans la dernière décade de mars et jusqu'au 6 avril, puis un troisième voyage en Suisse du 10 au 17 avril. Retour à Paris.

Il se trouvait à La Crau (Var) le 29 juin.

À La Garde le 8 octobre.

De passage à Marseille le 20 décembre, il revint ensuite à Paris.

1881

À Paris de janvier à la fin du mois de juin 1881¹³.

En Provence durant l'été.

¹³ L'adresse de la rue des Saints-Pères est de nouveau attestée par une lettre d'Émile Augier à Jacqueline Lonclas du mardi 21 juin 1881 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, 2 pages).

Octobre 1881 à avril 1883 : adresse inconnue

Vers le 20 octobre, Jean lut son *Othello* au château de Saint-Estève (Bouches-du-Rhône) puis se rendit à Paris pour présenter la pièce dans les salons de M^{me} Adam le dimanche 13 novembre. Il en offrit également une lecture au Cercle artistique de Marseille le jeudi 24 novembre et termina l'année à La Garde.

1882

À Paris de janvier à début mai.

Long séjour à La Garde du mois de mai jusqu'à la fin du mois de novembre.

Retour à Paris le 1^{er} décembre.

1883

À Paris jusqu'au 3 avril.

À La Garde à partir d'avril et jusque vers le 20 août, avec un voyage en Camargue et aux Saintes-Maries dans la première quinzaine de juin.

Août 1883 à juin 1888 : 87, rue Notre-Dame-des-Champs

Jean Aicard est signalé à cette nouvelle adresse à partir de janvier 1884¹⁴ mais on ne sait quand il s'y installa...

¹⁴ Voir, aux archives de la Maison de Victor Hugo à Paris, la carte adressée par Jean Aicard à Paul Meurice la veille de la première de *Smilis*, soit le mardi 22 janvier 1884.

« Rue Notre-Dame-des-Champs, en ce quartier paisible et recueilli où circulent des religieuses, des prêtres et des artistes — ceux-ci prêtres de l'art, comme les appelait M. Prudhomme ! — Jean Aicard habite un petit appartement clair, gai, joliment décoré ; son cabinet de travail, un coin charmant, est animé pittoresquement de mille bibelots curieux : une toile d'Henner, un portrait de Dante, des photographies de Préault aux dédicaces amusantes, une photographie d'Émile Augier, une grande Vénus de Milo sur son socle, des rayons chargés des quelques rares livres préférés ; le bureau étroit, est encombré de bouts de cartes...¹⁵ »

1883

Il était revenu à Paris vers le 20 août pour un séjour éclair (probablement le déménagement).

À La Garde en septembre.

À Paris fin septembre en vue des répétitions de *Smilis* ; il y resta jusqu'à la fin de l'année.

1884

À Paris en janvier et février pour les représentations de *Smilis*.

Conférences en Belgique au début du mois de mars.

Quatrième voyage en Suisse de la fin mars à la mi-avril ; puis retour à Paris.

Dans le Midi en juillet et jusqu'à la fin de l'année.

¹⁵ *La Revue générale, littéraire, politique et artistique*, 2^e année, n° 1, mardi 1^{er} janvier 1884, « Camées modernes. Jean Aicard », pages 37-39.

1885

Séjour à Saint-Raphaël (Var) jusque vers le 23-24 janvier.
Puis à Paris jusqu'au début du mois de juillet.
En Provence durant le second semestre.

1886

À La Garde jusqu'à la fin du mois de mai, à l'exception d'un séjour à Saint-Raphaël en avril où il écrivit les deux derniers actes du *Père Lebonnard*.

En juin, il était à Paris et lut *Le Père Lebonnard* aux acteurs de la Comédie-Française.

Revenu à La Garde au début du mois de juillet, il y termina l'année, avec une excursion en Vaucluse pour les fêtes provençales de septembre, une à Bordeaux en octobre pour le mariage de Pierre Loti et une à Saint-Raphaël en décembre.

1887

Après son séjour gardéen, il retrouva la Capitale au début du mois de mars. En avril il participa à un voyage parlementaire en Algérie au cours duquel fut inauguré le monument au général Margueritte.

En juin, il était à La Garde et y resta tout l'été.

Il passa le mois de septembre à Paris puis le mois d'octobre en Provence.

Revenu à Paris à la mi-décembre, il y acheva l'année¹⁶.

¹⁶ L'adresse de la rue Notre-Dame-des-Champs est de nouveau attestée par une carte d'Émile Augier écrite le 18 décembre 1887.

1888

À Paris au début de l'année et jusqu'au 23 juin.

À Toulon pour la Saint-Jean.

En juillet, il se trouvait à La Garde et y termina l'année.

Mars 1889 à mai 1899 : 5, rue Michelet

« À l'occasion de sa candidature, j'ai poussé une pointe jusque dans les parages tranquilles du Luxembourg, où habite le poète. Je l'ai rencontré dans son petit appartement haut perché, d'où la vue, franchissant les toits d'ardoise de l'École des mines, embrasse toute l'étendue du jardin cher aux rêveurs, et j'ai passé avec lui une heure de causerie charmante. Assis devant un feu doux, dans une pièce de travail affectonnée, encombrée de livres, de tentures, de bibelots et de souvenirs, nous avons parlé un peu de tout [...].¹⁷ »

« Manifestant l'intention de me retirer, Jean Aicard me retient encore quelques instants et me promène dans son cabinet de travail, pour me faire admirer les belles œuvres d'art qui y trônent. Je remarque en passant un superbe portrait du maître, signé Gallian ; un beau tableau sur lequel sont peints sous un charme naturel ses deux fidèles chiens de chasse. Plus loin, c'est une magnifique toile de Courdouan qui fait le digne pendant d'une ravissante *Vue générale de Marseille*, par Olive.

¹⁷ Coupures non identifiées, conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 2, page 5 ; interview de Jean Aicard.

Voici maintenant la belle figure d'Émile Augier, des jolis paysages des bords de la mer et des sites merveilleux de la *Côte d'Azur*. Puis viennent d'autres toiles représentant des coins pittoresques de la Camargue et des environs de La Seyne et de Toulon. Après, c'est un deuxième portrait du maître, par Régamey, portrait non moins ressemblant que le premier, faisant bonne figure dans son riche cadre, qu'éclaire un jour favorable. Et tout cela ajouté aux attraits de nombreux objets précieux, aux mille bibelots rares, aux vieilles reliques de famille qu'il garde pieusement, forme bien le splendide décor au milieu duquel un profond rêveur comme lui peut donner libre essor à son inspiration et à sa muse poétique.¹⁸ »

1889

À La Garde durant le premier trimestre.

Il se rend à Paris fin mars et emménage au numéro 5 de la rue Michelet¹⁹.

Le 17 juillet, il était à une réception à Paris. Il passa ensuite l'été en Provence et revint à Paris au début du mois d'octobre pour y suivre les répétitions du *Père Lebonnard* au Théâtre-Libre.

Le 8 novembre, il participa à la fête arabe donnée par Loti à Rochefort.

Il rejoignit ensuite La Garde.

¹⁸ PONS (Michel), *De mon village à Paris, souvenirs d'un ancien candidat à l'Académie française*, Paris, F. Tassel, 1911 ; le texte cité est pris aux pages 122-123.

¹⁹ Lettre autographe signée de Jean Aicard à « un ami », datée « Paris 6 avril 89 », mentionnant le déménagement récent et la nouvelle adresse (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 30, dossier n° 204 « Affaire Lebonnard », pièce n° 147-148).

1890

Jean débuta l'année à La Garde. Le vendredi 7 mars, il assista à la représentation au Grand-Théâtre de Toulon du *Père Lebonnard* par la troupe Dusart. Le vendredi 21 mars, il donna une conférence à Toulon. Il fit un discours sur la tombe du chirurgien de la Marine Michel Reynaud, décédé le 8 mai.

En juin il était à Paris et le 15 août à La Garde.

Puis dans le Midi jusqu'à la fin de l'année.

1891

Au début de l'année, il se trouvait à Paris, candidat à la succession d'Octave Feuillet. Il y demeura jusqu'à la mi-mai.

Le vendredi 22 mai il donna une conférence sur Lamartine pour le comité de l'Alliance française de Marseille.

Puis à La Garde.

À Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales) durant la deuxième quinzaine du mois d'août.

En octobre-novembre, il fit un séjour à Saint-Raphaël pour transformer la maison d'Alphonse Karr en un petit musée.

Il passa le mois de décembre à La Garde.

1892

À La Garde au début de l'année.

À Paris vers le 20 février et jusque vers le 20 avril. L'adresse rue Michelet est mentionnée par une lettre de l'éditeur Édouard Dentu écrite le mercredi 6 avril.

Puis séjour à Saint-Raphaël jusqu'à la fin du mois de mai.

Retour à Paris en juin pour lire *Don Juan* au comité de la Comédie-Française.

Séjour à Cannes et Golfe-Juan pour la Saint-Jean.
Jean passa ensuite le second semestre à La Garde.

1893

Jean Aicard arriva à Paris le 24 janvier et partit le soir même pour la Belgique où il paraît être resté deux à trois semaines.

Il revient à Paris, effectua en avril un cinquième voyage en Suisse et retrouva encore la Capitale.

Il était à Lyon le 12 juillet puis se rendit à La Garde. En octobre, il fit un voyage-éclair à Lyon pour la fête annuelle de la société de gymnastique et de tir *La Française de Lyon* et une conférence au Caveau lyonnais.

Le vendredi 13 octobre, il participa à la réception des marins russes à Toulon puis aux différentes fêtes données en leur honneur jusqu'à leur départ à la fin du mois.

Il resta encore dans le Midi tout le mois de novembre et revint à Paris le 1^{er} décembre.

1894

À Paris durant tout le premier semestre.

À Toulon à la mi-juillet ; à Bormes les 5 et 6 août ; puis quelques jours à Saint-Raphaël ; à Toulon à la mi-août ; à La Garde durant le mois de septembre.

À Paris au début du mois d'octobre et jusqu'à la fin de l'année.

1895

À Paris au moins jusqu'au 6 juillet.

Il arriva à La Garde le 10 juillet et y demeura jusqu'en novembre.

À la fin du mois de novembre, il était à Paris pour les obsèques d'Alexandre Dumas. Il y termina l'année.

1896

Jean Aicard commença l'année 1896 à Paris, avec sa sœur.

À la mi-juin, il était en villégiature à La Garde.

Retour à Paris au début du mois de décembre.

1897

Début d'année à Paris. Dans la seconde quinzaine de mars, voyage en Belgique puis retour à Paris.

Second semestre dans le Midi.

1898

À La Garde au moins jusqu'à la mi-février.

Attesté à Paris à la fin du mois d'avril et jusqu'à la fin juin.

Été à La Garde.

À Paris à la mi-novembre.

1899

À Paris au moins jusqu'à la fin avril. L'adresse de la rue Michelet est mentionnée dans une lettre envoyée par Charles Bayet le vendredi 24 mars.

De la mi-mai à la mi-août, grand voyage en Italie.

Retour à Toulon après la mi-août.

1900

En Provence jusqu'à la fin du mois d'avril.

Puis... les documents font défaut.

**Juin 1901 à mai 1921 : 40, rue du Luxembourg²⁰
(rebaptisée Guynemer en août 1918)**

1901

Dans le Midi jusqu'à la fin du mois de mai.

Fin juin, il est à Paris ; il y était encore le 27 juillet.

Au début du mois d'août on le retrouve à Marseille et, le 3 août, il prend le train pour Toulon. Il se trouvait encore à La Garde en novembre.

Il préside un dîner parisien au début du mois de décembre et finit l'année dans la Capitale.

1902

À Paris durant tout le premier semestre.

En Provence du mois de juillet jusqu'à au moins la fin du mois d'octobre.

Puis séjour à Paris.

1903

Signalé à Paris à la mi-février.

À Toulon le mercredi 8 avril pour la représentation de *Le-bonnard* par Silvain et retour immédiat à Paris.

²⁰ Adresse mentionnée sur le décret du 23 juillet 1901 par lequel Jean Aicard fut promu officier de la Légion d'honneur.

À Orange le 13 juillet pour la première de la *Légende du cœur* sur le Théâtre-Antique puis été à La Garde.

À Paris à la mi-septembre pour diriger les répétitions de *La Légende du cœur*.

À la Garde en novembre-décembre.

1904

Une conférence en Belgique à la fin du mois de mars.

Il revint ensuite à Paris. Première du *Père Lebonnard* par la troupe de la Comédie-Française le 4 août.

À La Garde au mois de septembre et jusqu'à la fin de l'année.

1905

Dans le Midi au moins jusqu'au 20 mars.

À Paris du 21 mars au début du mois de juillet.

Dans le Midi jusqu'à la fin octobre.

Puis à Paris jusqu'à la fin de l'année.

1906

À Paris durant le premier trimestre.

À Saint-Raphaël au début du mois d'avril pour l'inauguration du monument à Alphonse Karr.

Dans le Midi jusqu'à la fin de l'année.

1907

À Paris au début du mois de février, où il est encore signalé le 5 mai.

À Toulon à la fin du mois de juin.

Dans la Capitale au début du mois de septembre et jusqu'à la fin de l'année.

1908

À Paris jusque vers le 20 mai.

À Toulon le 3 juin ; à Saint-Raphaël le 16 juin ; à Toulon en juillet-octobre ; à Saint-Raphaël durant le mois de novembre

À La Garde jusqu'à la fin de l'année.

1909

Dans le Var jusque vers le 20 janvier.

Puis à Paris jusqu'au 21 mai.

À La Garde du 22 mai jusqu'au début du mois de décembre.

Puis à Paris pour la réception à l'Académie française.

1910

À Paris jusqu'à la mi-février.

Puis dans le Midi jusqu'à la mi-avril.

À Paris le 25 avril et jusque vers le 20 juin.

À La Garde le 22 juin ; dans le Var jusqu'à la fin de l'année.

1911

À Paris en janvier.

À La Garde en février, mars et avril.

À Paris fin avril et jusqu'à la mi-juin.

À La Garde à la mi-juin ; dans le Var jusqu'au début du mois de décembre.

Conférence à Marseille le 8 décembre.

À Paris à la mi-décembre et jusqu'à la fin de l'année.

1912

À Paris durant tout le premier semestre.

À Andillac (Tarn) le 18 juillet pour une inauguration.

Puis à La Garde jusqu'à la fin de l'année.

1913

À La Garde jusqu'à la fin du mois d'avril.

À Paris au début du mois de mai.

À La Garde à partir de la mi-juin et jusqu'à la fin de l'année.

1914

Dans le Midi en janvier et février.

À Paris pour ses conférences sur Alfred de Vigny les 6, 13, 20 et 27 mars.

À Draguignan le 5 avril ; puis à Saint-Raphaël.

À Paris le 3 mai et jusqu'au début du mois de juillet.

Discours au lycée d'Avignon le 12 juillet ; discours à Lyon le 19 juillet.

Puis retour à La Garde jusqu'à la fin de l'année.

1915

Dans le Midi toute l'année à cause d'un accident de voiture le 31 janvier puis d'une opération chirurgicale au début du mois de juin et du décès de sa sœur Jacqueline le 12 juin. À la suite de cette intervention, Jean Aicard avait besoin de soins quotidiens l'empêchant de s'éloigner bien longtemps de chez lui.

1916

Dans le Midi toute l'année ; il se dévoue en faveur des œuvres de guerre ; conférence à Vichy le 10 août.

1917

Dans le Midi en janvier et février.

À Paris le 7 mars pour la Manifestation nationale des grandes associations françaises « Toute la France debout pour la victoire du Droit » à la Sorbonne : court séjour puis retour à La Garde.

De nouveau à Paris le 3 juin pour une conférence à la Sorbonne : court séjour puis retour à La Garde jusqu'à la fin de l'année.

1918

Dans le Var en janvier, février, mars et avril.

Il obtient un laissez-passer pour se rendre de La Garde à Paris le 30 avril accompagné par Julia Bertrand : court séjour et retour à La Garde.

Signalé à Toulon le 1^{er} juillet, il y reste jusqu'à la fin de l'année.

La rue du Luxembourg devint rue Guynemer par arrêté du 13 août 1918. Quelques quittances conservées indiquent que le loyer mensuel de cet appartement était de 471,50 francs en 1919²¹.

²¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, chemise n° 101, quittances pour les mois de janvier, avril, juillet et octobre 1919.

1919

À La Garde de janvier à juillet.

À la Sorbonne le 2 août pour la journée de la reconnaissance nationale aux poilus.

Puis à La Garde jusqu'à la fin de l'année.

1920

Dans le Var toute l'année ; à partir de mars, il n'est question que de la préparation des fêtes de Solliès-Ville les 7 et 8 août.

Excursion à Lyon le dimanche 24 octobre 1920 pour l'hommage à Pierre Dupont.

1921

À Toulon durant le premier trimestre.

En avril, il rejoint les Paulin-Bertrand à Paris... qui doivent le faire hospitaliser chez les Frères Saint-Jean-de-Dieu au début du mois de mai pour une intervention. Il y meurt le 12 mai au soir.

Notes et Documents

Henri Compère	219
L'agence Leduc	222

Rédacteur : Dominique AMANN

HENRI COMPÈRE

La famille Compère est originaire de la Somme. Joseph (1846-1906) s'installa à Paris et s'y maria le 8 septembre 1874. Il fut successivement marchand de vins, puis corroyeur et finit sa carrière professionnelle comme charcutier. Le couple eut six enfants.

L'aîné, Henri Compère, naquit à Paris (10^e) le 23 septembre 1866. Lors de son mariage à Paris (8^e), le 8 octobre 1892 avec Philomène Gabert (1870-1946), il était tonnelier. Il se mit ensuite marchand de vin.

Mais Henri trouva finalement sa voie, de manière inattendue, dans le monde théâtral en ouvrant une agence générale de copies : les auteurs venaient y déposer leurs manuscrits et une équipe de copistes en réalisait de magnifiques mises au net calligraphiées. L'apparition des machines à écrire et l'usage du papier carbone lui permit alors de réaliser des épreuves dactylographiées assorties de deux ou trois copies.

Son agence ouvrit en 1900 car elle est mentionnée pour la première fois dans le *Paris Adresses* de 1901¹ :

AGENCE GÉNÉRALE
COPIES

THÉÂTRALES ET EN TOUS GENRES

HENRI COMPÈRE

6, rue Hippolyte Lebas, 6

¹ *Paris Adresses, annuaire universel de l'industrie et du commerce*, Paris, 1901, rubrique « Copistes », page 962, colonne 1.

Henri Compère et son épouse eurent deux enfants.

L'aîné, *Henri-Jean-Victor*, naquit à Paris (9^e) le 2 novembre 1893. Bénéficiaire d'une bourse, il fit de bonnes études au lycée Condorcet puis à la Sorbonne. Incorporé le 11 août 1914, promu aspirant le 28 octobre 1915, sous-lieutenant le 23 septembre 1916 et lieutenant le 25 mai 1918, il reçut deux blessures : 1^o le 28 novembre 1914 au Four de Paris par éclat d'obus au pied ; 2^o le 2 avril 1916 à Verdun, plaie du cuir chevelu, du cou et fracture du poignet droit par éclat d'obus et éboulement. Il reçut la croix de guerre avec étoile d'argent et palme, la médaille de la Victoire et la médaille commémorative de la Grande Guerre ; il fut nommé chevalier la Légion d'honneur au titre des réserves par décret du 2 janvier 1928. Marié à Trémolat (Dordogne) le 18 août 1951 avec Camélia-Suzanne-Philomène Roger, il mourut à Périgueux (Dordogne) le 17 août 1959.

Son frère cadet Léon-Georges Compère, né à Paris le 20 novembre 1894, ne parvint pas à l'âge adulte.

Henri Compère mourut à Paris (9^e) le 19 mars 1943. Sa cordialité et son dévouement en avaient fait le compagnon et l'ami de nombreux auteurs dramatiques :

Encore une figure parisienne qui disparaît ! Henri Compère a fini par succomber à la maladie qui le minait depuis longtemps.

Ce cordial et haut Bourguignon dirigeait, comme on sait, la populaire maison de copies, chargée de donner un lisible aspect aux manuscrits des gens de théâtre. Que de pièces, ignorées ou célèbres, ont été « tapées » par ses soins dans la calme petite rue Henner, où, naguère encore, la Société des Auteurs avait élu domicile.

Que de fois nous les avons entendu ces mots : « Compère a-t-il livré le dernier acte ? » « Avez-vous envoyé le « deux » chez

Compère ? » « Dites à Compère de taper en triple tous les petits rôles », etc...

C'était inimaginable ce qu'on attendait de Compère ! Et lui, l'excellent homme, s'exécutait avec autant de zèle que de ponctualité.

Aux temps, non encore lointains, où ceux qui écrivent des pièces de théâtre avaient le droit d'élire les membres de leur Commission, il y avait foule chez Compère. Les candidats lui demandaient tour à tour son appui. « Croyez-vous que j'ai des chances ? » « Dites un mot pour moi à Feydeau... Présentez-moi donc à Brioux... Tâchez de m'obtenir le suffrage de Bataille... »

Époque charmante où l'on pouvait éprouver la fierté d'être désigné par des collègues illustres, ou tout au moins, notoires, et où un siège à la Commission ne dépendait point d'une décision ministérielle !

Compère rassurait les uns, n'hésitait pas à décourager les autres, car il était franc et loyal. Quel dommage qu'il n'ait point songé à écrire un livre avec toutes les confidences reçues par lui et qu'il n'ait point « couché sur le papier » ses innombrables souvenirs !

Il avait, cet ami sûr, des qualités de cœur et d'esprit qui se font rares, une rude verve qui sentait le terroir, un judicieux bon sens. Ce n'était pas un commerçant. C'était, bien souvent, un collaborateur, aux précieux conseils. Sa mort nous a causé beaucoup de chagrin².

Compère est mort ! Il disparaît après une longue maladie, et cette disparition sera douloureusement ressentie par tous ceux qui le connaissaient.

² *L'œuvre*, n° 9915, lundi 29 mars 1943, page 2, colonnes 1-2.

Elle est un événement dans le monde théâtral : depuis quarante ans, il n'est pas d'auteur dramatique qui n'ait eu recours à ses bons offices, il n'est pas de pièce, bonne ou mauvaise, qui n'ait été copiée ou tapée dans son bureau de copies.

Il était devenu l'ami de tous ses clients qui ne dédaignaient pas de lui demander son opinion sur les œuvres qu'ils lui confiaient. Esprit cultivé, éclairé, plein de bon sens, il leur donnait des avis toujours judicieux, des conseils souvent utiles.

Il avait un cœur d'or : il était indulgent aux « mauvaises payes », et quand un auteur était gêné il savait attendre des jours meilleurs pour lui réclamer sa « douloureuse ». Il n'en était pas toujours récompensé.

C'était aussi un bon vivant, cordial, aimant le bon vin et la pêche à la ligne. Au demeurant, un brave homme dont la mort sera ressentie cruellement par tous. Avec Henri Compère, l'*ouvreuse* perd le meilleur et le plus fidèle des amis³.

Jean Aicard s'adressa à Henri Compère pour plusieurs de ses pièces de théâtre — *Benjamine*, *Forbin de Solliès* ou *le Testament du roi René*, *Gaspard de Besse*, *L'Avocat de Venise*, *La Milésienne*, *La mort d'un chêne*, *Le Pèlerin*, *Les Françaises*, *Maître Pasquale*, *Vieux Cœurs*, — mais aussi pour d'autres longs textes en vers ou en prose.

L'AGENCE LEDUC

L'agence de copies dramatiques et théâtrales Leduc fut fondée à Paris par Alexandre-Timoléon Leduc.

³ *Paris municipal*, 48^e année, n° 2216, dimanche 4 avril 1943, « Le théâtre. Petits potins », page 2, colonne 6.

Né le 8 octobre 1842 à Paris où son père, Désiré-Timoléon Leduc (1819- 1877), exerçait la profession de lunetier, Alexandre-Timoléon épousa à Paris (9^e), le 16 février 1882, Marie Lesserteur, née à Dijon (Côte-d'Or) le 8 décembre 1837, professeur de français. Il mourut à Sannois (Val d'Oise), le vendredi 17 juin 1887, âgé de quarante-quatre ans.

Né bossu, il débuta comme artiste de café-concert avant de créer son agence de copies dramatiques et théâtrales. Son singulier parcours a été retracé dans la notice nécrologique que *Le Gaulois* lui a consacrée :

La fin d'un copiste¹

C'était une personnalité du théâtre qui compte, ce petit homme contrefait, à la physionomie intelligente, à l'œil vif et qui sut s'amasser une fortune modeste en copiant les manuscrits d'auteurs qui n'eurent pas tous, hélas ! le bonheur de s'enrichir comme lui.

Il est rare que les mille et un métiers qui relèvent de la scène, les à-côté de l'art dramatique, n'aient pas leur originalité.

Celui de la copie théâtrale est l'un des plus curieux. Leduc, qui vient de mourir en sa petite propriété de Sannois, était un gros bonnet de *la partie*. Occupant toujours quinze ou vingt expéditionnaires, il était très fier de sa notoriété relative, parlait de « ses auteurs » avec un juste orgueil, et se rengorgeait volontiers quand « le client » allait à l'Académie française.

Bref, tout en n'exagérant point l'importance littéraire de sa mission, il s'attribuait une sorte de responsabilité, épousait toujours la cause qu'il avait servie, et n'était jamais plus sincèrement peiné que lorsqu'une pièce copiée dans l'agence Leduc tombait à plat le soir de la première.

Le Gaulois, 21^e année, 3^e série, n° 1758, 20 juin 1887, « Bloc-notes parisien », page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1.

Les succès lui étaient, en revanche, de douces compensations.

Ce grossoyeur cachait, d'ailleurs, sous une enveloppe mal équilibrée, l'âme d'un artiste retraité.

Avant de coucher des chefs-d'œuvre en bâtarde sur le papier écolier, Leduc monta sur les planches.

C'était l'époque, déjà bien lointaine, où la vogue des ténors bossus commençait la fortune des cafés-concerts. Leduc fut, et non sans agrément, paraît-il, l'un des nombreux « petits bossus parisiens » qui lancèrent l'*ut* dièse, dans l'atmosphère enfumée et dont M. Chaillier resta le plus célèbre, le roi, le chef, le Rubini.

Avant de se retirer dans l'industrie, Leduc se fit surtout applaudir à ce célèbre beuglant de la rue de la Lune où, peu de temps avant lui, s'étaient déjà révélés Marie Sasse, Thérèse et le ténor Michot.

Tout cela ne date pas précisément d'hier !

Autoritaire comme la plupart des petits hommes, Leduc assura la prospérité de son entreprise par sa fermeté, avec un personnel qui, lors de ses commencements surtout, était bien ce que l'on pouvait rêver de plus étrange, de plus hétérogène dans l'ordre social.

Les auteurs dramatiques, les directions doivent avoir affaire, pour leur sécurité, à des entrepreneurs présentant quelque garantie.

Ces derniers touchant, copie et fournitures, cinq ou six francs par acte, ne peuvent offrir un gros salaire pour une besogne longue, difficile en son genre, et qu'il faut faire indifféremment à toute heure de jour ou de nuit.

Aussi, le recrutement des *bonnes mains* serait-il impossible sans l'appoint des déclassés contraints, pour vivre, de travailler à quelque condition que ce soit.

Une légère augmentation consentie par les auteurs a permis aux maîtres copistes d'améliorer tant soit peu la rémunération

des gens qu'ils emploient. Mais pendant longtemps ces malheureux n'eurent guère d'autre domicile que les bureaux de l'agence.

Pour se soutenir, passer la nuit, ils buvaient d'abominable trois-six, fumaient comme des cheminées ; et c'était, je vous l'assure, pour l'auteur venant à une heure du matin apporter un *raccord* urgent de la répétition du lendemain, un spectacle parfois stupéfiant que celui d'hommes sordides, hâves, voués à cette double peine de la détention volontaire, faute de culottes décentes, et des travaux forcés, pour ne crever de faim que dans une certaine mesure.

Grâce aux vingt, trente ou quarante sous d'acompte donnés à chacun par jour ou par repas, le plus présentable de la chambre se risquait au dehors pour faire les provisions collectives de vin, de tabac, de spiritueux et de charcuterie.

On cite encore, entre sous-copistes, un vétéran de l'ancienne agence Dubois qui, faute de frusques quelconques, resta vingt ans sans mettre le pied sur la voie publique. Lorsque ses patrons changeaient de domicile, on le descendait dans des couvertures jusque dans la voiture de déménagement.

Il faisait partie du mobilier professionnel.

* * *

Pendant de longues années, Leduc resta le notable producteur de sa corporation et fut, comme on dit, maître de la place, jusqu'au jour où Mme veuve Pillot et M. Maigniaudé s'associèrent pour donner un nouvel essor à l'agence Pillot.

C'est que, dans cette industrie, dont la devise est, plus que partout ailleurs : *Célérité et discrétion*, peu de gens apportèrent, autant que le brave petit homme qui vient de mourir, le tact et l'habileté nécessaires aux choses du théâtre.

TOUT-PARIS

Leduc ouvrit son agence en 1868 au numéro 8 de l'impasse Mazagran ; il déménagea ensuite au numéro 4 de la rue de l'Échiquier, ces deux voies étant situées dans le dixième arrondissement parisien. Il se transporta enfin au numéro 5 de la rue Hippolyte-Lebas, dans le neuvième arrondissement.

Après son décès en 1887, l'agence fut continuée par sa veuve et est mentionnée jusqu'en 1902.

Leduc travailla pour Jean Aicard en établissant des copies pour les pièces *Benjamine*, *L'Ibis bleu*, *La Milésienne*, *Le Pierrot de Cristal*, *Maître Pasquale*, *Rita* ; et pour le roman *Deux consciences*.

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).